

L'ODYSSÉE

OU

DIVERSITÉ D'AVENTURES, RENCONTRES ET

VOYAGES EN EUROPE ASIE ET AFRIQUE

divisée en quatre parties ;

Par le sieur

DU CHASTELET DES BOYS.

LA FLÈCHE

1665

Livre numérisé en mode texte par :

Alain Spenatto.

1, rue du Puy Griou. 15000 AURILLAC.

spenatto@club-internet.fr

**à partir de volumes de la Revue Africaine
scannés à Alger par :**

Mustapha BACHETARZI

fmbachetarzi@yahoo.fr

**D'autres livres peuvent être consultés
ou téléchargés sur le site :**

<http://www.algerie-ancienne.com>

Ce site est consacré à l'histoire de l'Algérie.

Il propose des livres anciens,

(du 14e au 20e siècle),

à télécharger gratuitement ou à lire sur place.

L'ODYSSÉE.

OU DIVERSITÉ D'AVENTURES, RENCONTRES ET VOYAGES EN EUROPE,
ASIE ET AFRIQUE,
divisée en quatre parties ;

Par le sieur DU CHASTELET DES BOYS.

Tel est le titre d'un vieil ouvrage fort curieux et devenu très-rare, dont une partie a trait à l'histoire d'Alger sous la domination turque. Notre collègue et ami, M. Louis Piesse, l'auteur de l'excellent *Itinéraire de l'Algérie*, en a découvert récemment deux exemplaires, l'un à la Bibliothèque Impériale (G 405, petit in-4° parchemin) ; l'autre à la Bibliothèque Ste Geneviève (G. 681, petit in-4°, parchemin). L'*Odyssée*, imprimée à la Flèche en 1665, chez Gervais Laboe, ne se trouvant plus dans le commerce, peut passer pour inédite ; M. Piesse a donc rendu un véritable service à la science en adressant à la *Revue africaine* la copie qu'il en a faite à son intention, copie circonscrite, bien entendu, à la seule partie qui puisse intéresser nos lecteurs, et que nous publions ci-après.

Le style prétentieux et alambiqué de cet auteur se compliquait d'une orthographe aussi déréglée que son imagination et que nous avons dû rectifier pour que l'ouvrage devint compréhensible.

A cela près, nous avons reproduit scrupuleusement le texte de l'ouvrage, même l'épître dédicatoire et la préface qui caractérisent si bien dès le début la manière de l'auteur. C'est un écho renforcé des salons de l'hôtel Rambouillet ; et très-certainement les précieuses de Molière se seraient pâmées d'aise devant ce portrait tracé, par le sieur Des Boys, du corsaire nègre qui lui fit l'honneur de le dépouiller, lors de la capture de son navire :

C'était, selon lui, un *charbon animé de deux pilules d'ivoire, hideusement se mouvant...*

On voit que notre auteur, au point de vue du style, est un des anneaux qui rattachent le langage précieux du 17e siècle au romantisme moderne de mauvais aloi.

Par le fond, la publication qu'on va lire fait naturellement suite aux récits d'Aranda sur la piraterie algérienne et sur l'esclavage chrétien ; elle comble donc une lacune assez importante dans cet ordre de faits. C'est un genre de mérite qui rendra sans doute le lecteur indulgent à l'égard des bizarreries de la forme.

A. BERBRUGGER.

A Monseigneur, Monseigneur de la Vrillière, Secrétaire d'État,
Monseigneur,

La moins excusable de toutes les erreurs de mon Odyssée, est l'offre que je fais à votre Grandeur des Mémoires de mes voyages : mais se trouvant des enfantements uniques d'occasion, qu'il faut nécessairement élever, quelques mal-faits qu'ils se reconnaissent: ce livret, Monseigneur, est de cette nature, dont je regretterais l'essor, sans le désir passionné de publier en même temps la faveur de votre Grandeur, qui m'a substitué dans la place de l'un de mes Oncles d'alliance, par la continuation de votre protection. Sa mémoire nous sera éternellement précieuse, ayant fini sa vie de même façon que s'achèvera la mienne. Vous ne désagrèerez pas, Monseigneur, la marque légitime du devoir de l'Auteur, qui ne fait estime du recouvrement de sa liberté, que pour vous la sacrifier, avec la protestation de préférer à toutes sortes de qualités, celle de,

Monseigneur,

Votre très-humble, très-obéissant et très-obligé Serviteur
Du Chastelet Des Boys.

Au Lecteur,

Ami, Ennemi ou indifférent ! Si, le premier, excuse le style Milésien⁽¹⁾ et barbare de mon Odyssée; si, le second, je n'entreprends pas de te plaire, crainte de te déplaire davantage, en faisant

(1) On voit que le sieur Des Boys connaissait, ses auteurs et qu'il avait appris de Virgile, d'Ovide, etc., le sens des expressions *Milesiae fabulae*, ou *Milesiaca*. — N. de la R.

et disant mieux ; l'ennui et la haine ne brillent que par le moyen d'un flambeau empoisonné, qui ternit plus qu'il n'éclaire. Si tu es de ces derniers, comme je m'assure, tu me laisseras en l'état où je suis : tu y gagneras ne te fâchant point en lisant ces mémoires ; ta bonne humeur, ou du moins indifférente, te restera sans faire tort à personne, pas mémé à toi-même.

Qui que tu sois, néanmoins, si tu as la patience de lire les quatre parties de mon livre, je te souhaite toute prospérité, priant celui qui donne la vie, et qui la conserve, que lu les puisses relire encore une fois sans lunettes, à cent ans d'ici Quant à présent, ne t'incommode point, et vis plus content à l'avenir, que je n'ai fait par le passé. Adieu.

ORDRE GÉNÉRAL DE TOUTE L'ODYSSÉE DIVISÉE EN QUATRE PARTIES.

La première partie contient le retour du siège d'Arras ; le séjour d'Orléans, et reprises d'études ; entrée de l'auteur dans la maison paternelle, sortie du pays ; embarquement et prise par les corsaires de Barbarie.

La seconde partie, débarquement en Alger ; détention dans le palais du Bassa (pacha) ; venditions diverses de sa personne. Ses courses sur mer, et voyages par terre ; son rachat, embarquement et retour en France⁽¹⁾.

PREMIÈRE PARTIE⁽²⁾. XXIIe RENCONTRE.

Chasse d'une caravelle turque à notre navire, suivie de six autres vaisseaux. Combat, abordage et prise.

Le vent, de plus en plus propice, porta bientôt notre patache

(1) Les troisième et quatrième parties ne figurent ici qu'à titre de sommaires. La fin de la première partie et la deuxième partie tout entière forment l'histoire complète de la captivité de notre héros en Afrique. — Note de M. Piesse.

(2) L'ordre général de l'Odyssée est suivi d'une table des matières

à la vue des îles de Bayonne et peu après de celles de Berlingues, dont nous étant un peu écartés afin de doubler commodément le cap de la Roque, l'un de nos matelots monte à la hune, secondé de ses lunettes d'approche, donna avis de la découverte d'une caravelle, allant à voiles et à rames, que la défiance fit passer dans nos esprits soupçonneux pour une frégate Biscaine, sans l'avoisinement qui fit discerner les pavillons pointus, et non carrés, semés de croissants, de soleils et d'étoiles, nous la faisant appréhender comme corsaire de Barbarie. Les rencontres précédentes et fausses alarmes avaient diminué quelques onces de notre peur, n'étant plus si stupides pour la défense commune. La résolution se prend sans confusion de mettre les canons dehors : le pont de corde s'accommode sans embarras, les bâtons ferrés et demi-piques s'apprêtent sans désordre, les mousquets se distribuent aux passagers, les poignards et pistolets de poche aux matelots, les voiles se déploient, que l'on seringue avec de l'eau, afin de plus grande conservation du vent : et n'y a personne qui ne contribue de bon gré à tout ce que le devoir et l'honneur exigent. La rencontre passée nous avait aguerris⁽¹⁾.

Les conseils en ce fâcheux rencontre furent néanmoins contraires, ou du moins opposés : les uns étant d'avis de gagner la côte; les autres, jeunes et impatiens, de se défendre, même d'attendre l'ennemi, dont le vaisseau aussi petit que le nôtre, ne pouvait avoir tout au plus que six pièces de canon. Quelques-uns se fâchèrent de ce que l'on ne changeait pas de route dès l'heure même; enfin les moins habiles ne manquèrent pas d'invention dans la recherche du salut et intérêt commun. Le dernier et commun concert fut de changer de route la nuit suivante, et ôter sans hasard à notre ennemi le pouvoir de se prévaloir : ce qui fut exécuté avec ferveur, courant dès le soir, à l'Est, jusques au point du jour, qui s'étant éclairci par le moyen du soleil partageant ses rayons à l'un et à l'autre hémisphère,

divisées en vingt-cinq chapitres ou rencontres. Nous copions, à partir de la page 170 et de la 22e rencontre. — Note de M.-Piesse.

(1) Il est question au chapitre précédent d'un navire compatriote pris d'abord pour un navire ennemi. — Note de M. Piesse.

nous fit discerner la même caravelle, que l'obscurité de la nuit avait fait invisible, soit que le hasard ou le destin eussent réglé ses voiles et ses avirons. L'approche subite et imprévue renouvela fort notre inquiétude, faisant avoir recours aux voiles et à la fuite, pendant que chaque moment donne l'alarme, et que la vie et la liberté n'ont plus pour fondement que la légèreté des vents. Six grands vaisseaux parmi le développement embarrassé de nos voiles se développent à nos yeux: les pavillons hollandais arborés sur leurs mâts les firent considérer avec attention et interstice (intérêt ?). La crainte fait tourner sur eux, comme protecteurs et auxiliaires ; à la vue desquels la caravelle du jour précédent évite et nous fuit. Ces grands vaisseaux semblaient avoir campé et fixé un siège aux environs de la frégate appréhendée, qui, par sa légèreté secondée des vents et des avirons, ainsi que nous pensions, faisait désespérer de sa prise par ceux que nous pensions nos libérateurs.

Les matelots un peu fortifiés se promenaient sur le tillac, observant bien plus soigneusement la démarche de la caravelle turque que celle des vaisseaux prétendus Hollandais, qui s'approchent insensiblement de nous. Mais, hélas ! à peine étaient-ils à la portée du mousquet, que les bannières bigarrées des Hollandais disparaissent, le haut des mâts et le château de poupe étant dans un même temps ombragés de pavillons de taffetas de toutes couleurs, enrichis et brodés d'étoiles, de croissants, de soleils, d'épées croisées et de devises et d'écritures inconnues. La caravelle cependant semble reprendre les avirons, que la fatigue lui avait fait laisser.

L'on ne douta plus alors, mais trop tard, de l'intelligence de la voilière pirate avec ces Hollandais travestis. Ce moment malheureux causa un abaissement d'esprit et de corps si général, que la vie et la mort demeurèrent longtemps en suspens, et laissèrent une immobilité apoplectique avec une insensibilité léthargique. L'effroi et l'horreur règnent partout, et une tristesse morne défigure nos visages par la pâleur. L'approche des ennemis dont la manière, la religion, le langage et les habits étaient contraires acheva de peindre le désespoir sur nos fronts. Une telle extrémité n'empêcha pas qu'il ne se trouvât parmi nos matelots un écervelé, qui rendit

nos douleurs plus sensibles par son insensibilité, s'écriant et montrant du bout du doigt une partie des officiers et soldats Turcs dont les bonnets et turbans lui firent croire que par maladie ou blessures ils avaient la tête bandée et en écharpe. Une allégation si naïve eut excité à rire dans un autre temps : mais le temps presse de se rendre, ou se défendre. Tel monte aux cordes, un autre reste entre deux ponts et au canon, et le charpentier descend à fond de cale, afin de remédier aux ouvertures que l'artillerie ennemie pourrait faire durant le combat.

L'Amirale de ces six grands vaisseaux, réputés depuis quelques heures hollandais, montée de trente-huit pièces de canon et de six grands pierriers, nous avait déjà tiré quatre volées avec un cri confus, inarticulé, et sans attendre le compassement de nos mèches, quand, redoublant les hurlements épouvantables de *Mena Pero*, elle donna la bordée entière, et, fracassa notre beaupré d'une balasse (c'est une courte barre de fer, dont les deux extrémités aboutissent en demi-boulets⁽¹⁾). Le cri de *Brébré, mena pero*⁽²⁾ s'élève de plus en plus, quand ils s'avoisinèrent de si près que de leur escopeterie ils blessèrent un de nos matelots, et tuèrent l'un de nos camarades étrangers. Le reste de l'équipage, épouvanté, baisse les voiles et montre les mouchoirs pour marque de demande de composition. La soldatesque, encore moins résolue, met les armes bas ; le tillac et l'entre-deux des ponts se déserte et le fond de la cale se peuple de fuyards.

Les chaloupes du vaisseau et de la caravelle même, jointes avec eux depuis peu, se mettent à la mer, et nous investissent. Ces barbares et bigarrés aventuriers, dont elles étaient remplies, se précipitent et se prennent à l'abordage de notre désolée patache, et à l'escalade de nos murailles de bois, sans aucune résistance ; quelques matelots leur tendant la corde du bord, afin de meilleur quartier, et de sauver la vie après la perte de la liberté, dont la perte im-

(1) C'est le *boulet ramé* appelé aussi *boulet enchaîné et ange* ; malgré ses effets destructeurs sur les agrès d'un navire, il est totalement abandonné à cause de l'incertitude de son tir. — N. de la R.

(2) On peut traduire « Rendez-vous chiens ! (Amenez) ».

minente fit naître une passion fervente de conserver ce que l'on pouvait de pécule en abandonnant, et perdant volontairement ce que l'on ne pouvait garder. Les plus avares prostituent et exposent la menue monnaie ; l'argent même ne leur est plus précieux. L'or, moins embarrassant, et propre à être porté et caché, s'enveloppe et se resserre de diverses manières : les uns s'en font des bracelets, afin de s'en entourer le bras, et obscurcir son éclat à l'ombre d'une manche de chemise, et aveugler la clairvoyance des corsaires. Il s'en trouva qui le voilèrent dans le plus profond de leurs chausses, se persuadant ralentir l'avarice des barbares par la honte. Il y en eut qui en firent des ceintures, qu'ils mirent mettre en leur cachette sous leurs cheveux, ne sachant pas jusques où va l'invention dans la recherche de la toison d'or. Quelques-uns avalèrent des pistoles, écus d'or, et autres pièces de monnaie qui, plus facilement se plient et se bossellent. Enfin, la chrysophagie fut si commune, que nonobstant l'abondance confuse d'un chagrin désespéré, qui assiégeait toutes les facultés de mon âme, et principalement ma mémoire, il me souvint, pour me consoler, de l'hémistiche :

Auri sacra fames.

Le sieur de Cahaignes, pensant pratiquer un autre et meilleur expédient, cacha ce qu'il avait d'or dans le dos d'un vieux livre, qu'il résolut de garder soigneusement entre ses mains; ou du moins et à toute extrémités de le donner à quelque renégat français, ou esclave chrétien de ceux qui monteraient des premiers à l'abordage, afin de le partager puis après en confidence ; sinon, et en cas d'infidélité du dépositaire, le révéler au Commandant du navire, et ainsi se venger sur soi-même de la trahison du confident à lui présenté par le hasard et rencontre fortuite.

La plus grande partie de la monnaie d'argent, les habits clinquantés, les épées dorées, les baudriers brodés, les bottes, les lettres et autres marques de richesses et qualité, se jetèrent confusément en mer, soit que ce conseil procédât du dépit et appréhension de voir posséder son bien par un ennemi ou du dessein d'éluder, en se déguisant, les prétentions de grosse rançon. Ce dernier motif me fit

bien vite jeter une partie de nos hardes et toutes mes lettres par les sabords, aimant mieux faire l'Océan héritier *ab intestat*, que d'en instituer les corsaires par don entre-vifs.

Ces écumeurs, dans l'entre temps, montent à notre bord, crient errent, cherchent çà et là sur le tillac, entre deux ponts, et à fond de cale : les coffres se rompent à coups de haches, et l'on prend les mieux minés à la gorge. Durant leurs cris épouvantables et notre affreux silence, la fermeté de vaincre ou mourir se relâche ; l'on oublie sa liberté, l'on ne pense plus qu'à la vie, et l'on se persuade que la prolongation, qui, sans la précieuse possession de nous-mêmes n'est qu'un répit honteux, est néanmoins une grâce, de laquelle on a obligation à la plus désobligeante personne du monde.

XXIII^e RENCONTRE.

Génie des Corsaires. Redditions, partage, et traitement de nos personnes.

Les Turcs, mais surtout les corsaires d'Alger, de Tunis, Tripoli et autres côtes de barbarie, font plutôt la guerre par intérêt, que par gloire : et à moins de faire rencontre d'un navire marchand, ils ont grande répugnance au hasard de l'abordage, réservant, ordinairement, la poudre et le boulet à faire des constitutions, et en tirer profit. L'expérience en est journalière, étant à remarquer, que les Anglais et Hollandais ne leur donnant autrefois point de quartier, ceux-ci, sans ressentiment de vengeance et représailles de cruauté, leur ont toujours laissé la vie, plutôt par espoir d'en tirer Je l'argent en les revendant, que par pitié qu'ils aient jamais eue d'ôter ce qui ne se peut plus racheter, et qui n'en vaut pas les frais sans la liberté. Nous n'étions pas encore informés de l'usage. Quelques connus aventuriers de mer seulement, et autres expérimentés matelots, nous en donnèrent avis, sans pourtant nous guérir d'une certaine léthargie mélancolique ; incapable de donner ou recevoir conseil, notre imagination se laissant stupéfier de peur, jusques à se persuader, que cette nation brutalement martiale sacrifierait dans l'abordage un chacun de nous au fil du cimeterre. Une telle et timide considé-

ration fit retirer une partie des malheureux providés entre les deux ponts, pensant par la retraite ménager mieux ce qu'ils pensaient leur rester de vie, et penser dans celle dont la durée n'a pour borne que l'éternité ; mais la promptitude des affamés de butin en attrapa plusieurs dans l'intervalle du latitement⁽¹⁾ confus. A mon égard, apercevant un grand maure, le bras retroussé jusque au coude, tenant le sabre en main large de quatre doigts, s'approcher, je restai sans parole ; et la laideur de ce charbon animé de deux pilules d'ivoire, hideusement se mouvant, avec la lueur pirouettante d'un court large et brillant fer m'effraya bien davantage que ne le fut le premier des humains, à l'aspect de l'épée flamboyante du portier du Paradis terrestre.

J'adoucis néanmoins sa fureur par le délaissement d'une petite bourse de maroquin bleu achetée devant mon départ à la Rochelle, dans laquelle j'avais mis ce que j'avais de monnaie, ayant coulé, à l'imitation de quelques autres, ma finance dorée dans mes habits. J'acceptai le signal de sa grâce, me retirant à part durant la continuation de ses conquêtes dans les poches ou sinuosités cachées des hardes de nos camarades, qu'il diligentait crainte de survenue ou demande de partage par ses compagnons, qui l'observaient et le suivaient de près.

Le brillant d'une hache d'armes, dont était armé un autre jeune janissaire, montant à l'abordage, nécessita le sieur de Molinville, mon particulier et confident, d'être libéral ; le sieur de Cahaignes fut pareillement fouillé et spolié par un nommé Abdallah, renégat maillorquin, de je ne sais quel vieux livre, dans le dos duquel il avait, ainsi que je vous ai marqué ci-dessus, caché sa plus précieuse finance. Le sieur l'Anier ne fut pas plus heureux, étant tombé entre les mains d'un jeune fanfaron de colloly⁽²⁾ appelé Carmora⁽³⁾ qui, l'ayant renversé, le pressa si bien du côté de la bourse que les mille-ris et autres médailles portugaises en sortirent plus à la foule, que

(1) Le sieur Desboys forge ce mot d'après l'expression *latitatio* qui signifie *action de se cacher*. — N. de la R.

(2) Coulour'li, ou Coulougli. — Note de M. Piesse.

(3) Car Mourad, ou Kara Mourad. — Note de M. Piesse.

les louis du ventre du partisan de l'almanach soixante-deux⁽¹⁾. Quant à moi, je perdis mon reste, pouvant l'avoir conservé de la rapine de mon Alexandre ténébreux, pour l'avoir laissé négligemment tomber, et caché au bout du pié sous de grandes pièces de bord de l'Amirale Brama sendy⁽²⁾ voyant le fouillement réitéré d'un chacun, lorsque nous fûmes traduits, afin d'être partagés et dispersés sur les sept vaisseaux qui assistèrent à notre prise, n'ayant jamais pu ensuite prendre mon temps de le ramasser ou mieux cacher, ainsi que je vous dirai dans la rencontre suivante..

La noblesse septentrionale ne fut pas trouvée trop chargée des reliques du Pérou ; un Renégat français du Havre de Grâce ne nous ayant montré, en se plaignant de l'épave de son abordage, que quinze ou vingt écus sortis du profond de leurs chausses. Le bruit courait que le Suédois avait sauvé quelque chose. Le seigneur Arthur Pans, envoyé de la part du prince Édouard, perdit peu, ses grands voyages ayant bien tari sa bourse. Cela n'empêcha pas qu'un pourpoint de brocatelle, avec des chausses d'écarlate en broderies d'or et argent à lui données par son maître, ne le fissent connaître pour un esclave de rançon considérable. Les officiers et matelots furent fouillés à leur tour, et aussi exactement que les passagers ; des marteaux d'armes avaient déjà servi de clefs aux serrures de leurs coffres, où les plus libertins et moins avarés d'entre ces barbares s'étaient amusés, à cause du tabac et eau-de-vie.

Ce ne fut ensuite sur l'Amirale que transports de toutes sortes de hardes, dont la nouveauté ridicule et la mode bizarre servit longtemps de divertissement à leurs esprits naturellement mélancoliques : entre autres un pourpoint tailladé, doublé de taffetas vert, les fit héraclitiser⁽³⁾ en démocritisant plus d'une heure durant.

(1) Plaisanterie de l'époque, annonce d'abondance pour l'année 1662.
— Note de M. Piesse.

(2) Braham Effendy (?) — Note de M. Piesse.

(3) Si l'on se rappelle la spécialité du mélancolique philosophe d'Ephèse et celle de son contraire le jovial philosophe d'Abdère, on pensera que la phrase qui motive cette note veut dire que les pauvres dépouillés *pleuraient* en voyant les corsaires rire de l'étrangeté de, leurs costumes. —N. de la R.

Après tant de bouleversements, l'on nous fit tous descendre dans la grande barque de l'Amirale, où se faisaient les comédies, pour y être menés et dispersés selon le bon plaisir maître de notre vie et liberté.

L'ODYSSÉE

OU DIVERSITÉ D'AVENTURES, RENCONTRES ET VOYAGES EN EUROPE, ASIE ET AFRIQUE,

divisée en quatre parties ;

Par le sieur du CHASTELET DES BOYS.

XXIV^e RENCONTRE.

Mauvais traitements et menaces des Turcs pour savoir les facultés et professions; histoire des nègres.

Quand il fallut désemparer notre maison flottante, et s'en aller, tous également infortunés, au bord de l'Amirale, notre douleur fut si extrême, que les vents, quelque orageux qu'ils semblassent dans le milieu du chemin, nous étaient propices, les naufrages sans crainte, et les tempêtes sans horreur. Le patron et les matelots parurent les plus désespérés dans l'abandonnement d'un domicile dont ils avaient fait élection pour le partir et le retour. L'inutilité de notre résistance produisit en nos esprits je ne sais quelle sorte d'impassibilité, qui à la longue se changea en consolation imparfaite.

Les premiers aventuriers de l'Amirale et Vice-Amirale, après s'être gorgés de butin, (avoir) fracassé les magasins, cherché dans les coins et recoins, levé le scel et fait l'inventaire en même temps, reçurent l'ordre d'y rester en partie, pour après retourner à nouveau mandement au bord de la dite amirale commandée par Beran, frère d'Issouf bassa d'Alger⁽¹⁾, ainsi que nous apprîmes d'Aly ben Aly, commandant la chaloupe, lorsqu'il ordonna qu'une moitié de ses gens demeurât dans notre misérable patache, afin de la dégraisser de ses ancres, voiles, cordages, et attendre les ordres de l'autre moitié restante.

(1) Youssef, pacha de 1634 à 1645, successeur de Hossein-Khodja.

Beran, devant lequel il nous introduisit, était déjà pleinement informé de nos facultés, âges, professions et passages.

Le nommé Jacques Denyan, d'Olone, notre patron, que les marchands avaient trouvé assez resséant pour lui confier la conduite du vaisseau chargé de bleds, lors chers en Portugal, et de quelques ballots de quinquaille, fut conduit devant Beran, renversé à terre, et en état d'être cruellement bâtonné sur les plantes des piés, à moins de ne révéler les moindres circonstances du fret du navire. S'il y fut surpris, il n'en faut pas douter ; il se posséda néanmoins assez bien, déclarant n'y avoir autre chose dans le navire que du froment et être prêt de représenter le registre ou lettre de voiture. On la cherche, on la trouve, elle est communiquée à deux renégats français, l'un de Marseille, l'autre de Calais qui conjointement assurent que le registre ne fait mention d'autre voiture que de froment. Nonobstant le certificat, il est encore une fois terrassé. Il crie, il se lamente, et proteste ne savoir rien davantage. Les menaces se continuent, les interrogations se redoublent concernant les facultés et professions des particuliers de son équipage. Sur quoi, il déclare d'abondant, et en persistant, qu'il n'a sur son bord que des matelots et des passagers dont il ne connaît ni le destin, ni la profession, ni les moyens, n'ayant rien appris durant la route de leur part, sinon qu'ils s'en allaient au service du nouveau roi de Portugal, ayant en cette considération été payé des passage et nourriture.

La confession de notre patron de navire fit approcher un renégat portugais, soit pour examiner la qualité des passagers et pratiquer profit sur leur rançon, ou pour savoir quelques particularités de son pays, desquelles on est ordinairement avide, quelque changement d'exercice et de pays qu'intervienne ; et principalement cette nation, qui de même que la Française, ne peut se persuader qu'un état puisse être bien gouverné, sinon par un roi de pareille langue et nation que ses sujets⁽¹⁾. En effet, le reste de ses propos fit évidemment voir

(1) Est-il utile de dire qu'il s'agit ici du renversement, en Portugal, de Philippe IV d'Espagne en 1640, par Jean IV, chef de la branche de Bragançe ?

que le génie antipathique d'entre les Portugais et Castellans ne se pût céler sur le visage d'un homme qui pourtant avait fait faillite à sa nation, à ses parents et à Dieu même.

La constance de notre patron de navire le sauva de mauvais traitements que son contremaître s'attira par sa timidité circonspecte, qui, tout tremblant aux premiers interrogatoires, et sans en attendre d'autres plus pressants de Béran Raïs, confessa qu'il y avait, outre le contenu dans la lettre de voiture : quatre petits ballots de fine quincaillerie, cachés dans le fonds, et trois sacs de mille livres chaque, une pièce de huit, au fond de la pompe ; et à l'égard des passagers n'en avoir autre connaissance, sinon (en montrant des yeux et de la main le seigneur Arthur Pens) avoir vu un cavalier habillé lorsqu'il était à terre de toile d'argent et d'écarlate brodé.

La confession pusillanime du contremaître fit naître en un seul moment mille soupçons, et autant d'espérances d'un riche butin dans la fantaisie de ces pirates, qui tout de nouveau menacent, renversent et fouillent plus exactement que ci-devant l'innocent et malheureux Arthur Pens, ajoutant à la première recherche un bout de corde bien goudronnée en guise de verge d'or, dont ils se servent quand ils cherchent des trésors, sous la plante des pieds du nouveau pris. Ce pauvre aventurier, effrayé d'un apprêt si formidable, confessa entièrement ce qu'exigea Beran-Raïs, déclarant tantôt en italien, tantôt en tudesque ses desseins concernant son départ et retour, avec une confession naïve du peu d'argent qui lui restait de celui qui lui avait été pris par l'un des soldats montant à l'abordage, qu'il ne pouvait discerner. En même temps que la crainte lui resserre le cœur, elle lui développe la langue et lui fait inutilement avouer qu'il a emprunté quelque argent de l'un de ses camarades français. Beran presse l'interrogatoire, lui demandant duquel de nous. Il le déclare enfin, en me montrant du bout du doigt. Puis ensuite, se tournant de tous côtés du cercle Turc, regarde en pitié, se plaint, et supplie de ne le maltraiter pas, réitérant à plusieurs fois la bonté généreuse et libéralité du prince Édouard son maître, et tire du sein son portrait en miniature, qu'il expose aux yeux de l'assemblée ;

blée ; Beran, paraissant dans un moment adouci, retire cette précieuse figure des mains tremblantes de ce jeune cavalier, lui promettant grâce et bon traitement en la considération du prince, son maître.

Nous plaignîmes secrètement son peu de résolution, et reconnûmes, sans oser nous le témoigner aux uns et aux autres, que s'étant comporté plutôt en page, qu'en cornette de cavalerie du régiment de Bragance, dont la réputation s'est conservée dans les troupes impériales, il nous exposait à, de nouveaux interrogatoires et réponses.

La petite officiosité par moi rendue audit sieur Arthur Pens me mit hors de mesure, craignant, que Beran me prenant par sa déposition timide un esclave aisé, ne me traitât avec autant de rigueur que les malheureux aisés le furent en France sous la persécution des Partisans ; mais soit que Beran ne s'en souvînt pas ou que mes habits ne lui permissent pas d'avoir une telle opinion de moi, je fus oublié. Je laissai donc couler, comme je vous ai marqué dans la rencontre précédente, imperceptiblement et à la dérobée de tant d'Argus, ou Argonautes affamés de toison d'or, mon petit pécule sous certaines grandes pièces de bois nécessaires à l'armement du navire où nous étions ; mais à peine ce fardeau, dont la pesanteur plus elle est grande et moins embarrasse-t-elle, était à couvert de la vue de ces basilics, que Beran me fit approcher, et me considéra, quoique habillé à la matelote, les cheveux rasés, et assez défiguré, commandant que je fusse de nouveau questionné. Je persiste et réclame la bonne foi d'un chacun de notre bord ; je jure, sans, parjure, que je suis un simple occasionnaire cherchant emploi dans les nouvelles guerres du Portugal, et que le peu d'argent, que la fortune m'avait ci-devant prêté, me l'avait ensuite fait rendre à un grand soldat noir, que je lui désigne des yeux. C'était le colosse animé d'ébène, marqueté, aux yeux et aux dents d'ivoire, dont je vous ai fait mention, auquel je donnai montant à l'abordage une petite bourse remplie d'un peu de monnaie. Beran Rais n'ajoutant foi entière à ma déposition, et se persuadant que le nègre m'eût intimidé,

après avoir tiré de moi quelques sommes notables de doublons d'Espagne, le questionna fort rudement sur la quantité et espèces d'argent tirées de moi. La constance de sa négative le fit renverser et recevoir quantité de bastonnades, que la coutume et non l'insensibilité, lui fit souffrir avec grande patience, et sans autre confession.

Les nègres, que nous appelons improprement Mores, sont enfants vendus par les pères aux côtes d'Angola ou de Guinée à des marchands trafiquants le long de ces côtes éloignées, ou bien ceux qui habitent dans le fond de l'Afrique sur les bords du fleuve Niger, et qui n'ont communication avec les Mores demeurant dans les villes ou hordes de Barbarie, que par le moyen des invasions et de la guerre. L'Espagne se fournit principalement des premiers, les destinant aux fonctions domestiques. La nation espagnole, quoique catholique par excellence, se sert d'esclaves, sans s'arrêter aux maximes évangéliques, qui mitigent la durée⁽¹⁾ de la nature par la douceur de la grâce, bannissent l'esclavage par la fraternité et introduisent la communion parmi ses sectateurs par le moyen de la charité, dont ils font profession particulière. L'Espagnol n'est pas à croire, quand il déclame, que pour appuyer seulement une étymologie bizarre, et immortaliser le nom français, nous avons voulu obstinément que tous tant naturels qu'étrangers, demeurant chez nous, fussent francs et libres ; l'esclavage étant assez conforme aux lois civiles de la société, quand il est adouci par le Christianisme, et ayant été longtemps en usage et pratique. La servitude ne laissait pas de produire quelque bien politique; parce qu'il n'y avait point de personne si malheureuse, qui ne fût vendiquée par quelque patron qui en avait soin, et semblait être le seul remède, quoique apparemment cruel, que pussent avoir ses misérables et désespérés. Mais soit que nous soyons plus ou moins humains ou plus chrétiens, nous n'avons en France que des ombres de servitudes, qui sont plutôt réelles que personnelles, et qui se discernent seulement dans la possession des héritages chargés de rentes et de devoirs.

(1) Dureté ?

Les autres familles de nègres distant de la côte de Barbarie de quatre à cinq journées, pullulées dans, les villes par des mariages forcés, ne sont en nulle estime chez les Turcs qui, ne les estiment point vrais *ingenui*⁽¹⁾ tenans pour *dedititii*⁽²⁾ les anciens nègres venus de Gago ou de Tombut. Si quelques-uns peuvent se qualifier chez eux *libertini*⁽³⁾ à l'imitation de l'ancien esclavage romain, ce sont les mulâtres, issus de blancs et de nègres du premier ordre.

Notre infortuné navire dépouillé de ses voiles, désarmé de ses ancres, démonté de ses canons, et destitué de toutes choses dont eurent besoin et envie les corsaires, fut puis après par eux exposé à la merci des vents. Durant la diversité de tant de malheureuses aventures, j'étais fort attaché et collé à certains vieux ais de l'amirale, sous lesquels j'avais mis en dépôt ma petite fortune d'or, que, ne songeant qu'à caracoler et la ramasser secrètement et sans être aperçu je me vis dans un moment investi de Mores, qui me saisirent et m'enlevèrent hors du bord, me nécessitant, nonobstant ma résistance, de descendre dans la barque, pour être traduit dans un autre navire ; le conseil de guerre ayant trouvé à propos de faire partage provisional des esclaves. Les répugnances et protestations de ne pouvoir vivre sans mon camarade, montrant le sieur de Molinville qui restait dans ce grand vaisseau, ne me servirent de rien : et mon destin fut si perfide, qu'il me déroba le temps et l'occasion de l'avertir ou de parole ou de signe de la sépulture de mon trésor sous ces vieux ais, d'auprès desquels on m'avait si opiniâtement arraché.

XXVe RENCONTRE.

Des ruses des Corsaires durant la route. De leurs cérémonies durant la tempête, et de leur approche de la rade d'Alger.

De trente-deux que nous étions dans notre patache olonaise, il ne s'en trouva que cinq envoyés dans la vice-Amirale, tous matelots,

(1) De condition libre.

(2) Qui se sont mis sous la puissance d'autrui.

(3) Fils d'affranchi. — Du Chastelet est décidément lettré.

à ma réserve ; les autres furent dispersés tant sur la caravelle que sur les vaisseaux restants. L'on tint même route le reste du jour, le long de la nuit, etc., grande partie du lendemain. Le soir venu, les infidèles se séparent les uns des autres, chacun fit des adieux et des vœux secrets à la bonne fortune. La vice-Amirale, sur laquelle, par malheur particulier, je fus traduit, croisa la mer deux jours durant, avec la grand-voile seule, évitant la terre.

Le troisième jour la caravelle se fit reconnaître, nonobstant ses pavillons espagnols ; ce déguisement fut pratiqué sur notre bord, tant afin de surprendre quelques navires de la flotte des Indes, que d'éviter plus facilement les galères et frégates biscaines, courant incessamment à la sortie et entrée du détroit. La coutume est générale parmi les pirates, de se servir de toutes sortes de bannières étrangères. Les marchands, quelque rusés qu'ils soient, ne laissent pas que d'en être souvent attrapés, quand ils se travestissent en Hambourquins, Danzicains et autres vaisseaux portant pavillon de neutralité. Ils se déguisent aussi quelquefois en navires de guerre à même dessein, et pour surprendre celui dont ils ont avis de la rencontre prochaine : peu s'en fallut que par cet artifice ils ne surprissent les jours précédents un phlibot anglais, par eux rencontré au-dessus du vent et à la vue des côtes d'Espagne, à la volte de Salé, ville de la Barbarie au ponant ; où peu s'en fallut que nous ne fussions menés pour y être vendus, tant à cause de la cherté des esclaves, que les marchands du Maure y viennent enlever, que pour faire de l'argent et acheter de nouvelles provisions.

Les plus jeunes d'entre eux, honteux d'un si chétif butin, qui ne valait pas la peine d'être partagé entre sept navires Y ayant part, furent d'avis que cette petite flotte prit des rafraîchissements à la côte, et continuât la course, qui serait peut-être plus heureuse que la première. Le conseil de guerre s'assemble : les vieux veulent le retour, les jeunes la continuation de la course. Ces brouilleries se dispersèrent la nuit suivante; s'étant élevé un orage qui, nonobstant le redoublement de leurs prières, l'incendie superstitieux d'une quantité de

cierges magiquement arrangés, effusion d'huile et sacrifice de quatre moutons dispersés en quatre quartiers et offerts à la mer, ne laissa pas de les jeter dans la Baie de Calis⁽¹⁾. Malheureusement pour nous, le jour chassa la nuit et le danger en même temps ; le pilote ayant fait prestement tourner à l'autre bord, et serré de plus près les côtes de Barbarie, afin d'entrer dans le détroit de Gibraltar. Les jeunes occasionnaires d'entre les Turcs désignent de la main et des yeux les villes de Ceuta, Tetuan, le Pégnon de los Velés, le cap des trois Forçats, celui de Falcon et le Forrat⁽²⁾.

Ce ne furent peu après que remerciements à Dieu et à leurs prophètes de l'heureux retour, et qu'ablutions mutuelles faites par les uns et les autres depuis le sommet de la tête jusqu'aux talons ; les zélés en cette religion se mettant nus, en conviant les camarades de les ondoyer de quantité d'eau salée, qu'ils regardent avec autant de patience que de satisfaction, et encore avec plus de créance de purification de l'âme et du corps. Les Renégats Portugais, Anglais, Espagnols et Français n'en firent pas moins, autant par hypocrisie et politique, que par attache et ferveur ; la plupart n'étant pas trop assidus aux cérémonies ottomanes, s'ils ne sont observés ou si dès la tendre jeunesse ou incapacité de discernement ils n'ont laissé le christianisme que les Turcs méprisent davantage qu'ils ne haïssent ; l'alcoran n'étant qu'un mélange de maximes confuses du Christianisme et du Judaïsme, dans lequel ils surannent aussi bien que nous la doctrine de Moïse, ne la faisant passer dans chacun des Azoares⁽³⁾ que comme un coup d'essai, une pure cérémonie, ou comme un ébauchement mystérieux, et, non comme un achèvement de religion, ou réalité de créance, et sincérité de profession : à l'égard de la nôtre, ils la révèrent bien plus dans sa naissance que dans son progrès, se persuadant qu'elle s'est altérée et ses sectaires corrompus.

Je fus encore bien plus surpris de la violence de l'un des

(1) Cadix ?

(2) Tous ces noms légèrement altérés se reconnaissent facilement.

(3) Est-ce Sourate qu'il faut lire ?

aventuriers turcs, montant d l'abordage, qui m'ôta du bras un chapelet duquel il se servit ensuite, en prononçant à basse voix, non pourtant inarticulée, quelques paroles, et passant les grains de même que les chrétiens, quand ils s'en servaient pour réciter des prières : je m'informai des vieux esclaves, si par singerie ou ridicule de notre religion, ils contaient leurs prières ; qui m'instruisirent concordamment, que les mahométans, de quelque secte diverse qu'ils soient, portent et se servent avec autant de ferveur que les chrétiens, des rosaires et chapelets sur lesquels ils content et prononcent une certaine oraison courte, réputée entre eux fervente et jaculatoire, consistant en ces mots : Alla illa, Alla Mahomet, alla solha : c'est-à-dire, Dieu est seul et Mahomet est son prophète⁽¹⁾. Il est vrai que le nombre des perles de leurs chapelets, faits ordinairement de corail, n'est point préfixe ; point de dizaines, de couronnes et de rosaires. La remarque est mutuelle de leur part, quand ils ôtent, comme ils me firent, les chapelets aux esclaves, qu'ils gardent soigneusement, après en avoir arraché la croix et les médailles dont ils sont mortels ennemis ; parce qu'ils croient obstinément, qu'à leur imitation et par emprunt nous faisons nos prières de cette manière ancienne parmi eux, et censée par eux moderne entre nous, appuyant leur opinion sur le premier usage introduit par le prophète Mahomet, dont ils marquent la mission dès l'an six cens vingt-cinq, sous Basile empereur, au lieu que Saint Dominique n'a donné le cours aux couronnes célestes que peu après le douzième siècle, du temps de l'empire d'Otton, et du pontificat d'Innocent III. Je sais bien que l'an de grâce est bien plus nombreux que celui de l'Hégire comme le surpassant en cette année mil six cens soixante-cinq de quatre cent huit, le Turc ne comptant de l'Hégire que de mil deux cens soixante et un⁽²⁾.

Pendant que la curiosité timide excite les interrogatoires,

(1) La ilah ila allah, Mohammed rassoul allah.

(2) Du Chastelet se trompe grossièrement ; l'année 1665 de J.-C. correspond à l'année 1076 de l'Hégire.

soit près des esclaves, matelots, ou des renégats, Alger commence à se montrer à nos yeux : ses mosquées se découvrent, et nous approchons en dépit de nous de cette ville superbe, et l'une des plus élevées d'assiette sur les côtes de l'Afrique méditerranée. Elle paraît tantôt en forme de voile de navire, tantôt de sotie, et plus près de galère. Les châteaux détachés, qui fortifient cette retraite de gens qui ont fait banqueroute à Dieu et faillite à la patrie, en rendent l'approche dangereuse et mortelle aux inconnus par les foudres de la terre dont les bastions sont hérissés. La multitude babillarde de mille sortes de gens attendant la descente me donna tant de distraction, que je ne puis à présent vous particulariser, que dans les rencontres de la seconde partie, la situation exacte de cette poniropolis.

Fin de la première partie.

Suit une table alphabétique des noms d'hommes, villes et lieux dont il est parlé dans la première partie de l'Odyssée. Et ensuite :

Mon cher lecteur, ce que le peu d'estime et d'amour propre m'a retenu jusques ici d'insérer au commencement de la première partie de mon Odyssée, la crainte de désobliger quelques-uns de mes amis et alliés qui m'en ont fait présent, m'a nécessité de la mettre à la fin. Je te l'offre, et te convie à la lecture de la seconde partie. Adieu.

A MONSIEUR DU CHASTELET

SUR SON ODYSSÉE :

Que le récit de son voyage
Occupe bien notre loisir ;
Et que l'âme sera sauvage
Qui n'y prendra pas de plaisir !
Par une route peu commune
On voit la bizarre fortune

En aveugle s'y promener ;
Et, malgré les lâches caprices,
La vertu qui fait tes délices
Fait gloire de s'y couronner.

Tu revois ta terre natale,
Où pour charmer les beaux esprits
La presse aujourd'hui nous étale
Les richesses de tes écrits.
Là, ton style si magnifique
Sans péril nous fait voir l'Afrique,
Sans naufrage nous met à bord,
Et nous fait passer dans la terre,
Où versa tant de sang la guerre,
Quand y vola le grand Beaufort⁽¹⁾.

Mais comment pourrons-nous répondre
A cette libéralité ?
Et qui ne se verra confondre
Par tant de générosité ?
Quel trésor sera comparable
A ce volume inestimable,
Dont l'honneur a fait le projet ?
Contente-toi que la mémoire
T'en récompense par la gloire,
Puisque la gloire est ton objet.
Du Van Foussard⁽²⁾.

(1) Il est question de l'expédition désastreuse de Djidjeli, en 1664, c'est-à-dire longtemps après la captivité de Du Chastelet.

(2) Il est fort heureux pour Du Chastelet que la Revue Africaine ait bien voulu penser à lui, quoi qu'en ait dit Du Van Foussard!

IN ODYSSEAM DOMINI DU CHASTELET.

Errores Danaûm Divinus scripsit Homerus,
Gallorum errores et tua Musa canet.
Ille Odysseam cantûs de nomine dixit :
Tu poteris luctus dicere Gigericos
Troja decennali nempè obsidione, triumph
Causa, nigro noctis tempore capta fuit.
Gigericum amissum est, et fuso sanguine captum ;
Et classis medio nostra fugata die.
Hoc dicis men habes Trojam inter Gigericum que
Ilias illa boni est, Ilias ista mali.

M. JAMIN, Ecclesiastes.

D'après la copie de M. Louis PIESSE

L'ODYSSÉE

OU DIVERSITÉ D'AVENTURES, RENCONTRES ET VOYAGES EN EUROPE,

ASIE ET AFRIQUE,

divisée en quatre parties ;

par le sieur DU CHASTELET DES BOYS.

(Voir les nos 56 et 58.)

SECONDE PARTIE

contenant vingt-cinq rencontres.

*A Monseigneur de Colbert, Conseiller et Ministre d'État,
Conseiller du Roi au conseil royal des finances.*

Monseigneur,

Les instantes prières de dix mille français gémissant sous l'insupportable pesanteur de leurs fers, dans l'obscurité des cachots et dans le resserrement des bagnes de Barbarie, l'ont enfin emporté sur mon humeur timidement respectueuse, par une persuasion téméraire de marquer la seconde partie de mon Odyssée de votre illustre nom, qui est, à la vérité, l'écho le plus fameux et agréable qui retentisse le long des côtes du Méditerranéen fréquenté et de l'Océan connu. Les lettres fréquentes que je reçois de mes camarades d'esclavage m'apprennent, avec quelque sorte de consolation, que dans le même moment qu'il imprime la terreur dans le milieu des Alcassaves (Casbas) les plus fortifiées d'Alger, Tunis, Salé et Tripoli, il donne de l'amour dans les plus sombres matamores des impitoyables Tagarins⁽¹⁾. Continuez, Monseigneur, vos desseins,

(1) Les Tagarins, qui ont laissé leur nom au terrain situé entre la Casba et le Bordj Moula Hassan, ou Fort l'Empereur, étaient des Maures chassés d'Espagne au commencement du 17^e siècle.

— Nous ajoutons à la note de M. Piesse que les *Tagarins* étaient pro-

héroïques, raites changer le nom de Barbarie à ces vastes et étendues provinces, et si celui d’Afrique demeure, qu’il suive le vôtre, comme autrefois celui de Scipion. Ce sont les deux ardents souhaits de la plus grande part de ceux qui, pour le service de Sa Majesté, ou pour la conservation du commun, ont perdu ce qu’ils espèrent par votre moyen recouvrer et vous offrir à leur retour; ainsi que fait,

Monseigneur,
Votre très-humble et très-obéissant serviteur,
DU CHASTELET DES BOYS.

AU LECTEUR :

L’incertitude de tes sentiments sur la première partie de mon Odyssée me fait douter si je te convierai à la lecture de la seconde. A tous hasards, sois ami, ou ennemi et jamais indifférent. Si tu veux perdre encore quelque temps, tu pourras la lire, elle est plus diversifiée que l’autre, par toi peut-être déjà censurée : mais souviens-toi, par charité, que, nonobstant la vivacité de ton esprit, tu serais bien empêché de te tirer des endroits, où tu me pourras envoyer⁽¹⁾ s’il t’ennuie.

Adieu.

— Ici la table des vingt-cinq rencontres ou chapitres. —

Ire RENCONTRE.

Retour des corsaires en Alger : leur arrivée au port et dans la ville.

Le soleil approchait de là moitié de sa course ; quand nous achevâmes la nôtre. L’Amiral, nommé Bramafendy⁽²⁾, ayant, par

prement des Morisques de l’Aragon et de quelques parties de la Castine ; ceux du royaume de Grenade qui étaient vassaux des chrétiens portaient le nom de Mudejares ; ainsi que nous l’apprend Ferreras dans son histoire générale d’Espagne, tome 8, pages 26 et 69 de la traduction de M. d’Hermilly.

(1) Le lecteur ennuyé envoie assez volontiers son auteur au diable ; c’est sans doute à cela que Du Chastelet des Boys fait ici allusion. — N. de la R.

(2) Braham-Effendi.

impatience de se faire voir et reconnaître de loin (par) la princesse des villes de Barbarie, tiré tous ses canons ; les six autres vaisseaux, ambitieux d'être de la partie et du concert, envoyèrent chacun trois volées, à la réserve de la Vice-Amirale, sur laquelle j'étais, qui déchargea la plupart des siens. Nous arrivons insensiblement et trop tôt étourdis du bruit de l'artillerie, étouffés de l'haleine enfumée de ces bouches de feu, et empoisonnés de l'odeur du soufre; et donnons en fin fond dans un port ou môle, qu'un petit fort pentagone, bordé de canons, gardait plutôt du vent que d'une descente imprévue⁽¹⁾. La planche se met, l'on descend en terre ferme, et notre misérable troupe est conduite dans le palais du Bassa (pacha⁽²⁾) au bruit des trompettes et des atabales⁽³⁾. L'ovation barbare augmentait notre chagrin : mais d'où espérer consolation, sinon de celui qui en est le père !

Je ne saurais à présent vous particulariser le redoublement des interrogatoires qui furent faits aux uns aux autres de nous ; soit par les mores habitants du pays, soit par les anciens esclaves, soit par les renégats, soit par les turcs. Il n'y eut point de corps de garde des Boulbassys⁽⁴⁾, officiers de la milice Algérienne, où il ne nous fallût faire station pour les informer de notre équipage, nos pays et nos professions. Enfin, nous arrivons languissants de soif, et baignés de sueur, dans une seconde cour du palais, où un vieux esclave du Bassa se présente, qui, après avoir reçu le commandement de notre conducteur, nous fait entrer dans une chambre planchéyée de roseaux, et où il n'y avait pour tout meuble que des estères (ce sont tapis de joncs) sur lesquels les menues gens se couchent.

(1) C'est le Peñon, bâti par le comte Pierre de Navarre en 1510, relié plus tard à la ville par Kheir ed-Din.

(2) La *Djenina*.

(3) Mot d'origine arabe qui veut dire tambour. — N. de la R.

(4) Boulouk-Bachi, vieux Janissaires gradés dont le service finissait à la nuit. — Ajoutons à la note de M. Piessé que, d'après le grand dictionnaire de Meninski, le *Bouluk Bachi* بولك بائي répond à peu près à notre grade de colonel. — N. de la R.

Ce vieux esclave, Circasse de nation, parlait la langue franque qu'il avait apprise au Levant lorsqu'il était avec son maître le Bassa, qui depuis peu l'en avait amené avec beaucoup d'autres, dont il ne s'était pu défaire quand il vint prendre possession de son gouvernement ou Vice-Régence⁽¹⁾. Il est à remarquer que la langue franque est un baragouin ou galimatias composé des langues espagnole, italienne et française, que la nécessité de se faire entendre de tant de sortes de nations a introduit, et qui a cours, par tout le Levant, et principalement sur les galères et vaisseaux de haut bord.

Le pauvre confrère de malheur nous consola le mieux qu'il put, nous apporta de l'eau, des oranges et des limons. Il n'y en avait aucun qui n'et un merveilleux empressement de conférer avec Estevan (ainsi s'appelait-il) et s'instruire de lui du cours que pouvait avoir notre destinée. Mais l'enquête fut si particulière de là diversité de patrons, qu'à peine ce charitable esclave pouvait-il fournir aux questions importunes qui, coup sur coup lui étaient faites. La conclusion fut que le lendemain ou autres jours suivants, l'on serait présentés devant Issouf bassa (c'était le Vice-Roi,) qui retiendrait le cinquième de nous autres à son choix⁽²⁾. Durant tels propos, deux hommes fort lestes, habillés à la turque, surviennent et nous saluent civilement en langue franque. Le plus jeune me demanda le lieu de mon embarquement et de ma naissance. Je lui répondis, que la Rochelle était l'un, et l'Anjou l'autre. A quoi, il répliqua que la négociation de ma liberté serait difficile, à cause du peu de commerce entre les villes terrestres et maritimes : mais qu'il me conseillait d'éviter ma retenue par le Bassa, pour son droit de quint de prise ; le recouvrement de la liberté étant presque impossible, parce qu'il les emmenait tous à son retour au Levant⁽³⁾ où il les vend en Alexandrie, ou à Constantinople, ou au Caire, et

(1) Le père Dan, qui assista à l'entrée solennelle de Yousef pacha à Alger, la date du 16 juillet 1634. — N. de la R.

(2) Le pacha avait le droit, pour le compte de la régence d'Alger, de prélever sur le prise d'un navire, avant la vente définitive, un certain nombre d'esclaves dont le total variait du 5° au 8° : — voir Laugier de Tassy et Shaler.

(3) Du Chastelet fait ici confusion : le pacha prélevait tout le compte du

partout ailleurs, de sorte que l'on ne peut plus après faire savoir le lieu de sa détention. Je le remerciai de son avis, et le priai instamment de m'enseigner les moyens d'éviter un si dangereux patronage. A quoi il me répondit que le plus assuré expédient était de celer son métier ou ses facultés, et que, sans se rebuter des interrogations des juifs qui servent d'experts au Bassa quand il choisit, il faut toujours se dire dénué de facultés et ignorant en métiers, et s'avouer soldat de fortune.

Osman achevait son entretien, quand un biclas à grandes moustaches (c'est un officier de la cuisine royale) apporta deux petits pains à chacun de nous, et fit retirer assez brusquement les deux renégats. Incontinent après, les Français s'approchèrent des Français, s'entrefaisant part des avis reçus de côté et d'autre ; et étant déjà tard, la lassitude nous rendit plus immobiles qu'endormis, et le chagrin servit de réveille-matin.

IIe RENCONTRE.

Détention des 'esclaves dans le palais du Bassa, devant qu'être vendus aux particuliers.

Le même astre, qui fait la nuit par son absence, dissipa en peu d'heures ses obscurités, sans apporter de lumière à nos esprits. La diversité des avis et consultations nocturnes nous avaient ensevelis sur nos estères⁽¹⁾, tant l'application violente de savoir ce que l'on deviendrait et ferait le lendemain avait approfondi le moins mélancolique de la troupe. Au lever, sans avoir quiètement dormi, ce ne fut pas à qui se mettrait sur sa bonne mine, dans l'espérance d'être présenté devant le Bassa, crainte d'être par lui retenu pour son droit

gouvernement, comme on l'a dit plus haut, un certain nombre d'esclaves les plus riches ou les plus adroits manœuvres, sauf à en acheter d'autres pour son propre compte. Le reste de l'observation est juste, car on sait que Cervantès faillit aller à Constantinople avec Hoçain pacha, son nouveau maître, et qu'il fut, racheté au moment où il montait à bord du vaisseau turc (1580).

(1) Nattes.

de quint, ou d'amirauté⁽¹⁾. Personne ne prit soin de se laver, ni de se peigner : l'humilité était glorieuse parmi nous. Qui que ce soit n'était riche, ni conditionné, ni habile : ce n'était qu'affectation perpétuelle de rusticité et malpropreté. L'évitement du paraître, que l'on recherche avec tant de déguisement et de soins, était une marque de conduite parmi nous.

Estevan, des premiers levé, ne partit pas le dernier pour vaquer à ses emplois d'esclave, et l'on commençait à murmurer de ce qu'il était si longtemps sans soulager notre impatiente curiosité. Il n'avait pas encore nettoyé l'entrée et l'écurie du Palais royal (c'était sa tâche ordinaire) qu'il s'en vint pantelant et hors d'haleine nous faire savoir qu'il avait appris de ceux qui devaient assister au Divan, que nous ne serions pas encore ce jour exposés aux yeux du Bassa, ni menés au Soc⁽²⁾, c'est le marché ou Baptistan⁽³⁾, pour être vendus aux plus offrants et derniers enchérisseurs, d'autant que l'on attendait quelque autre amenée d'esclaves, la nôtre n'étant pas assez considérable pour occuper les experts du Bassa, et faire une vente. Nos esprits cependant eurent quelque relâche et loisir de méditer sur la rencontre des patrons. Le Biquelas, dont nous avons parlé dans la rencontre précédente, vint nous retrouver et avertir de prendre patience jusqu'au soir, à cause du Ramadan (c'est leur carême), et que sans telle considération et respect il aurait déjà apporté le pain destiné pour notre subsistance ; mais que le Bassa et les musulmans faisant abstinence le long du jour en ce temps jusqu'à l'apparition de la première étoile, nous autres esclaves n'étions pas beaucoup à plaindre de pratiquer le même ; que notre religion avait aussi bien ses mêmes austérités que celles de leur grand prophète, et qu'ainsi nous pouvions être accoutumés à l'abstinence par nous pratiquée. A peine avait il achevé sa remontrance, qu'Estevan lui demanda en notre faveur, si, nous pouvions sans crainte de mauvais traitement sortir de notre chambre,

(1) Voir le Tachrifat de M. Devoulx.

(2) Souk, marché.

(3) Badestan, aujourd'hui la *petite place Mahon*.

nous promener dans les cours et offices du Palais, et chercher en même temps et par même moyen à rendre quelque petit service aux Turcs et officiers de garde, qui n'ont point d'esclaves particuliers. A quoi ayant répondu, qu'il n'y avait ni à redire, ni à craindre, pourvu que l'on n'allât point jusqu'à la première porte de la cour ; crainte que les Boulbassys et autres commandants ne nous prissent pour des aventuriers entreprenants, et observateurs trop exacts des entrées et des sorties, pour ensuite penser à la fuite. Après un tel avis et licence, il n'y eut personne de nous, hors trois malades, qui ne s'essorât, quoique affligé. L'expérience fit voir que les infirmes d'esprit ou de corps ne sont pas guéris pour se promener l'ombre d'un lycée, ou se remuer de fois à autre dans un lit mollet ; mais que le changement a je ne sais quelle sorte de distraction et trêve à la sensibilité de la douleur que cause l'infirmité de l'un ou de l'autre.

Le baragouin de la langue turque, que je commençais d'entendre⁽¹⁾, me fit sortir un des premiers, et me produire dans mon habit de matelot, par moi pris pour déguisement, un peu devant que les Turcs montassent à bord. Le premier que je rencontrai et qui me parla fut le même renégat appelé Osman, qui nous avait vus le soir précédent ; après la salutation de part et d'autre, il me remit sur le même discours et matière, avec protestation de service et offre de me procurer un bon maître et patron. Je le remerciai, sans me hasarder, et m'exposer davantage à sa confiance ; ayant reçu avis de plusieurs autres anciens esclaves, qu'il ne fallait pas trop se lier à cette sorte de gens, dont l'on ne peut espérer qu'une fidélité feinte et contrefaite. En effet, je ne fus pas longtemps à reconnaître que ces perfides envers Dieu trahissent pareillement leur prochain, et que la plupart ne recherchent les nouveaux pris que pour espionner, et donner avis s'il y a quelque

(1) Notre auteur parait ici confondre le turc avec la langue sabir. On se trouve connaître sans jamais l'avoir appris ce jargon formé avec tous les idiomes du bassin de la Méditerranée, notamment l'italien et l'espagnol ; mais le turc est loin d'être aussi facile. — N. -de la R.

esclave de conséquence, dont on puisse espérer grosse rançon ; et ainsi en profiter, ou par l'instruction qu'ils en donnent, ou par l'acquêt qu'ils en font.

Je rencontrai, un peu après, assez d'autres turcs naturels s'en allant au divan, dont l'un me donna je ne sais combien d'aspres⁽¹⁾ — c'est de la monnaie du pays — enveloppés dans 'un petit cornet de papier ; d'autres me souhaitaient un bon patron, et la liberté même. Enfin, nous aperçûmes que ces infidèles avaient plus de charité, que non pas ceux qui en font un des principaux fondements de leur religion : j'employai le reste du temps jusques à l'apparition de la première étoile dans la considération du palais, où je me promenai avec liberté entière et sans rencontre fâcheuse, fors de certains mores officiers de cuisines, qui me maltraitèrent de paroles en leurs langues, mais qui me rappelèrent, néanmoins, ne leur ayant rien répliqué. Mais, comme la moindre aventure me faisait ombre dans les commencements, je me retirai sur mes pas et m'en retournai trouver, nos camarades, qui déjà étaient rangés dans leur poste et sur leurs estères.

IIIe RENCONTRE.

Description de la porte de la Marine et du palais du Bassa.

Le mole, dans lequel nous donnâmes fond en arrivant, est gardé, comme je vous ai dit, par un petit fort pentagone, bordé de plusieurs canons de fonte, tantôt plus, tantôt moins, et selon que la milice ou garnison appréhende. Quelques janissaires sont destinés, tant pour la garde de ce fortin, que pour observer les embarquements ou débarquements. En un mot, ce n'est pas tant un port qu'une retraite que la nature et l'art ont faite à l'envi l'un de l'autre, n'étant qu'une langue de rocher s'avancant en mer, que les Turcs ont depuis faite et plus longue et plus large par le transport, et l'application de grandes et

(1) L'aspre, monnaie de cuivre, d'une valeur de 23 minimes environ était, la 29e partie du mouzouna ; 26 mouzounas $\frac{2}{8}$ représentaient, la valeur du boudjou, unité monétaire de 1 fr. 80 c.

monstrueuses pierres tirées du roc voisin⁽¹⁾, qui l'ont rendu un peu plus sûr et certain. Quelque bonne opinion que l'on en aie, je le tiendrai toujours pour :

Statio male fida carenis⁽²⁾

L'entrée de cette digue, artificieuse et naturelle fait celle de la porte de la Marine⁽³⁾ que j'ai observée assez soigneusement. Les originaires l'appellent la porte du Mole ; et les étrangers la porte de la douane, parce que l'on y paye les droits de l'entrée des marchandises qu'ils y apportent. Elle est défendue, du côté de la mer, d'un boulevard voisin et presque attaché, que cinq grosses pièces de canon rendent de dangereux accès, outre l'artillerie commune. Un canon à sept bouches d'un prodigieux et inégal calibre, et prêt à parler à ceux qui voudraient entrer dans la ville, sans le congé de ceux à qui il sert d'interprète, pour la colère, ou pour l'amour, la défend avec assiduité et jalousie. Elle s'appelait autrefois *Julia Cæsarea*⁽⁴⁾, soit à cause de la gratitude du fils de Juba, remis dans sa liberté, et dans les états de son père, par Auguste, prédécesseur⁽⁵⁾ de Jules qui l'avait pris et mené en triomphe, qui la nomma de ce nom pour faire triompher Auguste dans son propre pays, dont elle était la capitale ; ou bien qu'elle ait été une des premières de l'Afrique à reconnaître la souveraineté des Césars romains, et qu'ensuite elle avait affecté de porter le nom de Cæsarea. Nous la nommons maintenant Argel ou Alger, et les Arabes et les Turcs Algesair, qui tous à l'envi les uns et les autres anéantissent ou du moins altèrent ce qu'ils trouvent de plus glorieux et immémorable⁽⁶⁾ dans les provinces et villes soumises à leur religion et cimenterre, quand principalement ils ne, peuvent se l'arroger et approprier : pour ce sujet ils l'ont nommé Algesair comme qui dirait Césarienne de l'article *Al*, qui en

(1) Les carrières de Bab-el-Oued, déjà exploitées,

(2) Endroit fatal aux navires (?)

(3) On rappelait encore Bab Dzira diminutif de Djezira, île, dont le pluriel Djezaïr est devenu le nom d'Alger.

(4) Cæserea, Cherchel, a été longtemps confondue avec Icosium, Alger.

(5) Lisez : successeur.

(6) L'auteur veut dire sans doute *Mémorable*.

arabe signifie la et Gesair, qui n'est autre chose que Cæsarea en dialecte africain corrompu. Quelques autres tiennent que les Arabes après la conquête de tout le pays l'appelèrent Algesair de l'article arabe *Al*, qui comme nous avons dit signifie la, et de Gesair, qui dans la même langue signifie île⁽¹⁾, comme qui dirait l'île, de la situation de la ville ressemblant assez à une île, à cause de l'avancement en mer du rocher qui fait le petit port dont nous avons parlé.

Au mot de Barbarie, dont on appelle non-seulement le canton, mais encore le reste de la côte d'Afrique, à commencer depuis l'Égypte jusqu'au détroit de Gibraltar, les étymologistes en donnent deux raisons : la première et la plus commune est que Barbara, en langue Africaine, signifie murmurer et parler inarticulément, ce que font les Africains blancs qui s'habituaient le long de la côte, à la différence des Africains noirs ou Éthiopiens dont la prononciation semblait plus naturelle et moins rude⁽²⁾. Les Arabes ne contribuèrent pas peu à une opinion assez plausible par le dépit naturel de la gloire, et réputation punique. Plusieurs autres, aussi spéculatifs, ont voulu persuader que telle étymologie vint du mot redoublé *Bar*, faisant *Bar bar*, qui en langue Africaine signifie désert, et que l'occasion du redoublement de ce mot vint dès le temps de la défaite et fuite du roi *Phricus*, qui commandait autrefois dans les trois Arabies et pays voisine d'Égypte, lequel étant défait à plate couture par les Assyriens, et ne sachant de quel côté se tourner pour se sauver, lui et son armée, incessamment poursuivie par ses ennemis, entendit une voix confuse s'élever, criant tumultuairement, *el-bar bar*, c'est-à-dire ; Au désert, au désert ! et qu'ensuite ayant lui et les siens trouvé son salut dans ces vastes et inhabitables climats, ils leur en donnèrent le nom.

Cette disposition m'a retardé de vous entretenir du palais du Bassa d'Alger, dont je vous ai promis une description qui vous

(1) *El-Djezair*, les îles.

(2) Du Chastelet, spéculatif comme ceux qu'il cite plus loin, oublie que les Romains appelaient Barbares tous ceux qui n'étaient pas de Rome. Il peut encore oublier que les gens du pays s'appelaient Berbères. Voir à ce sujet l'*Histoire des Berbères* ; de M. Slane, T. 2e.

surprendra aussi bien que je le fus après l'avoir vu, n'étant pas si superbe comme je me l'étais figuré. Il est posé au milieu de la ville, mais il n'a rien d'illustre, ni de remarquable, qu'une grande cour assez malpropre et singulièrement compartie dans ses accompagnements : ce qui peut seulement attirer les yeux des regardants, est une double galerie de médiocre grandeur, soutenue d'un double rang de colonnes de porphyre, enrichie d'une marqueterie et antiquailles à la mosaïque. Le reste d'une si vaste et confuse structure ne vaut pas la peine de vous occuper⁽¹⁾. Je me promenai encore dans les autres endroits, dans les offices et cuisines, où je ne vis qu'une abondance de plats pleins de riz et de couscousse (c'est une certaine composition de farine en forme petite et ronde) avec force poules bouillies et assaisonnées ensemble, le tout destiné pour la table du Bassa, ou de ses officiers ; il y avait beaucoup plus qu'il ne fallait pour chasser la faim, mais je n'aperçus rien pour entretenir la délicatesse aux tables de l'Europe.

(1) Du Chastelet a vu la Djenina ou palais du Pacha, avec les yeux de l'esclave. Il est certain que ce vaste ensemble de constructions attend encore son historien. M. Serpolet, architecte, a, je crois relevé une partie de la Djenina.

L'ODYSSÉE

OU DIVERSITÉ D'AVENTURES, RENCONTRES ET VOYAGES EN EUROPE,
ASIE ET AFRIQUE,

par le sieur du CHASTELET DES BOYS.

IV^e RENCONTRE

Entrée des turcs au Divan. — Conférence de religion entre le
voyageur, un turc et un juif.

Crainte de vous ennuyer dans la rencontre précédente, je n'ai pas voulu vous entretenir d'une terreur panique de laquelle je fus surpris, pensant me retirer hier au soir assez tard. Quand, cherchant de mes yeux les uns ou les autres de mes camarades, je vis, dans un moment, les terrasses du château (Jénina) se couvrir de mille sortes de gens, criant à gorge déployée *alla, illa, alla* (Dieu ! etc.), qui de temps en temps se frottaient le visage de la main, après avoir regardé le ciel, et s'être tournés du côté de la mer. La continuation de ce cri, sans aucun désordre ni menace contre moi, me persuada de monter en haut, où je contemplai sans appréhension le reste de la ville, dont les maisons élevées en terrasses et par degrés, parce qu'elle est bâtie sur le penchant d'une raide colline, sont un amphithéâtre le mieux proportionné qui se soit jamais vu, et qui découvre de plus loin et plus commodément la vaste étendue de la mer, les pointes, les caps et les éminences extraordinaires.

La liberté des yeux me permit de voir qu'il n'y avait pas jusqu'à la plus petite case dans l'assemblage nombreux et presque sans confusion de tant de bâtiments, sur la couverture de laquelle il ne se fit une pareille musique par les hommes, les femmes et les petits enfants ; mon imagination néanmoins altérée par des représentations si extraordinaires voulait l'emporter, et me persuader par le soupçon que l'auolement⁽¹⁾ subit et cri de tant de différentes

(1) L'auolement (*d'ululare*), les *you ! you !* bien connus, des femmes musulmanes ; ce qu'elles appellent *outlouil* (en latin, *ululatio*).

et bigarrées personnes de tous sexes et âges est causé par le signal de quelques sentinelles plus clairvoyantes que moi, qui par le moyen des perspiciles⁽¹⁾ de Galilée découvraient des vaisseaux ennemis sur mer, ou apercevaient des météores au ciel. Un vieil esclave m'informa du secret de la cérémonie dans le plus profond de mon irrésolution, par l'avis qu'il me donna de l'ouverture du Ramadan depuis cinq ou six jours ; depuis, les cris d'allégresse, ou plutôt hurlements n'avaient pas discontinué le moment de l'apparition de la première étoile au ciel, principalement à ce soir, à cause de la sérénité du ciel, et le facile discernement des astres, les ayant excités plus qu'à l'ordinaire.

La permission de manger le reste de la nuit après avoir fait abstinence le long du jour, et même de se licencier et de la passer en débauche, pour aucunement récompenser le temps perdu, étant d'autant plus agréable, qu'ils pouvaient discerner de lustres dans la salle de l'univers supérieur.

Nous aperçûmes le lendemain une partie des anciens officiers de la milice se ranger dès le matin avec assiduité au Divan (c'est le conseil) ; je vis même des juifs et des mores entrer confusément, mais néanmoins avec retenue, dans le premier salon, pour demander justice, en sortir contents les uns des autres, sans se quereller. Ce n'est pas ce qu'il n'y ait certains officiers dont le principal est le cadi, devant lesquels les particuliers se pourvoient ; mais souvent les affaires d'importance et d'exemple se vident au Divan, qui est la moins corrompue juridiction d'entre ces barbares, étant composée de trop de juges pour être obscurcie par les sollicitations des grands, la commisération des petits, et par tes présents.

N'ayant pas entrepris de faire une relation de ce que j'ai lu, mais de ce que j'ai vu⁽²⁾, je retourne à la sortie du Divan, où se trouvèrent quantité de janissaires, turcs, juifs, renégats et esclaves, les

(1) Perspiciles ou lunettes, notre auteur invente des mots tout comme Ronsard et autres pontes du XVI^e siècle en inventaient.

(2) Cette réflexion, qui s'applique à une longue tirade sur la justice que l'auteur avait placée auparavant, justifie la liberté que nous avons prise de supprimer ce hors d'œuvre, d'ailleurs très-fastidieux en lui-même. — N. de la R.

uns à dessein de trouver leur confidents et associés, les autres par curiosité, et la plupart par fainéantise ; la nation turque étant spéculative, aimant naturellement l'oisiveté corporelle et n'ayant jamais rien entrepris de laborieux, que par le ministère des esclaves ou des renégats. Le nombre des fondouques ou casernes⁽¹⁾ et pour loger les soldats, la quantité des fontaines ou aqueducs modernes, et la diversité des mosquées et autres ouvrages publics particuliers le témoignent dans la structure desquels les Turcs n'y ont point coopéré⁽²⁾. Dans le fort de l'observation exacte de ceux qui entraient et sortaient, deux de la troupe, assez bien minés, mais habillés diversement, savoir : l'un avec turban et veste rouge, et l'autre avec la cape et le bonnet noir, s'approchent de nous autres, mais bien plus près d'Estevan, grand maître de nos malheureuses cérémonies, qu'ils questionnent et sans se lasser de nos professions, marchandises, embarquement, et autres semblables matières, pour l'éclaircissement desquelles deux renégats, dont je vous ai ci-dessus parlé, nous avaient déjà fort tourmentés. L'un était turc et l'autre juif du Levant, qui ne se trouvant pas pleinement satisfaits d'Estevan, s'adressèrent directement à moi et, après plusieurs interrogatoires généraux, me demandèrent en particulier s'il n'y avait point d'hortolanes⁽³⁾, ce sont jardiniers que les Turcs appellent Bostanjis⁽⁴⁾, calaphats, ce sont calfeutres de vaisseaux⁽⁵⁾, connétables, ce sont canonnières, et je ne sais combien d'autres de différentes vacations. A quoi leur ayant répondu, que ceux de notre équipage étaient ou matelots ou aventuriers de guerre, ils insistèrent dans un examen soupçonneux, et dirent qu'ils étaient informés, qu'outre ceux-là nous

(1) voir la *Revue Africaine*, 3e volume, pages 45 à 130.

Un fondouk est une auberge et non une caserne ; celle-ci s'appelait *Dar yenkheria*, ou Maison de Janissaires.

(2) L'architecture arabe, que l'on retrouve à Tlemcen, a subi à Alger de grandes modifications quant aux détails d'ornementation ; briques faïencées, colonnes sculptées, boiseries sont plutôt italiennes que mauresque. J'ai vu dans le cimetière juif de Bab-el-oued une tombe en marbre, ornementée et sur laquelle s'épanouissait le blason de Florence !

(3) Pour *Hortelano*, jardinier, en espagnol.

(4) Bostandji, ex turc jardinier comme Hortelano en espagnol.

(5) Calaphats, c'est encore le mot aujourd'hui, calfat.

avons des papasses (ce sont des prêtres ou religieux chrétiens) n’y ayant jamais eu de navires de *galime*⁽¹⁾ ou prise de mer, dans laquelle ils eussent trouvé tant d’images, cires et talismans (ainsi qu’ils appellent nos médailles) et que s’ils recherchaient un papasse parmi nous, leur dessein n’était pas pour profiter sur sa rançon, mais seulement pour le désabuser et conférer avec lui. Quoique surpris, je leur répondis avec un timide et étonné respect, que quand même il y aurait parmi nous de telles sortes gens, qu’ils appelaient papasses, ils se prendraient garde de les entretenir sur aucun sujet de religion, étant assez instruits, devant que de quitter la maison par la rigueur du destin, que le feu et les autres plus cruels et non encore imaginés tourments imposaient le silence aux entretiens les plus modérés concernant leur religion et la nôtre.

Ils me répondirent, fronçant les sourcils, et jetant les yeux en haut, qu’ils m’assuraient d’une pleine liberté, protestant que l’estime qu’ils avaient pour Mahomet et pour Moïse n’engendrait point en eux de mépris pour Jésus-Christ, et qu’en échange de la sincérité de mes sentiments sur la religion ottomane et juive, ils me diraient sans aigreur ce qu’ils pensaient de la chrétienne.

Durant des entretiens si sérieux et religieux, un jeune turc fort leste et serré d’une ceinture de cuivre doré, tire la juif par la manche, et l’avertit d’aller trouver le Bassa (Pacha). Ils se séparent sur-le-champ l’un de l’autre, et me dit en me quittant, que le lendemain, Cid Ascem (Hassan) (c’est le nom du turc) et lui se rencontreraient en même heure et place.

Ve RENCONTRE.

Suite de la conférence du Juif, du Turc et du voyageur. Sa vendication en plein marché et sa première entrée chez Oge Ally (Ali Khodja), son patron⁽¹⁾.

Le soleil ne se leva pas le lendemain sitôt que moi ; l’incertitude inquiète des événements douteux ne permettant pas à la fatigue

(1) Corruption franque du mot arabe R’anima, ou *ghanima*, butin.

(2) La rectification du nom estropié Oge Ally se fonde sur l’explication donnée par l’auteur un peu plus loin quand Il dit que son maître est un *écrivain*.

fatigue et au chagrin de se laisser charmer par le sommeil, outre que quelques-uns de nos camarades ayant peur de dormir à l'abri et sous le couvert des mantes (couvertures), dont ils avaient dépouillé les chevaux de l'écurie royale, m'avaient réveillé dès la pointe du jour, s'étant réunis dès le grand matin pour les reporter avant le réveil des officiers et des mores qui en avaient le soin.

Ceux qui ne savent pas le climat de l'Afrique auraient de la peine à croire que les nuits y sont aussi froides que les jours y sont chauds, et qu'il est tout-à-fait dangereux d'y ressentir les deux contraires. Mais n'étant pas ni assez hardi, ni assez expérimenté pour me précautionner contre les incommodités du logement et de la saison d'automne, j'aimai mieux me reposer sur l'estère (natte), et sans couverture, que d'être de la partie de ceux qui avaient espionné la retraite des mores et palefreniers pour dépouiller les chevaux, et se servir de leurs habits de parade pour leur nécessité.

Au sortir de la chambre, appuyé sur la balustrade d'une petite galerie séparée des autres terrains, j'aperçus de loin Ascem et Aaron (Hassan et Haroun), qui, comme je crois vous avoir dit, m'avaient promis de se trouver dans la cour la plus proche de l'écurie, à l'heure de la seconde sala⁽¹⁾, c'est la prière dont il s'en fait cinq par jour à termes égaux, ainsi il pouvait être entre neuf à dix heures du matin. Je descends assez prestement pour m'aboucher avec eux et continuer l'entretien, que la séparation du soir avait fini. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que Ascem parlait bon castillan et meilleur franc, son père étant espagnol et sa mère grecque.

Aaron ne parlait pas moins bon français, son aïeul étant parisien, et l'ayant entretenu dans le trafic chez les étrangers devant sa retraite en Alexandrie, où il l'avait marié avant que sa profession de religion fût observée, tant il fut secret et conservé. L'assemblage de nations et de religions fait une composition monstrueuse

(1) La seconde prière est celle du dohor, à midi. Les autres sont *El-Fedjeur*, au point du jour, *Et-Aceur*, de 3 à 4 heures du soir, *El-Mor'reb*, au coucher du soleil, *El-Eucha*, de 8 à 9 heures du soir.

d'idiomes et de cérémonies, qui rend les étrangers confus, lorsqu'ils peuvent converser avec les barbares lettrés, comme vous le reconnaîtrez ; parce qu'ils ne manquent pas d'attaques et de réponses, et se servent d'une liberté fondée sur certaines maximes fondamentales.

L'abouchement et l'approche s'étant faits presque en même temps entre nous, Ascem me demanda si la cérémonie du Ramadan ne m'avait pas semblé merveilleuse, bien que les chrétiens pratiquassent des jeûnes comme les musulmans, mais non avec tant de rigueur et exactitude. Je lui répondis que l'abstinence commandée par l'Alcoran n'était, à proprement parler, qu'une transposition du jour à la nuit et qu'il y avait moins de mortification que de bienséance, de dormir au soleil pour manger à la chandelle, ainsi que l'on en usait le long de la cérémonieuse abstinence dont il parlait.

Je ne sais si le peu de complaisance de ma part l'altéra, mais il me reprocha assez brusquement, que les cérémonies de notre religion n'avaient rien de stable, ressemblant aux modes françaises qui se changent selon le caprice de ceux qui ont le plus de crédit, l'expérience faisant voir, que depuis la venue de notre Messie, nul siècle ne s'était écoulé sans quelque notable innovation ; mais qu'à leur égard, les mêmes cérémonies qui furent admises après la mort de leur prophète règnent encore et sont en vigueur : lequel ne serait point étonné s'il entrait dans les mosquées, au lieu que nos anciens apôtres venant dans nos églises ne sauraient que conjecturer de nos grandes assemblées si peu modestes et confusément entremêlées de personnes de différent sexe, qui semblent, à leurs mines éventées, attendre l'extinction des chandelles et l'effet des mystères de la déesse *Bonne*⁽¹⁾.

Aaron, à qui le jeu ne déplaisait pas, dit que les cérémonies du judaïsme étaient presque aussi anciennes que le monde, et que, nonobstant les transmigrations et relégations en divers endroits

(1) La chaste *Bona Dea* des Romains, dont les cérémonies, présidées par les vestales, n'admettaient la présence d'aucun homme, n'est pas citée ici très à propos. — N. de la R.

de l'univers, elles avaient été perpétuellement et uniformément observées.

Quoique combattu par les raisons et la crainte de ces deux spirituels infidèles, je ne me laissai pas néanmoins abattre, leur repartant que la cérémonie n'était pas l'essence de la religion, mais le discernement extérieur, et que si l'on considérait de près les additions et les retranchements de l'Alcoran et du Talmud, l'on y trouverait des diversités et des implicances. Les dogmes différents d'Ali et d'Omar justifient l'un, et les sectes antipathiques des Esséens, Sadducéens et Phariséens prouvent l'autre, mais que les désordres et accidents ne détruisent pas ni l'unité, ni la vérité d'une religion.

A peine avais-je achevé de parler, qu'Ascem me reprocha mon incapacité sur l'intelligence de l'Alcoran ; laquelle n'ayant pas désavouée, crainte de trop lui déplaire, il nous fit asseoir, Aaron et moi, à la mode du pays, les genoux croisés sur des estères ou tapis de jonc ; et ensuite haussant sa voix et nous regardant fixement : Je vous prie, dit-il, Aaron, et toi chrétien, d'observer soigneusement les premiers principes de la religion musulmane, concernant l'explication générale de l'Alcoran dans tous ses *Azoares* (Sourates), duquel l'on ne peut rien inférer que de certain, concluant et démonstratif. Il est donc, continua-t-il et tu le crois, ami Aaron, et toi chrétien, que la religion juive est la première trompette qui a fait retentir la gloire d'un seul Dieu à nos oreilles. L'ignorance et simplicité humaine ayant admis la multiplicité des dieux un peu après le naufrage presque universel, ne pouvant se persuader qu'un seul pût régler le roulement des cieux, les cadences des astres et l'ordre des saisons ; la simple et naïve reconnaissance d'un Dieu s'altéra peu à peu, tant par le commerce que les professeurs de cette religion eurent avec les étrangers idolâtres, que par les esclavages, transmigrations et obéissances qu'ils rendirent aux princes conquérants, dont quelques-uns admirèrent les mystères, sans s'y initier, et en procurer l'exercice chez, eux. La diversité des officiers par eux établis dans la capitale de cet état ne contribue pas peu à l'égarement de la première institution de leurs lois. Mais comme ce peuple fut toujours le bien-aimé de Dieu, il lui envoya un de ses plus grands

prophètes, savoir Jésus-Christ. Quelques-uns, et des plus simples le crurent, mais principalement les grands et intéressés dans la conservation de l'attirail de la fortune, s'opposèrent à la réforme qu'il voulait introduire et aux vertus qu'il prêchait et pratiquait, mais surtout, à l'humilité, que ce grand personnage établissait : ils conjurèrent ensuite contre lui, lui firent taire son procès par les règles, et le condamnèrent au dernier et plus ignominieux supplice, ainsi que ses quatre secrétaires nous l'ont laissé par écrit.

Ses secrétaires⁽¹⁾ ne perdirent nouvelle pas courage, mais au contraire, ayant repris nouvelle vigueur, se mirent au service de plusieurs princes étrangers, et annoncèrent en diverses parties du monde la glorieuse mort du prophète dont ils imitaient la sainteté de vie. Les grands seigneurs de l'Arabie, de Tyr, Phœnicie⁽²⁾ et Mésopotamie furent les premiers protecteurs de ces illustres stoïques, qui se voyant ainsi appuyés, n'eurent plus de peur ni la honte de publier la réforme du judaïsme, et se servant du déclin de la religion païenne et du mépris que l'on commençait à faire de la juive, ils étendirent si bien leur secte dans tous les coins de la terre, qu'ils anéantirent entièrement l'une et obscurcirent tout-à-fait l'autre.

Le progrès fut si merveilleux vers le second siècle, dans tous les pays où l'on se dégoûtait déjà depuis longtemps de l'idolâtrie et multiplicité des dieux, que la plupart des gens de bien et éclairés d'entre eux renversèrent leurs idoles, et ne conservèrent les autels et les temples, que pour y substituer la statue de ce grand prophète; ainsi tous les disciples et imitateurs devinrent insensiblement ses adorateurs. Le sac de Jérusalem, les changements de l'Empire romain, et la patience miraculeuse des chrétiens achevèrent de déifier Jésus-Christ, que nous croyons avoir eu quelque chose de plus qu'humain et approchant du divin.

Les raisons déguisées et dégénérent en blasphèmes de l'infidèle Ascem me percèrent les oreilles et me blessèrent le cœur, et me fut impossible de l'entendre si longtemps sans répliquer, ni

(1) Les quatre évangélistes.

(2) Phénicie ?

me mettre en état de rendre à mon honneur et à ma conscience ce qu'ils exigeaient de ma langue ; il me défendit néanmoins, voyant mon empressement et ardeur impatiente, de l'interrompre, avec protestation de liberté entière dans un moment, de répondre et dire mes sentiments concernant sa religion, celle d'Aaron et la mienne.

Il continua donc, et d'un ton aussi altier que devant, dit que la bonté divine ayant quelque pitié de la simplicité des Chrétiens, qu'un trop grand amour de leur maître avait aveuglés, leur envoya un autre grand prophète, savoir Mahomet, pour les désabuser, et les remettre dans le premier institut de la religion chrétienne et primitive réforme du judaïsme. Que si cette même bonté divine ne continuait ses grâces et ses lumières aux Musulmans, il se pourrait pareillement faire par laps de temps, que la grande vénération qu'ils ont pour leur prophète pourrait dégénérer en idolâtrie, l'ignorance de quelques nations barbares pouvant faire adorer celui qui n'est que lieutenant de Dieu : l'expérience faisant voir que les respects s'augmentent toujours, jusques au mépris causé par une trop grande connaissance du peu de valeur de la chose respectée.

Ascem n'avait pas encore achevé quand je repris la parole, crainte que Aaron en me privant, ne me la laissai, quand je l'eusse cru à propos, sans la pouvoir obtenir, parce que tous deux étaient tyranniquement parleurs. Devant que commencer je redoublai d'abondant mes sollicitations et prières, et je les conjurai de me confirmer la liberté du corps et de l'esprit qui m'avait été promise dès le jour précédent. Ascem, ennemi des formalités inutiles, me convia de parler sans crainte et sans dissimulation. Aaron, enchérissant sur ses protestations, me promit patience de sa part, et disposition à écouter et goûter mes raisonnements. Me sentant ainsi dégagé de l'appréhension qui glace le cœur et lie la langue, je demandai d'abord au Turc s'il continuait dans le même respect et créance pour l'Évangile, qu'il avait qualifié de relation dictée par les quatre secrétaires de Jésus-Christ. Son silence me paraissant pour un consentement, je continuai et alléguai l'interrogatoire fait par Pilate à Jésus-Christ, lorsqu'il lui demanda en termes exprès, s'il était le Christ, fils

de Dieu vivant. Aaron, dont le rehaussement de la voix et de la couleur désignait l'impatience, m'interrompit, soutenant qu'il nous était de la dernière nécessité de bâtir sur un même fondement que l'Ancien Testament, y compris les prophéties, avec rejet de ce que les Chrétiens étaient accusés d'y avoir ajouté, ce qui était le seul principe qui pût être démonstratif parmi nous, et duquel l'on pouvait seulement convenir, à l'exclusion des autres ; n'étant pas raisonnable de se servir de l'Évangile, qui n'était rien qu'un procès-verbal fait par les partisans de Jésus-Christ contre les Juifs, leurs véritables ennemis.

Je reprenais le courage et la parole, lorsqu'un homme assez vieux, portant le turban vert en tête⁽¹⁾, et conduisant une troupe de trente ou quarante pauvres gens habillés à la chrétienne, entra dans la chambre de nos camarades, qui, sortant pêle-mêle et à la foule, m'avertirent que cette compagnie était un équipage Hambourquin, que l'on devait exposer devant le Bassa avec le nôtre, pour, ensuite, son droit de quint et d'amirauté retenu par lui et ses experts, être ramenés en plein Baptistan (Badestan) ou marché⁽²⁾, et être vendus aux particuliers plus offrant et derniers enchérisseurs ; l'avis et la nécessité nous déconcertèrent et séparèrent : et, me trouvant seul, je joignis le corps des esclaves, et montâmes ensemble dans la chambre du Bassa.

La crainte s'étant un peu dissipée, et ayant ensuite osé envisager le Bassa, nous le trouvâmes assis, les jambes croisées à la mode des tailleurs, ainsi que je vous ai ci-devant marqué, sur une estrade un peu élevée et couverte de différents tapis persiens, dans l'enfoncement d'une chambre assez grande et mal percée ; mais dont les défauts et les murailles étaient cachés d'un certain brocatel à grand ramage de diverses couleurs bien assorties et nuancées. Il était appuyé de quantité de carreaux ou coussins de diverses étoffes de soie. Celui sur lequel il s'inclinait du côté droit, était plus grand, diversifié, brillant et enrichi de quatre grosses flouques⁽³⁾ d'or et

(1) Ce turban est porté par les descendants de Mohammed.

(2) *Badestan*, ou marché aux esclaves, place Mahon.

(3) Flouque, floche, flocon ou gland de coussin, de rideau, de tapis, etc.

d'argent mêlé avec quelques pierreries entrelacées, sur lequel il tenait l'Alcoran, couvert d'or et enrichi de pierreries.

Présentés que nous fûmes devant lui, têtes et pieds nus (ayant, devant qu'avoir entré, laissé nos souliers à la porte) il eut de longues et secrètes conférences (sans se cacher de nous) avec plusieurs Turcs et Juifs, qui ne cessant de nous considérer fort attentivement, les uns après les autres, semblaient lui donner des avis. Le Maure au turban vert nous fit, ensuite tous sortir, à la réserve de dix, qui restèrent dans le palais ; le reste de nous, au nombre de cinquante, fut mené au marché ; et après avoir été par lui bien promenés, et qu'il eut prononcé plusieurs enchères de particuliers, ainsi que nous expliquait un vieux esclave flamand, il en fut adjudgé huit des plus jeunes et vigoureux à Ali Picheny, général des galères⁽¹⁾. Quant à moi, je fus acheté d'un nommé Oge Ally, c'est-à-dire Écrivain⁽²⁾. Ally étant secrétaire du divan, comme j'ai depuis appris et fermier d'un certain droit de capitation, qui se prenait sur chaque esclave vendu au marché. Après qu'il eut perçu le droit des esclaves qui ce jour se vendirent, je restai avec lui ainsi qu'il m'avait commandé dans la place du Soc⁽³⁾, puis après il me mena chez lui, me questionnant sans cesse de mon âge et pays, mais avec très-grand empressement de mon métier ou profession. Étant puis après arrivé chez lui, il me fit attendre un bon quart d'heure sous le vestibule de la maison, du haut duquel ayant appelé un de ses esclaves portugais, qui revenait de sa masserie ou bastide, il me fit avertir de quitter mes souliers, traverser la, cour, ensuite entrer dans une chambre assez propre, où il me présenta devant sa femme assise, et dans la même posture que j'avais vu le Bassa. Comme elle était jeune, assez belle, je ne sentis pas en moi-même une fort grande répugnance de commencer le devoir d'esclave, en lui baisant le devant de la main qu'elle me présenta, pour marque de l'agrément de l'achat qu'avait fait Ally Oge, son mari.

(1) *Ali Picenini*, voir le note de M. Berbrugger, vol. VIII, p. 25.

(2) *Oge*, signifie donc ici *Khodja*, écrivain public, secrétaire et non *Euldj*, renégat, non plus que *Hadj*, pèlerin.

(3) *Souk*, marché ou rue marchande.

VIe RENCONTRE.

Récit de ce qui se passa durant l'esclavage du voyageur
dans la maison d'Oge Ally.

Les premiers traitements des patrons envers leurs esclaves ne sont jamais si rigoureux, la plupart ne les achetant que pour le profit, principalement dans les villes de piraterie, où il s'en fait un grand commerce ; en cette considération les flattent d'abord, afin de savoir ce qu'ils peuvent tirer des facultés des pauvres malheureux, promettant avec des tendresses simulées, et compulsions cruelles de faciliter leur liberté, et leur procurer bon passage. Si ces Barbares raffinés aperçoivent ne réussir pas, ils emploient les menaces et l'effet, et font tant qu'ils découvrent ce qu'ils peuvent espérer de rançon. Les plus appréhendés patrons sur ce sujet sont les Morisques⁽¹⁾ renégats de l'Europe, et les Tagarins. Ces derniers sont de la race des anciens Arabes, habitués dès le commencement des conquêtes de l'Afrique dans les villes de Mauritanie ; les Turcs et renégats du Levant étant assez braves gens, qui n'achètent des esclaves que pour s'en servir, sans en trafiquer, et ne s'en défont que par la revente causée de l'inutilité ou pauvreté, à laquelle ils se voient assez rarement réduits, attendu le peu de dépense qu'ils font, et l'économie avec laquelle ils vivent.

Oge Ally était descendu de ces familles errantes qui s'étaient habituées depuis cent ans dans Alger⁽²⁾, qui, par l'intelligence que lui donnait le recouvrement du droit de capitation sur chaque esclave qui se vendait au batistan, en faisait un trafic particulier. Il n'y eut ruse qu'il ne pratiquât, pour savoir si le marché qu'il avait fait de moi était bon, et si la regratterie⁽³⁾ pouvait lui procurer un

(1) Quand on se reporte aux traitements subis en Espagne par ces Morisques que l'on en chassa en masse dans l'année 1611, on comprend leur acharnement contre les chrétiens. — N. de la R.

(2) L'auteur ne paraît pas connaître la véritable valeur du mot *Morisque*, qui se disait proprement des Mores d'Espagne convertis par force au christianisme. — N. de la R.

(3) Regrattier, celui qui revend la desserte des tables. — N. de la R.

intérêt usuraire des piastres que je lui avais coûté. Entre autres interrogatoires qu'il me fit sur ce sujet, l'éclaircissement de mon métier et profession fut le plus importun et réitéré : auquel pensant satisfaire, en lui confessant être soldat de fortune, qui passait de France en Portugal au service de cette couronne alliée de la Française; je fus fort surpris quand il m'alla quérir un gros mousquet à croc, que je ne pouvais coucher en joue sans appui ; lequel ayant lui-même chargé et présenté en souriant, avec commandement de le tirer, je me trouvai réduit à l'impossible de le remuer et coucher en joue tant il était pesant et chargé. Lors avec un souris moqueur devançant et m'expliquant ce qu'il voulait dire, je restai confus, et ne sus que lui répondre, quand il me demanda si plusieurs soldats faits comme moi avaient passé au service de la couronne de Portugal. Je m'étonnai encore plus, quand je vis qu'en continuant ses gausseries il m'ordonna de porter l'eau des fontaines publiques par la ville chez les particuliers, et en vendre tant, que je lai apportasse chaque soir vingt aspres, à peine de cent coups de bâton (l'aspre peut valoir quatre deniers de notre monnaie⁽¹⁾). Le lendemain venu, l'on ne manqua pas de me donner deux grandes cruches d'airain, qu'à peine pouvais-je porter vides ; mais la crainte donne des forces et ailes à celui qui court, quelque chargé qu'il soit. Je criai donc comme les autres à gorge déployée le long des rues, ab el ma (c'est-à-dire, à ma bonne eau⁽²⁾). Je n'en pus néanmoins vendre que pour douze aspres, que je reportai bien tard au logis. Le patron en trouvant huit de manque de ce qu'il exigeait, se met en état d'exécuter ses menaces, et commande à deux de ses esclaves anglais de me renverser la tête en bas, et passer les pieds dans une strope ou invention de bois, que delà autres tiennent élevées, pendant que les Turcs frappent sur les pieds ainsi passés et attachés. Étant ainsi en posture, et ayant déjà reçu cinq à six coups de corde sur la plante des pieds, la patronne,

(1) L'aspre qui aurait alors valu 4 deniers ou 1/3 de sou, ne valait en 1830 que 23 millimes. Il fallait 29 aspres pour un mouzoune, et 26 mouzounes 2/3 pour un boudjou de 1 fr. 80 c.

(2) Cela signifie plutôt : Qui veut de l'eau ? — N. de la R.

heureusement pour moi, revient de la ville ; laquelle adoucissant son mari, lui dit (ainsi que j'appris depuis) que j'étais esclave nouveau, qui ne savait pas les rues de la ville ; et que mon peu de profit était excusable, se pouvant faire qu'à l'avenir je pourrais gagner les vingt aspres par jour aussi bien que les vieux esclaves, qui avaient leurs chalands et savaient les détours. L'on me détacha enfin, et, après une révérence à la patronne, j'allai retrouver les autres esclaves retirés dans une petite galerie sur le vestibule de la maison, où je ne fus pas plutôt arrivé, que les autres esclaves porteurs d'eau se moquèrent de moi, au lieu de me consoler, ayant appris que je n'avais pu faire que douze aspres, eux étant obligés d'en payer chaque soir vingt-quatre, ce qu'ils faisaient facilement.

Après donc avoir mangé du pain de douleur, et avalé quelques cuillerées d'un potage dans lequel on avait fait bouillir de la chair de chameau (?), je commençais à fermer les yeux, lorsque le patron me fit savoir par le plus ancien des esclaves, qu'il m'ordonnait d'aller avec les autres manier la chappe (c'est une espèce de pic) et labourer la terre à la macerie ou bordage (Bordj ?), et que si je ne me comportais avec plus de ferveur dans la culture de son jardin, que je n'avais fait dans la vente d'eau, je serais envoyé sur les galères, où l'on me trouverait de la force et de l'agilité. Ces nouveaux ordres donnèrent de grandes distractions au sommeil, et me firent passer la nuit avec autant d'inquiétude que le jour précédent. Je me lève dès le grand matin avec les trois camarades de labourage, prenons chacun une chappe avec le pain destiné à notre nourriture, et sortons de la porte de ville appelée Babalou⁽¹⁾, qui menait à la macerie du patron, distante d'un Petit demi-quart de lieue de sa maison, côtoyant toujours la mer, afin d'arriver d'assez bonne heure à cette petite case champêtre, assez bien bâtie, située au milieu d'un and jardin arrosé de quantité de fontaines. La description la plus naïve que l'on en puisse faire est sa comparaison avec une bastide de Marseille. M'étant donc fait instruire dès le chemin, crainte de perdre le temps, de la méthode de cultiver la terre du pays, nous primes tous quatre la chappe dès en arrivant, sans considérer les arbres et les

(1) *Bab-el-Oued.*

plantes extraordinaires, et qui ne se voient pas dans notre Europe. Mais quelque peine que je prisse, ma besogne n'était ni bien faite, ni n'avancait pas de même que celle de mes compagnons de travail.

Le soleil commençait à se détourner, et achevait sa course, quand Oge Ally arriva, soit à dessein de nous surprendre, ou par le motif de la promenade, qui est la plus belle que j'aie jamais vue ; l'horizon infini de la mer et les longues allées des citronniers et d'orangers charmant et la vue et l'odorat le long du chemin. Il remarquait bien la peine que je prenais à bêcher, et mon inexpérience dans le métier. Il est vrai que mes mains et mes yeux s'appliquèrent entièrement dans le maniement de ma chappe, tant j'avais peur que mon patron soupçonnât quelque chose de ma naissance par mon peu de disposition à la fatigue. Un peu de temps après son arrivée, le coucher du soleil nous donnant la liberté de la retraite Oge Ally se fit suivre de nous quatre pour s'en retourner en ville le long de la cote de lamer, en nous questionnant les uns, après les autres, et nous montrant du doigt les vaisseaux qui étaient à l'ancre de retour de course ou dans le dessein d'y aller. Nous fûmes observés, principalement en entrant dans la ville, Par le corps de garde de Babalou. L'illustre esclave, dont parle M. de Balzac dans son Prince, ou Cardenio de chez don Quixote, eussent bien été étonnés, quelque hardis qu'il nous les figurent, dans une telle rencontre.

VII^e RENCONTRE

Continuation de ce qui se passa dans l'esclavage du voyageur dans la maison d'Oge ally. Sa sortie et vente au marché.

Ayant continué la fatigue de la culture de la terre encore cinq ou Six jours, je me trouvai si affaibli, qu'à peine pouvais-je mettre le pied l'un devant l'autre, outre que la chaleur m'avait causé une élevation de peau partout le corps, qui me rendit incapable de rien faire qu'avec lenteur, Mais, ce qui acheva de faire voir mon peu de vigueur fut le dépit de mes compagnons de besogne, qui ne voulurent plus souffrir que je travaillasse confusément et en même endroit avec eux. Oge Ally, par là informé de ma faiblesse, se montra,

quant à ma tâche, un peu moins exact : mais, il recommença ses menaces et reproches, concernant son espérance de rachat, alléguant incessamment, que sans avoir des facultés de naissance, ou du moins quelque bon métier, il m'aurait été impossible d'avoir subsisté jusqu'au temps de ma prise. Ce fut à moi à éluder ses prétentions et créance, et continuer plus que jamais dans mes dénégations, avec retenue et dissimulation entre les esclaves, quand nous étions ensemble ; crainte de conjecture fondée sur leur rapport et observation.

Lorsque je pensais par ma conduite m'être procuré un interstice de chagrin et de fatigue, et avoir consulté aux petites incommodités du corps et de l'esprit, ne me sentant plus tourmenté des ordres rigoureux du patron, ni inquiété du redoublement de ses interrogatoires, je fus surpris quand la négrine (c'est une esclave d'Angole ou de la Guinée) m'apporte de la part du patron des rafraîchissements et délicatesses du pays, et entre autres du miel, de la mantèque (c'est du beurre frit à l'espagnole), et un gâteau composé de lupins, amandes, miel et lait, qu'elle me donna avec injonction de le porter à la macerie, et y coucher jusqu'à nouvel ordre.

La diversité d'emploi m'était un charme dans le profond de ma mélancolie; mais ne sachant point les desseins de mon patron dans ce dernier, j'attendis la sortie de la négrine, pour en conférer avec un de nos co-esclaves, portugais, dans lequel j'avais plus de confiance que dans les autres, qui étaient anglais, flamands, siciliens, maillorquins et espagnols. Le silence universel et profond de la nuit fut propre pour un entretien si important. En effet, j'appris de lui, avec toute la sincérité que l'on peut souhaiter, la destination que l'on faisait de moi à la conduite des négrines, que le patron n'entretenait au nombre de quinze à seize à la macerie, et qu'il retirait au même temps qu'il les savait grosses, que pour en avoir des mulâtres ce sont enfants de blancs et de noirs. Il envoyait de temps en temps des esclaves les plus blancs et plus vigoureux qu'il pouvait choisir, et il exerçait ce commerce par le moyen de ses correspondants en Alexandrie et Constantinople, et en faisait son principal revenu. Ce qu'il m'assurait d'autant plus être véritable, que lui-même, ci-devant y avait été employé et dont il était revenu si chagriné, qu'à peine

avait-il pu se remettre, qu'il était bien vrai qu'on l'avait épargné depuis, mais parce que l'on craignait d'en perdre le prix, s'étant accommodé depuis peu de sa rançon à assez bon compte. Les esclaves revenus de telles corvées laborieuses étant fort décriés et hors de vente, on les employait ensuite dans les menues et moins fatigantes facientes⁽¹⁾ de la maison.

Campo, ainsi s'appelait-il, était à la vérité mieux traité, et semblait être de ces vétérans, quoiqu'il fût assez jeune, qui ont fait leur temps. Les autres lui référaient et portaient le plus souvent l'ordre du patron : ce qui m'eût servi de lénitif dans la tâche à laquelle il m'avait appris que j'étais destiné, n'étaient les considérations chrétiennes et morales, qui défendent de⁽²⁾ des infidèles et des malheureux. Mais, mon Dieu ! que la crainte fait appréhender d'enfers dans ce monde, sans penser dans celui qui est au-dessous. Campo voyant que je ne lui répondais plus, crut que mon silence procédait du sommeil, du chagrin et de l'appréhension d'une métamorphose plus honteuse que celle d'Apulée⁽³⁾, et pensant me réveiller et consoler, me dit que les déplaisirs extrêmes étaient de peu de durée, que sept à huit jours de temps étaient bientôt écoulés. La nuit passée, et le matin venu, un grand eunuque noir vint me trouver à dessein de me mener à la macerie. Il portait avec lui quelques provisions, et une caisse ou tambour longuet sur lequel ayant donné deux ou trois coups de baguette, il s'imagina m'avoir réveillé par une agréable aubade. Je me lève inhabillé et me mets en chemin, escorté de Mustapha (ainsi s'appelait ce vilain eunuque noir), qui ressemblait assez bien aux prêtres de la déesse syrienne dont parle Apulée. Il ne manqua pas de continuer la même musique sur sa caisse durant le chemin et, à peine la porte de la macerie me fut-elle ouverte, que je me sentis entouré de toute la troupe du sérail ténébreux. L'eunuque redouble sur sa caisse je ne sais quels tons languissants; pendant que cherchant la retraite, je m'allais jeter

(1) Facientes signifie ici travaux ; ce mot n'est donc pas le pluriel du vieux Mot faciente ou intrigue, cabale.

(2) il y a ici une lacune de quelques mots que le sens général de la phrase permet de suppléer facilement. — N. de la R.

(3) il est question de l'âne d'or du poète de Madaure.

sur des estères assez propres et bien diversifiées. Mustapha, demi en colère, crie tout en même temps, Barca, Maria, Fatima, Israélita ; ce sont les noms d'une partie de ces anges noirs qui parurent à la porte du paradis terrestre d'Oge Ally.

Après leur avoir parlé, il ferme la porte après nous, et laisse les provisions dont je vous ai parlé, avec une bouteille d'eau-de-vie de dattes : il ne manqua pas le lendemain et autres jours suivants, soir et matin, de nous donner des sérénades sur sa caisse enrhumée. Six jours après que la porte fut ouverte, et qu'il eût eu conférence particulière avec chacune des négrines, il me ramena à la ville, chez le patron. Fatima et Barca me donnèrent chacune une tabaquière de tabac musqué, que je reportai à la maison, où, arrivé, l'on me laissa sans m'occuper ni me parler d'aucun emploi. Ennuyé néanmoins de tant de différents métiers, je recherche les expédients de pouvoir me libérer d'un tel patron ; et après avoir longtemps et mélancoliquement rêvé, je crus qu'en contrefaisant le malade d'épilepsie ou haut-mal, je pouvais sortir de chez lui, et être revendu. Je me garnis d'une petite fiole, dans laquelle je mixtionnai du sang tiré du nez avec de l'écume de savon liquide et noir, commun en ce pays là ; et, prenant le temps de l'éloignement des autres esclaves, et du retour du patron à la maison, quand la sala était faite, et qu'il sortait de la mosquée, je me couvris l'estomac d'écume et de sang mêlé, après m'être couché à l'entrée du vestibule. Les hurlements finis de la mosquée voisine m'ayant averti de la fin de la prière, et de la retraite d'Oge Ally, je me tins prêt de me frapper la poitrine un moment devant qu'il entra, ce que, j'exécutai avec une si grande presteté, que le patron, surpris, n'osa entrer, et attendit la venue de Campo, auquel ayant demandé ce que pouvait être, et moi feignant de revenir d'un assoupissement, après que les uns et les autres m'eurent bien questionné, je fis semblant d'avoir honte de leur avouer que ma maladie était fort extraordinaire dans l'attaque, et que depuis trois mois je ne m'en étais pas trouvé, incommodé mais qu'aussi quelquefois, j'en étais tourmenté quatre ou cinq fois par lune (ainsi comptaient-ils leurs mois).

Dès le lendemain matin, je fus mené au bain, et fus bien lavé, festonné et bretaudé⁽¹⁾ ; puis ensuite mené à la friperie des juifs, où l'on m'acheta un habit de matelot flamand, et le jour suivant au marché, où, après quelques enchères, un arabe du pays se rendit adjudicataire, et me mit entre les mains de sa sœur, veuve d'un renégat flamand, pour laquelle il m'avait acheté⁽²⁾.

Pour transcription,

L. PIESSE.

(1) Tondu.

(2) Dans la controverse religieuse que le sieur Du Chastelet des Boys rapporté au commencement de la Ve rencontre (p. 19 à 28), le lecteur aura remarqué avec surprise l'érudition théologique du turc Hassan. Il est fort probable que notre captif, toujours empressé d'étaler ses diverses connaissances, parle dans cette circonstance par la bouche de son interlocuteur. En tous cas, ce brave osmanli qui connaît l'Évangile, l'histoire romaine, etc. est un phénomène dont les annales de l'Algérie n'offrent certainement pas un autre exemple. — Note de la Rédaction.

L'ODYSSÉE

OU DIVERSITÉ D'AVENTURES, RENCONTRES ET VOYAGES EN EUROPE,
ASIE ET AFRIQUE,
par le sieur DU CHASTELET DES BOYS.

VIII^e RENCONTRE.

Ce qui se passa dans la maison de Fatima durant l'esclavage du
voyageur et sa revente.

— 1642 —

Le dernier mois courait de l'année mil six cent quarante-deux, quand j'entrai chez Fatima; après lui avoir baisé le dessus de la main droite, selon la cérémonie marquée dans la rencontre précédente, elle me donna les ordres du service dans sa maison, dans laquelle il n'y avait autre esclave qu'une négrine ; aussi n'était-elle pas des plus accommodées, n'étant que la veuve d'un renégat flamand maître de la hache, ou charpentier de navire. Je ne vis d'abord pour meubles précieux que quantité de haches, de compas, de claveriaux et autres instruments de charpentier. Elle n'était ni si jeune, ni si bien faite que la patronne de chez laquelle je sortais ; et, sans que les commandements qu'elle me faisait n'étaient pas fort rigoureux ni difficiles, j'eusse senti bien de la répugnance dans l'exécution. La négrine me secondait merveilleusement, et vivions en assez bonne intelligence, sans nous reprocher le plus ou moins de travail ; ma tache ordinaire n'étant que d'aller quérir de l'eau à la fontaine prochaine pour l'appropriement et la netteté du logis, et le reste du jour de porter sur les bras un petit enfant de deux à trois ans; sinon quelques après-dinées de la journée, qu'elle se faisait suivre de moi jusqu'à la première porte du bain ; où ayant reçu les linges, dépilatoires, et autres choses nécessaires, elle me faisait attendre jusqu'à la sortie et reconduite.

Les bains sont fort communs et commodes en Alger, tant à cause de la grande chaleur du pays, que de la disette du linge, qui

nécessite les hommes et les femmes de les fréquenter ; ceux-ci le matin, et les autres l'après-midi. Ces lieux nécessaires et agréables étaient la retraite et prétexte du libertinage, où elles⁽¹⁾ ne sont point observées comme ailleurs ; mais y passent le temps avec leurs amies ou amis travestis en voisines⁽²⁾.

Il est défendu sous peine de la vie aux hommes d'y aller après-midi, qui, par conséquent, ne peuvent les surprendre, ni y venir, si ce n'est de concert et d'intelligence avec elles. Les deux premières fois que la patronne se fit suivre, elle me fit porter quantité de plats, qu'elle-même cacha dans le coin de la corbeille où les linges, onguents et autres ingrédients nécessaires au bain se mettaient ; y étant entré une après-midi par son ordre, et pour lui rendre quelques services d'esclave, les autres femmes la questionnèrent fort de mon métier et profession, lui demandant combien elle m'avait acheté, auxquelles ayant répondu du prix, elles se mirent à sourire, et dire qu'elle n'y perdrait pas. Au retour, étant dans la maison, la même Fatima me demanda, si voulant changer de patronne, laquelle de celles qui m'avaient interrogé m'agréerait le plus ; à quoi lui ayant répondu, que s'il y avait de l'agrément dans l'esclavage, c'était dans celui d'une patronne raisonnable comme elle ; laquelle continuant me dit, qu'en me voyant, elle ne pouvait s'empêcher de rappeler les idées de feu son mari.

Tels interrogatoires et réponses trop obligeantes m'embarrassèrent, et firent que me questionnant sur mon métier et profession, je l'assurai d'être bon matelot, et que s'il lui plaisait m'envoyer sur mer dans ladite qualité, au premier embarquement, je pourrais lui gagner quelque somme assez considérable. Ne m'ayant donné aucune résolution, je me laissai aller au courant du destin, sans m'inquiéter davantage de l'avenir, attendant le jour suivant avec la même quiétude que j'en avais déjà laissé passer d'autres chez elle. Venu qu'il fut, qui était un vendredi, férié chez les turcs, de même que le samedi

(1) Le sens voudrait *les femmes* au lieu de elles, mais le lecteur a déjà été prévenu sur la façon d'écrire de notre voyageur.

(2) Ce que nous pouvons observer aujourd'hui du régime intérieur des bains maures exclut la possibilité d'un pareil libertinage. — N. de la R.

l'est chez les juifs, et le dimanche chez les chrétiens, je rencontrai dès le matin, et après les premiers cris et hurlements des Mores de la grande mosquée, les sieurs de Molinville et L'Anier, l'un gentilhomme orléanais, et l'autre aventurier de Laval, nos camarades d'esclavage. Notre rencontre fit l'hymen parfait de la joie et de la tristesse, ou plutôt nos six yeux par leurs arrosements partagèrent également les eaux à ces deux différentes passions.

Après toutes les extases ordinaires dans les rencontres extraordinaires, les aventures des esclavages furent le sujet de notre entretien. Molinville, le moins chagriné, nous apprit avoir tombé entre les mains d'un boulbassis⁽¹⁾ fort galant homme, qui n'exigeait de lui autre corvée ni ministère fâcheux, sinon l'apprêtement de son boire et manger dans la casserie (ce sont les casernes, ou grands hôtels, comme en Italie, où se retirent les soldats⁽²⁾), et qu'ensuite il lui donnerait la liberté pour le même prix qu'il l'avait acheté dans le Soc⁽³⁾ ou marché. L'Anier, son camarade, n'était pas si heureux, étant esclave d'un morisque espagnol, auquel il s'était obligé de rendre tous les soirs de la semaine (à la réserve du vendredi) vingt aspres⁽⁴⁾ qu'il devait gagner à vendre du tabac et de l'eau-de-vie ; que, néanmoins, la somme manquant, comme déjà il lui était arrivé quelquefois, il était seulement maltraité de paroles ; son patron, au reste, étant assez raisonnable, et se ressentant de l'humeur et génie espagnol, comme étant fils d'un morisque de Séville⁽⁵⁾ et parlant aussi bon espagnol que les plus polis de Séville et de Tolède. L'Anier s'y pouvait bien connaître, y ayant été envoyé, comme je vous ai dit ailleurs, par quelques grands de Portugal, dans ses premières guerres. Je, lui demandai encore avec instance des nouvelles du

(1) Boulouk-bachi. Voir pour l'organisation de la milice turque en Algérie, le *Tachrifat* de M. Devoulx, page 26.

(2) Les casernes de la milice turque s'appelaient ici Dar Yenkcheria, on maison de janissaires. Les européens ont retenu la fin seulement de cette désignation — *kcheria* — dont ils ont fait *casserie*. — N. de la R.

(3) Souk, rue marchande

(4) 6 sous et 8 deniers selon le compte du voyageur.

(5) La captivité de Du Chastelet a lieu en 1642 ; les maures ont été chassés d'Espagne en 1610 ; le maître de L'Anier pouvait donc être né en Espagne.

seigneur Arthur Pons, cavalier allemand, l'un de mes autres camarades, et, autrefois, comme je vous ai dit, page du prince Édouard, frère de don Jean, roi de Portugal ; et apprîmes sa réservation avec un jésuite portugais, et quelques autres cavaliers de même nation, par le Bassa qui en espérait un gros rachat, et les faisait soigneusement garder dans le bain de Sainte-Catherine⁽¹⁾.

Le sieur Molinville et moi fatiguions de nos interrogations le sieur L'Anier, sans pourtant aucune fatigue de notre part, tant la curiosité nous emportait. Il nous promit d'autres nouvelles, lorsque nous serions les piés sous la table chez Martin Lungo, esclave provençal vendant du vin dans le bain⁽²⁾ d'Ali Picheni⁽³⁾, non guère loin de la Casserie Verte⁽⁴⁾, demeure du sieur Molinville, esclave dudit boubassi. En effet, y étant arrivés il nous informa des aventures de nos camarades de prise, et de plusieurs autres particularités, entre autres de sa connaissance et accès auprès de Soliman, renégat français, parisien d'origine et apothicaire ou médecin de profession (la pharmacie, chirurgie et médecine n'étant point distinctes chez les Arabes et les Turcs), où il nous donna heure au lendemain, sous le bon plaisir de nos patron et patronne, après le troisième cri des mores servant d'horloges par leurs hurlements (c'est sur le midi⁽⁵⁾), dans la boutique dudit Soliman, où nous ne manquâmes pas de nous trouver tous trois et l'attendre.

(1) Il est fâcheux que Du Chastelet n'ait pas mieux précisé l'emplacement des établissements dont il parle. La topographie d'Alger y perd évidemment.

(2) Bain ou baigne. — Même observation que ci-dessus pour l'emplacement de ce baigne que je ne vois pas figurer sur un plan d'Alger, du 17^e siècle, gravé en Italie.

(3) Voir plus haut la note sur ce corsaire.

(4) La casserie ou caserne Verte serait-elle une des deux casernes de la rue Médée, connue sous le nom de *M'ta el-Khoddarin* ou des Verduriers ?

(5) Du Chastelet se trompe, la prière de midi ou d'ed-doh'or est la seconde et non la troisième.

IXe RENCONTRE.

Accès et rendez-vous des sieurs L'Anier, Molinville et du voyageur chez Soliman, renégat français, médecin.

Devant que de vous entretenir de ma sortie de chez Fatima, et de la seconde vente de ma personne, je n'ai pas cru qu'il fût hors de propos de vous faire la relation des conférences que les sieurs Molinville, L'Anier et moi eûmes dans la boutique de Soliman, français de nation, originaire de Paris, et médecin de profession. L'impatience de côté et d'autre fut égale, et la diligence de se trouver au rendez-vous. Le sieur L'Anier s'y rencontra le premier avec ses bouteilles d'eau-de-vie et ses petits paquets de tabac. Je ne tardai guères après, ayant le jour de devant bien observé le lieu. Le sieur de Molinville y fut des derniers.

Après les civilités que pouvait attendre de nous un homme de l'importance de Soliman, que nous ne laissions pas de craindre, quoi qu'informés par la réputation commune, et instruits par l'avis général, de son inclination naturelle envers les captifs français et de sa protection particulière à notre égard. Il voulut savoir de nos propres bouches le sujet de notre embarquement, le malheur de notre prise, le hasard de nos esclavages, et les traitements et qualités de nos patrons. A quoi lui ayant été exactement satisfait, il voulut, en échange, nous rendre quelque raison du changement de son chapeau en turban, et de la continuation de sa profession de médecin, à laquelle il avait été élevé dès qu'il était en France, et étudié à Rheims, sans néanmoins vouloir déclarer son pays, son nom et sa famille, étant assez ouvert quand l'on traita d'autres matières.

Il s'étala ensuite sur la grandeur de la monarchie ottomane⁽¹⁾...

Si je continuais la suite des faits d'armes de l'invincible Mahomet Second ou le récit exact des éloges que Soliman, notre protecteur, fit de quelques autres empereurs qui l'ont suivi ou précédé, peut-être ne vous ennuierais-je pas tant que dans la relation

(1) Suivent six pages consacrées au règne de Mohammed deuxième, que nous avons jugé à propos de supprimer.

des particularités de mes aventures chez Fatima, ma patronne⁽¹⁾. Comme il faut s'attacher à son sujet sans affectation de digressions, qui font ordinairement de la marqueterie appliquée sans ordre et sans grâce, je retourne dans la maison de Fatima, ma patronne, où je fus encore quatre à cinq jours, et jusqu'à l'avis de son frère, qui lui conseilla ma vente, comme d'un esclave inutile, ou, du moins, de peu de profit. Je fus donc mené au marché pour la troisième fois, mais sans tant de préparatifs qu'à la seconde. Je tombai entre les mains d'un odobassy⁽²⁾, comme je vous dirai dans la rencontre suivante.

Xe RENCONTRE.

Aventures du voyageur, tant sur terre que sur mer, dans le temps de son esclavage chez un odobassy.

Les odobassys, dans la milice turque, sont les anciens fonctionnaires qui aspirent au commandement de leurs compagnies, et parvenus qu'ils sont s'appellent boubassys⁽³⁾. Tel fut mon troisième patron au service duquel je passai à la sortie de la maison de Fatima, de laquelle, moyennant soixante pièces de huit⁽⁴⁾ qu'elle reçut de lui, conformément à son enchère, et par les mains de son frère, je pris congé non sans quelque regret, si l'on en peut avoir en ne changeant que d'esclavage sans le finir.

L'odobassy, dont je vous parle, s'appelait Beran⁽⁵⁾ en son nom de turc (celui de famille et de distinction étant chez eux inconnu).

(1) Ce sont au contraire ces particularités que le lecteur d'aujourd'hui désire connaître.

(2) Ouda Bachi, chef d'escouade.

(3) Voir le *Tachrifat*, page 26.

(4) Est-ce le double sequin ou sultani contenant alors 8 rbia sultani ou 1/4 de sequin de 2 fr. 09 c., soit 1,003 fr. 20 c. de notre monnaie actuelle ? — La Rédaction fait observer qu'il s'agit ici du *real de a ocho* (réal de huit) ou ancien douro espagnol, valant 5 fr. 50 c.

(5) Il faut lire Ici sans doute *Beirem*, nom propre très-usité parmi les turcs et qui équivaut au mot *Aïd* de nos indigènes. Il y a chez eux le grand Beiram (*Aïd el-Kebir* des algériens), qui est analogue à notre pâques, et le petit Beiram, ou *Aïd es-serir*, la fin du Ramadan ou carême des musulmans. — N. de la R.

Le sobriquet de *Topeclaire* (c'est-à-dire grosse jambe) le faisait discerner des autres en le nommant, et désormais l'on m'appelait l'esclave de l'odobassy *Topeclaire*⁽¹⁾.

La cause du bon marché qu'il eut de moi fut la promenade fréquente de ma personne dans le Soc, et les enchères modiques qui me décrièrent autant ou plus que ne le sont les chevaux maquignonnés et exposés souvent dans les marchés de Saint-Victor, à Paris⁽²⁾. Les juifs et autres sortes d'experts trouvaient mon corps faible, et plus de vigueur dans les dents qu'ailleurs ; l'un disait m'avoir vu à la conduite de négrines dans la macerie d'Oge Ali, l'autre m'avait vu porter de l'eau languissamment et sans force, tel autre se souvenait que ledit Oge. Ali s'était défait de moi en plein baptistan⁽³⁾, à perte de finance, entre les mains d'une femme de renégat, qui peut-être était celle qui m'exposait présentement en vente. Nonobstant le décri, mon peu de prix (330 fr.) me fit trouver un nouveau maître qui, m'ayant amené à sa casserie ou caserne, me fit regarder l'apprêt de la cuisine qui se faisait le soir en commun parmi les soldats, dispersés en certaines chambrées ou brigades, logées en carré, se tenant les unes aux autres, tout ainsi que les cellules de nos religieux dans leurs dortoirs ; au milieu desquelles se voit pareillement une grande cour, ressemblant au préau des cloîtres⁽⁴⁾. Je ne tardai pas longtemps à m'ériger en cuisinier dans la brigade de Beran, ayant appris en peu de jours à assaisonner le piment et l'orange avec les choux cabus ; le riz et le couscoussou avec les poules ; le miel et l'huile avec le pain chaud ; l'assaisonnement du poisson ne me fut pas

(1) Le commencement de *Topeclaire* renferme le mot *Topal*, boiteux. La fin ne nous rappelle aucun mot de la langue des Ottomans. — Note de la R.

(2) Aujourd'hui au boulevard de l'Hôpital.

(3) Badestan, l'ancien marché aux esclaves, aujourd'hui place Mahon.

(4) Les anciennes casernes de janissaires, devenues les casernes Médée, Lemercier, la pharmacie centrale et l'ancien lycée, offrent encore aux curieux, quoique assez dénaturées par des travaux d'appropriation, l'image des logements militaires dont Du Chastelet des Boys fait ici la description. Sauf les petites chambres transformées en grandes salles, tout s'y retrouve à très-peu de chose près. — N. de la R.

moins facile, la friture et le court-bouillon en étant les seuls accommodements. Les Turcs n'étant ni si gourmands, ni si friands comme nous le sommes dans l'Europe chrétienne.

Beran témoignait être assez satisfait de mon service, je fais ce que je puis pour ne lui déplaire pas ; en ce temps, il me donne l'ordre des choses nécessaires et préparatifs de son voyage de course⁽¹⁾ dans l'un des principaux vaisseaux de haut bord, appelé *Le Petit More*, sur lequel je portai d'une seule voiture son équipage, qui véritablement ne consistait que dans une troche d'oignons, une bougie de tabac et un petit barillet d'eau-de-vie, le tout enfermé dans un cofin de sparte, qui sont les rafraîchissements particuliers que les soldats turcs montant en mer portent avec eux ; l'huile, les olives, le vinaigre et le biscuit étant les provisions du bord, qui se distribuent parmi eux, deux fois par jour seulement et non en grande quantité.

Après l'apprêt de l'embarquement ainsi fait, Beran saute dans le vaisseau, je le suis, et m'approche des autres matelots esclaves, qui pouvions être quinze, la plupart flamands et anglais, et moi seul français, avec cinquante turcs naturels et dix ou douze cololys⁽²⁾, qui sont fils de turcs naturels ou renégats, mariés dans le pays, non couchés sur l'état de la milice d'Alger, que par grande faveur ; la paye de la garnison n'étant destinée que pour les turcs que les Bachas amènent du Levant quand ils viennent prendre possession du royaume, ou pour les renégats qui se rangent ; dont pourtant les enfants, se mariant et s'alliant aux originaires, sont ordinairement exclus. Ils sont appelés Cololys, c'est-à-dire métis en leur langue ; qui depuis trente ans s'étant emparés de l'Alcassave (Casba) ou citadelle voulurent se rendre maîtres de la ville et de l'état, mais étant assiégés des turcs et des renégats, pères de la plupart, la résistance fut si grande et si opiniâtre, que l'embrasement seul et les mines les nécessitèrent d'abandonner la place et leurs têtes, dont on voyait encore un bon nombre de mon temps sur les murailles et la porte Babalouet

(1) Les janissaires furent admis à faire la course avec les corsaires sous le pachalik de Mohammed ben Salah Raïs, en 1567.

(2) Koulour'lis.

(pitoyables reliques de la vengeance paternelle), la plupart des assiégés et des assiégeants étant pères et enfants, oncles et neveux, ou du moins cousins germains⁽¹⁾.

Depuis ce temps, les Cololys n'ont point eu de voix au divan, ni reçu de paye publique, et sont seulement reçus aux embarquements de course, participant aux profits communs et aux commandements comme les autres, sans pouvoir ni oser rien prétendre à l'égard des gages et appointements dans les expéditions de mer et armements de terre. Joseph Raïs, capitaine de notre équipage, était de ceux-là, comme étant fils d'un jeune janissaire venu du Levant, et depuis marié à une morisque, ne laissant pas de conserver cette fierté qui avait tant coûté de têtes. Quoique l'Odobassy, mon patron, ne le considérât pas beaucoup sur terre, il lui cédait néanmoins en mer ; l'armador l'ayant ainsi souhaité, et donné le patronage du navire qu'il avait armé et muni audit Joseph Raïs, à cause de sa conduite, fidélité et expérience.

Un vent de terre nous ayant insensiblement éloigné du port, les côtes de Barbarie s'enfuient, Alger se diminue à vue d'œil, et, enfin, s'anéantit, la mer ne nous paraissant plus qu'une grande émeraude non entièrement polie, à cause des agitations qu'elle recevait d'un maestral assez violent. Joseph Raïs, aussi superstitieux en sa religion, qu'âpre de *Galime* ou bonne prise, fait monter dans sa chambre l'écrivain avec les plus notables du bord, desquels fut l'Odobassy, mon patron, duquel je sus le dessein de l'assemblée turque, et la retraite des esclaves à fond de cale jusques à nouvel ordre, qui n'était autre chose que pour faire le livre, ainsi qu'ils appellent. J'appris le lendemain d'un renégat sicilien le secret et le mystère de la cérémonie, qui n'est à proprement parler qu'un enchantement usité parmi eux, et qui se pratique de cette façon. Ils prennent deux flèches ou deux couteaux, dont l'un désigne le vaisseau turc, l'autre le vaisseau chrétien qui se rencontreront

(1) Une première dissension entre les Koulour'lis et les Turcs a lieu en 1599. Plus tard, en 1629, les Koulour'lis se révoltent ; ils se renferment dans la Kasba où ils se font sauter ; ceux qui échappent sont massacrés et jetés à la mer. — Il y avait donc 13 ans et non pas 30 ans que le fait rapporté par Du Chastelet avait eu lieu.

à la prochaine fois ; après quelques conjurations et paroles de l'Alcoran, lesdites flèches, ou couteaux, déposées entre les mains droite et gauche de l'un d'eux, ou bien mises entre les mains de deux d'entre eux, elles s'en tirent, quelque obstination que l'un ou deux d'entre eux apportent à les retenir ; et laissées ainsi dans la liberté qu'elles se sont procurée, elles agissent les unes contre les autres sur une table ou autre chose approchante. Si celle qui désigne le navire turc avance sur celle qui désigne le chrétien, alors les *infidèles* sont vaillants jusqu'à la témérité, et quelques faibles qu'ils soient, ils ne laissent pas de donner à la chasse, sans se rebuter de l'attaque ou défense des vaisseaux chrétiens armés en guerre⁽¹⁾.

Une partie du jour se passa dans la cérémonie. Le soir venu, et le soleil commençant déjà à se baigner dans la mer, les esclaves furent commandés de monter en haut et travailler à déplier les voiles et monter aux manœuvres. Je m'acquittais le mieux que je pus du devoir de matelot au préjudice de mes jambes, que les cordages embarrassaient étrangement, pour ne savoir pas hardiment monter ou gravir passé la hune. Je dissimulai le mieux que je pus mon inexpérience. Le soleil paraissant le lendemain avec un équipage aussi pompeux et lumineux que celui avec lequel il nous avait quitté le jour précédent, éclaira notre entrée et notre sortie du détroit de Gibraltar ; Joseph Raïs passant sans aucune rencontre le *non plus outre* de Charles-Quint⁽²⁾, ou les Colonnes d'Hercule.

XIe RENCONTRE.

Route du navire de Joseph Raïs vers les Canaries. Rencontre et chasse d'un vaisseau anglais. Prise d'une flûte flamande.

Le doublement du cap Spartel détourna entièrement les yeux des pauvres esclaves chrétiens de dessus Tanger et Larache⁽³⁾, places chrétiennes, et fit quelque temps après voir à nos patrons Azamor

(1) Le mot *fidèle* conviendrait mieux au sens de la phrase. — N. de la R.

(2) Sa vraie devise est plus ultra. — N. de la R.

(3) Tanger, aux Portugais, en 1472, puis aux Anglais sous Charles II, en 1662. Larache, ou El Araïche, aux Espagnols depuis 1610.

et Saphire⁽¹⁾, villes mahométanes de l'empire de Maroc. Le cap Quentin⁽²⁾ s'étant doublé depuis avec grand peine, à cause des vents contraires, nous naviguâmes deux jours en pleine mer Atlantique, sans aucune rencontre, fors d'un grand vaisseau anglais qui se découvrit à nous au-dessus de l'île des Sauvages.

La nouvelle portée à Joseph Raïs et aux principaux du conseil de guerre, fit ouvrir dans le moment les sabords, préparer les boutefeux, remuer les canons, hisser les voiles à dessein de gagner le dessus du vent et préparer un chacun. Les renégats se disposent à la galime, les turcs au combat, les esclaves aux rencontres d'une liberté fortuite et demi-espérée, et les mores, dont bon nombre était sur notre bord, au butin de tabac et d'eau-de-vie. L'artillerie donnant les sérénades martiales de l'un et l'autre côté refroidit les turcs de l'abordage, sans échauffer les anglais à l'approcher ; et les deux navires voulaient s'avoisiner de près, mais non pas s'accrocher ; les Septentrionaux virevoltant incessamment vers le Nord, et nous autres vers les Canaries, d'où nous étions venus, croisant sans autres dessein que de retour.

Les jours suivants s'étant écoulés sans aventures, les astres et les poissons seuls objets de nos pensées et de nos vœux, sans aucune distraction du côté de la terre, diversifiaient nos mélancoliques fantaisies ; quand le grand pic de Ténériffe, appelé des Espagnols Terraira, fut le but de nos œillades attentives et languissantes ; et pouvait encore y avoir quelques quarante lieues de distance, au rapport des pilotes et anciens expérimentés. Il est sans difficulté, que nonobstant les raisonnements de la force ou de la faiblesse de la sphère d'activité ophtalmique, cette bosse de terre se découvre de près de soixante lieues, et que le diable sur le haut de sa cime eût fait voir à Notre Seigneur Jésus-Christ plus de royaumes qu'il ne lui montra de villes, quand il le transporta sur les plus sourcilleuses montagnes de la Judée. Sa pointe, incessamment couverte de neiges, persuade aux regards sa contigüité de la terre au ciel.

(1) Azemmour et Safi.

(2) Cap Cantin ou Ras el-H'adik.

L'île de Fer, et de Palme, la Grande Canarie, Lancerote, Fortaventure et Gomer furent ensuite discernées de la vue ; durant notre application, une barque passant de Ténériffe à Fortaventure, y rencontra sa malaventure, s'étant laissée surprendre sans pouvoir gagner le bord ; nous apprîmes des pêcheurs qui étaient dedans, que deux brigantins de la Grande-Canarie étaient sortis depuis deux jours en quête de certains vaisseaux hollandais revenant de Fernambouk ; l'espérance de les rencontrer plus à propos, et le désir de gagner, sans danger, obligea Joseph Raïs de faire une ronde exacte à l'entour des îles, se sentant assez fort contre les deux brigantins, qu'il pouvait trouver harassés au retour d'une entreprise plus dangereuse qu'ils ne s'étaient peut-être figurés.

Après avoir donc souvent et diversement tourné à bâbord et à tribord, aux environs de la Grande-Canarie, qui nous parut de tous côtés, mais principalement entre le cap Bojador, triangulaire, Ténériffe, qui n'en est pas fort distante, de même figure et grandeur, les autres plus petites, hors Fortaventure plus longue, mais aussi plus étroite. En cet entretemps, les Ganches, ainsi se nomment les Canariens, aussi malheureux dans leur prise que le poisson par eux pêché, l'hameçon dont ils s'étaient servis n'étant guère différent des entraves dont ils étaient enferrés, nous informèrent, du reste, des merveilles d'un pays séparé des autres. Ils étaient cinq, trois originaires de la ville de Palmes, capitale de la Grande-Canarie, et les deux autres de l'îlette du Ferro (île de Fer) ; les premiers déplorant sans cesse la perle d'un climat qualifié par les romans de fortuné nous persuadaient insensiblement, que peut être avait-il été autrefois le Paradis terrestre, ou de nos jours la situation du palais enchanté d'Alcidiane ; les deux autres ne plaignaient pas moins l'éloignement d'une habitation que la richesse du ciel arrosait fécondément par le moyen d'un arbre dépositaire de ses influencés, duquel découlait une rosée perpétuelle et bastante pour les hommes et les animaux. La providence divine ayant planté de sa propre main cet arbre au beau milieu de la contrée aride, afin de soulager d'une incommodité publique par un miracle commun les habitants de cette île, qui appartient aux comtes de Gomer, de la famille des Ayala

Pendant que les Canariens enchantaient nos oreilles par diversité de relations, un bruit confus s'élève du côté du château de la poupe, les matelots montent à la hune, les canonniers courent aux boutefeux et les soldats aux mousquets, les esclaves des particuliers, dont j'étais du nombre, se rangèrent avec diligence près de leur patron ; j'en fis de même pour l'Odobassy, qui me commanda de ne désemparer point et tenir la mèche allumée. Les escaladeurs des hauts bancs, cordages et papagues donnèrent avis de la reconnaissance d'un grand vaisseau qu'il assurèrent flamand ou hollandais, au moyen de son bâtiment ou figure de flûte, qu'ils appellent ainsi quand il n'y a ni château, ni de poupe, ni de proue, lesquels navires sont ordinairement marchands, coulent et roulent mieux sur mer que les autres. Il est vrai, quoique mal armés et sans beaucoup de canon, tant sur le devant que sur le derrière, ils ne laissent pas que de se défendre par la bordée et en flanc ; les mores les appellent pinques ; tel était le vaisseau qui donna et reçut l'alarme.

Joseph Raïs ne manqua pas de faire appeler Dominique, le plus ancien des canariens, afin de savoir de lui sa pensée sur la découverte du navire, duquel n'ayant rien appris autre chose qu'une défiance générale de vaisseau du Pays-Bas, sans pouvoir particulariser s'il était de ceux après qui couraient les brigantins canariens. L'éclaircissement douteux le laissa longtemps sans détermination, ne sachant au vrai si cette flûte étant montée d'hommes et d'artillerie, et s'étant bien défendue des deux brigantins, il n'y avait plus à espérer qu'échange mutuel de poudre et de boulets par le renvoi fréquent et importun qu'ils s'en feraient l'un à l'autre.

L'irrésolution diminua peu à peu, quand les corsaires, après une observation exacte de la contenance de la flûte réputée hollandaise, aperçurent son dessein de changer de route, par l'élévation de ses voiles et changement de bord ; jamais chien lancé ne courut avec plus de vitesse après un lièvre que ne fit le navire de Joseph Raïs après la fugitive flûte, sur laquelle ayant enfin pris le vent, force lui fut ou de se rendre ou de se défendre ; elle pratiqua le dernier, mais par manière d'acquit, n'osant vaincre crainte de mourir, n'y ayant personne sur son bord qui n'aimât mieux peu à peu être

consommé des vers, que dévoré des poissons, et qui ne préférât un tombeau solide au liquide qu'un désespoir maritime fournit aux vaincus désespérés, qui aiment mieux faire naufrage en ne se rendant pas, qu'accepter la servitude pour arrhes de la vie, sans considérer que la mer ne reçoit que par emprunt les enfants de la terre, ne les gardant en son sein que peu de temps, et en résolution de les rendre, l'expérience faisant voir que peu de jours après elle ne peut souffrir ce que si facilement elle a englouti.

Le pavillon blanc, le brouillement des voiles et le remuement des mouchoirs furent les premiers avant-coureurs de la reddition de la misérable flûte, qui après trois volées de canon à balle sans avoir répondu que par une seule à poudre, met sa barque à la mer, et reçut les ordres de Joseph Raïs, qui en même temps dépêcha quinze des siens à l'abordage ; Beran Odobassy, mon patron, était le conducteur, que je suivis, entrant pêle-mêle avec les soldats dans le navire, qui fut trouvé chargé de pastel et de bois de cèdre pour le compte de marchands d'Anvers, qui l'avaient armé et muni à Lubec, d'où il était parti pour Tercère et d'où il s'en retournait sans la malheureuse rencontre de Joseph Raïs.

Pour transcription,

L. PIESSE.

L'ODYSSÉE

OU DIVERSITÉ D'AVENTURES, RENCONTRE ET VOYAGES EN EUROPE,

ASIE ET AFRIQUE

par le sieur DU CHASTELET DES BOYS.

XIIe RENCONTRE.

De la situation, commerce et voyage des Açores. Retour de bérán Odobassy en Alger.

Les Açores furent ainsi baptisées par les oiseaux qui parurent aux Portugais, dans leur première découverte, qu'en leur langue appellent les autours *Açores*, dont les camps volants furent si nombreux dans les commencements, qu'ils pouvaient cheminer dans ces îlettes à l'ombre des ailes de tels oiseaux ; elles en sont néanmoins à présent aussi dépeuplées depuis les habitations fréquentes des Portugais, que de nos temps l'Angleterre des loups, soit que la chasse ait entièrement exterminé la race de ces quadrupèdes et volatiles dans lesdites îles, soit qu'il se fasse des anéantissemens et des productions chroniques de toutes sortes de choses.

C'est ce que j'appris de l'un des marchands Lubeckains de la flûte prise par Joseph Rays, sur laquelle ayant, laissé l'odobassy, mon patron, pour sa conduite, il nous laissa l'accès et l'entretien avec les nouveaux esclaves dont il avait fait passer une partie sur son bord, crainte de remuement, et surprise; les autres ayant resté. Après que les premières douleurs de la liberté perdue furent diminuées, nous nous informâmes plus curieusement de la situation, et autres particularités des îles (Il y en a neuf), savoir la Terçère, Saint Michel, Sainte Marie, Saint Georges, la Gracieuse, Fayal et Pico, sous un même gouvernement. Corves (Corvo) et Florès ne sont pas comprises sous le nom d'Açores, et néanmoins elle en reconnaissent le gouverneur.

Angra, capitale de la Tercère, d'où était débarquée la malheureuse et infortunée flûte sur laquelle nous étions par emprunt de mer, et non de territoire, est le port principal, et fait par un recourbement en mer, un môle qui sert de port.

Deux échauguettes placées sur les montagnes appelées Breseil, qui paraissent détachées et séparées de l'île, font savoir, par les sentinelles perpétuelles, l'approche et le nombre des navires, tant d'occident que du midi, la trompette et le drapeau faisant le reste du discernement des navires des Indes, de la Guipée, du cap Vert, ou de Portugal, ou autres endroits d'Orient et du Nord.

Les misères communes des anciens esclaves, du nombre desquels j'étais, et des modernes, tels qu'étaient les infortunés matelots revenant des Açores, se dissipèrent par les relations merveilleuses : l'odobassy, mon patron, me commanda de l'instruire de la nation et faculté de ceux du bord à lui relaissé par Joseph Rays ; je fis tout mon possible de satisfaire à mon devoir d'esclave, mais pourtant sans prévariquer à la charité chrétienne, et sans préjudicier aux intérêts de nos nouveaux confrères de destin, que je lui rapportai et assurai être la plupart matelots, sans espérance de rançon et sans autre domicile que leur maison de bois, dont on les chassait à perpétuité. Beran ajouta foi au rapport que je lui en fis, laissa les uns et les autres en repos durant la route ; nous faisons cependant les mêmes démarches que Joseph Rays, qui, assez content de sa galime⁽¹⁾, cherchait à toutes voiles la volte⁽²⁾ d'Alger ; les vents, secondant son dessein le long de la mer Atlantique, le portèrent bientôt à l'entrée du détroit, qu'ayant passé ensemble sans autre rencontre que de petites barques de pêcheurs, qui se recoignèrent incontinent dans les ports : nous nous trouvâmes à portée de paroles dans l'embouchure qui fait la communication de l'Océan à la Méditerranée. Un vent propice ne fut pas longtemps sans tirer Joseph Rays du canal qui sépare l'Europe de l'Afrique ; et, bien que ces deux entrées soient ordinairement investies de galères ou de navires de guerre, nous continuâmes chemin sans aventure, dont notre Amiral n'étant pas fort content, il donna la chasse forte et ferme à deux brigantins de Malaga, qu'il aperçut : qui se sentant reconnus regagnèrent la côte en assez bon ordre, et sans contenance de peur.

(1) La galime, corruption du mot arabe *El-r'enaim*, les prises.

(2) Hispanisme. C'est une francisation du mot espagnol *vuelta*, qui signifie *retour*. — N. de la R

Cependant, Alger se, découvre à nos yeux, *le vingt-cinquième de février de l'an mil six cent quarante-trois* : Joseph, Rays, n'oublia rien de ce qui pouvait contribuer, à son entrée triomphante ; les pavillons de la flûte conquise renversés, les banderoles, les flammes et pavesades⁽¹⁾ négligemment abandonnées, et la musique des trompettes ; et artillerie de son bord, persuadèrent à ses amis et intéressés, attendant sur le rivage, l'importance de la prise, consistant en pastel, sucre et réaux d'Espagne, ainsi que je vous ai ci-devant désigné, Après les cérémonies ordinaires, les marchandises furent portées et déposées dans certains magasins près de la Marine, à la réserve des réaux d'Espagne, qui furent chargés sur les épaules de quelques mores, et conduits et escortés ensemble de Joseph Rays et des esclaves modernes : je le suivis incessamment jusque dans la cour du palais du Bassa, où il nous commanda de rester en attendant son retour. Le Bassa, déjà informé par le bruit commun de sa valeur et conduite, l'attendait avec empressement ; Beran Odobassy, avec le reste de l'équipage du navire flamand, le joignit aussitôt, et m'ayant aperçu avec les autres esclaves, non encore exposés ni agréés par le Bassa, il me commanda comme ci-devant de m'informer exactement, durant que lui et Joseph Rays seraient reçus à l'audience et baisemain dudit Bassa, — des facultés, pays et âges des esclaves que l'on lui amenait.

La cérémonie du baisemain finie, ils s'en reviennent tous les deux fort satisfaits en apparence ; Joseph Rays s'en retourne chez lui, et Beran Odobassy à sa casserie, suivi de moi seulement.

XIII^e RENCONTRE

Aventure malheureuse d'un Augustin Espagnol durant l'esclavage du voyageur chez Beran Odobassy.

Deux jours après notre retour en Alger, la nouvelle de l'inconstance, de Mustapha surprit toutes les brigades de la casserie verte (ainsi s'appelait la Caserne dont Beran, mon patron était

(1) Les *pavesades* étaient des toiles que l'on tendait le long d'un navire pour en cacher les mouvements.

odobassy ou brigadier), qui de *Papasse*⁽¹⁾ ou religieux chrétien, s'étant depuis six mois fait musulman après avoir abjuré sa foi, délaissé son habit, et fait banqueroute à sa patrie, par les cérémonies ordinaires, s'était ensuite repenti de son infidélité par des protestations contraires, faites en présence du Bassa, accompagnées d'un foulement aux pieds de son turban et doliman. Mais afin de particulariser son infortune, que l'on peut qualifier de martyr, il faut prendre de plus haut l'origine de ses disgrâces.

Il était religieux de l'ordre de Saint-Augustin, originaire de Gandie, petite ville du royaume de Valence en Espagne, d'où passant en qualité de missionnaire aux îles du cap Vert, il fut pris par les corsaires, conduit en Alger, et acheté sur espérance de gros rachat par Haly Picheny (Ali Bitchenin), général des galères. Sa prise fit bruit en Espagne, et remplit les troncs des églises les plus fameuses. Son libertinage ne fit pas moins d'éclat en Barbarie, et obligea les pères de la Merci de procurer sa liberté. En effet, ayant assemblé bonne somme de deniers des aumônes publiques, ils se disposaient à passer de Ceuta en Alger, à dessein de racheter ce religieux, et ensuite le remettre entre les mains de ses supérieurs ; dont ayant eu avis, et craignant qu'ils ne se comportassent plutôt en officiers d'inquisition, qu'en pères de la rédemption, s'en alla trouver le Bassa, devant lequel ayant, avec les cérémonies ordinaires, détesté sa première et véritable religion, il protesta la Mahométane. Cette abjuration inespérée mit en crédit dans toutes les villes de Mauritanie les Marabouts, derviches et autres solitaires, de la créance mahométane ; et Mustapha (ainsi s'appelait le nouveau perversi), vivait assez content, du moins en apparence, quand Dieu, par une grince particulière, réveilla son âme d'une léthargie mortelle, par le moyen des syndérèses⁽²⁾, qui le nécessitèrent sans violence de s'en retourner devant le Bassa, et se dédire de ce que la crainte

(1) Mot de la langue franque, par lequel les barbaresques désignent tout européen revêtu d'un caractère religieux. Un évêque se dit *papasse el-Kebir*. — N. de la R.

(2) Ce terme théologique s'applique à l'état de contrition, de déchirement où l'âme se trouve quand, faisant un retour sur elle même, elle compare ce qu'elle est à ce qu'elle devrait être. — N. de la R.

d'un in pace, ou d'une prison perpétuelle dans son monastère, avait extorqué de lui.

Le Bassa d'Alger, homme d'âge, d'expérience et de cautele, s'imaginant que le peu d'appointements, ou le reculement d'emploi eût ralenti la ferveur de Mustapha dans sa nouvelle profession de foi, renouvela ses promesses avec assurance d'exécution présente par le rehaussement de sa solde, de quatre réales⁽¹⁾ par lune (les Turcs comptant leurs mois par le cours de cet astre), et la place de sous alcaide dans la garnison et forteresse de Gigery (Gigeli), ou bien de Bugge (Bougie). Les offres avantageuses du Bassa eussent ébranlé la fermeté de Mustapha, si son dessein n'eût eu que de l'inconstance pour guide, ou la recherche des commodités temporelles pour objet ; mais ayant de même force rebuté les caresses et les menaces du Bassa, il fit voir que la grâce divine est souvent auxiliaire, et que si elle nous abandonne pour un temps, elle n'endurcit pas toujours le cœur dans son délaissement.

Issouf, ainsi s'appelait le Bassa ou Vice-Roi d'Alger, ne désespérant pas de réduire dans sa première créance l'inconstant Mustapha, ne le condamna pas sur-le-champ, mais crut gagner en temporisant ce que l'on croyait parmi les chrétiens par lui perdu. La considération politique et religieuse fit donner trois jours entiers de délibération à l'infortuné Dominique ou Mustapha ; pendant lesquels les dervis, marabouts, santons et chérifs, ne cessèrent d'assiéger son esprit, qu'ayant trouvé inébranlable dans sa première religion, ils le déférèrent au Divan, commandant avec instance sa condamnation, par un supplice que mérite un perfide, et un relaps, tel que l'impie Dominique, indigne de porter le turban et le nom de Mustapha.

Les trois jours de délai accordés par Issouf au père Dominique écoulés, le divan s'assemble, et sur la requête verbale des plats zélés de la religion mahométane, témoins de sa persévérance, il est condamné au feu, supplice ordinaire de ceux qui, reçoivent la circoncision sans douleur, mais pourtant avec repentir ensuite. L'arrêt du divan prononcé, et la terreur en étant publique, le Bassa voulut,

(1) Le réal-boudjou, monnaie d'argent de 1,80c, soit pour les quatre 7,20.

et secrètement pria du retardement de l'exécution seulement au lendemain, s'imaginant quels nuit par ses horreurs ordinaires lui représenterait les flammes et les tourments de ce monde bien plus douloureux que les feux et les châtimens éternels.

La place du faubourg Babason⁽¹⁾ fut destinée et choisie pour le lieu de la cruelle cérémonie et le Mesuar⁽²⁾ ou bourreau, qui pourtant n'est pas infâme chez eux comme chez nous, donne ordre que le bois y fût porté, et les esclaves trouvés sur le chemin nécessités à ce

Triste Ministerium.

Mon mauvais destin voulut que je fusse du nombre, et contraint de porter trois fagots, et les autres rencontrés de même, entre lesquels furent deux Anglais et un Portugais ; quatorze à quinze fagots de grosseur ordinaire ayant donc été portés et mis en rond n'attendant plus que le feu et la personne du père Dominique, Augustin, qui, devant qu'être mené au lieu du supplice, fut encore averti par l'ordre du Bassa, et par les soins des chérifs, marabouts, derviches, santons et autres martyrs de Mahomet, de l'apprêt susmentionné, et de sa mort inévitable, si dans ce moment il ne désavouait publiquement le mépris que depuis trois jours il avait fait du turban et du doliman. Mais leur sommation impie et réitérée ne fit que confirmer Dominique dans l'abjuration de son abjuration, et lui faire détester les ridiculités sacrilèges de l'Alcoran. Incontinent après, les officiers du Mesuar l'empoignèrent et garrottèrent ; et après l'avoir dépouillé et attaché à une échelle, lui appliquèrent autour du col, des bras et des jambes, des saucissons de soufre et de poudre mêlés, le détachèrent ensuite et le menèrent au lieu désigné du supplice, parmi les malédictions et impropères de la canaille more et turquesque.

A peine était-il arrivé, qu'un des fameux marabouts, dont l'ermitage (dans lequel j'avais été) est sur la marine, du côté de Bablouët, s'approcha de lui, tendant la main et le conjurant de n'ex-

(1) Bab-Azzoun.

(2) Mezouar, espèce de roi des Ribauds.

poser pas ainsi son corps et son âme à des supplices, qui, durant le peu qu'il avait à vivre, et après sa mort, lui seraient éternellement insupportables. Le père Dominique bouchant les oreilles aux enchantements et blasphèmes de cet imposteur, et en proférant les noms de Jésus et de Marie, ne fit que lever les yeux au ciel, et continuer, en nous regardant, ses saintes aspirations. Le marabout l'abandonna au Mesuar, qui commanda à ses officiers de l'attacher à un poteau dressé au milieu du bûcher, où le feu étant mis, la plupart des Mores coururent aux pierres, pendant que la fumée déroba à nos yeux la vue du père Dominique, qui souffrit en peu de temps trois sortes de martyre, étant brûlé, étouffé et lapidé. C'est la fin de cet heureux infortuné, dont quelques parties du corps furent ramassées par ses camarades. J'en portai la main à un père Carme, missionnaire, qui avait été pris s'en allant de Gènes à Maillorque, et auquel j'avais eu recours pour la direction de ma conscience.

XIV^e RENCONTRE.

Expédition en terre ferme de l'Afrique, par Beran Odobassy, au service duquel était le voyageur.

Beran n'était pas encore défatigué de la mer, quand il reçut ordre d'Issouf Bassa de prendre quelques autres officiers de la milice d'Alger, et s'en aller sur les frontières du royaume, pour faire sortir paiement des Arabes tributaires, du côté de Tremessen⁽¹⁾ ; qui se voyant appuyés par les factions des checs⁽²⁾ où seigneurs voisins, ne payaient la lisme (Lezma) ou contribution que par contrainte.

Les Arabes vagabonds ou alarbes, n'ont autre élection de domicile que les camps-volants, dont les baraques ou leurs familles composent les douars ou hordes, à la façon des anciens Scythes ou nomades. Beran, mon patron, étant donc d'odobassy devenu intendant, accompagné de ses fusiliers ou mousquetaires dont j'étais, se mit en campagne, après avoir fait revue de ses troupes dans

(1) Tlemcen.

(2) Les Cheikhs.

la place de Babason⁽¹⁾ ; qui se trouvèrent monter à trois cents hommes sans les esclaves. La montre ainsi faite, et la paye reçue, chacun s'en retourna dans la casserie ou caserne, avec ordre de se tenir prêt au lendemain.

Le soleil ne faisait que dorer les extrémités contigües de l'un et l'autre horizon, quand nous nous trouvâmes assemblés dans la place d'armes et au rendez-vous. Les chameaux, chargés de tentes et autres équipages de cuisine et munitions, partent les premiers, conduits par les esclaves et Mores destinés au service des cuisiniers, qu'ils surent avec des acclamations de Corybantes. Quelques heures après, les fifres, les attabales et les tambours, ensuite des ordres de Beran, donnèrent le signal du départ. Ce ne furent durant deux à trois lieues que tripudiiements⁽²⁾ ; chansons barbares, cris inconnus et hurlements avec gesticulations épouvantables. La fin de la course du soleil ayant amené le soir, les tentes et la cuisine se trouvèrent préparées aux portes de Tegdemel⁽³⁾ où quelques rafraîchissements furent fournis outre et pardessus les sommes auxquelles la ville et ses donarys⁽⁴⁾ circonvoisins étaient contribuables. Les gratifications particulières faites à l'odobassy, et à ses confidents ; le firent incontinent décamper et gagner avec grandes journées et peines Almedine⁽⁵⁾ dans laquelle les soldats de Beran se comportèrent avec autant d'atrocités, que faisaient ci-devant nos sergents ou commis, des partisans en France. Ce fut encore pis à Macara⁽⁶⁾, mais non sans avoir trouvé devant à qui parler. Trois des plus nombreux douars circonvoisins de la ville s'étant réunis pour la défense commune, la mousqueterie de Beran les rompit à la longue, n'étant armés que de flèches ou zasegayes. Il y avait de la pitié à

(1) Celle qui, considérablement agrandie, se trouve devant, le théâtre.
— N. de la R.

(2) Du latin *tripudium*, danse religieuse, trépignement de joie. N. de la R.

(3) Takdemt, dans la province d'Oran. Du Chastelet tient peu compte, comme on le voit, des journées mises à parcourir la distance entre Alger et Takdemt.

(4) Douars.

(5) On trouve sur la carte de l'État-major la Koubba de Hamedin à 12 kilom. N. E. de Maskara.

(6) Maskara.

voir fuir ces pauvres malheureux demi-nus dans le désert ou à Macara, ville la plus proche du douar principal, auquel commandait un arabe nommé Abd-Allah, qui enfin, s'étant rendu après une grande résistance, et après deux jours de prison, et de mille indignités souffertes, paya tant pour lui que pour ses camarades, la lisme ou le tribut ordinaire en chevaux, plumes de héron et corail, son argent n'étant presque pas suffisant de payer les frais de l'attaque de Beran, dans laquelle il avait perdu cinq de ses soldats, et Abdallah quarante à cinquante Arabes. Outre une si grande exaction, les chefs de brigades en firent, en particulier, sous différents noms et sujets ; en sorte que les malheureux campagnards et les infortunés citadins de Macara, se trouvaient, nonobstant leur efforts, réduits à l'impossibilité de s'acquitter, et éprouvèrent une persécution semblable à celle des partisans des dernières années ; qui, sous prétexte de recouvrement de quelques deniers par eux avancés pour les nécessités de l'État, ont amassé des montagnes d'or et des arènes de pierreries. La majesté divine et humaine y apportera l'ordre avec le temps, sans plus souffrir les implicances malheureuses, qui engendrent l'incommode par l'aisé, la disette par la subsistance, la diminution par les crues, l'entier anéantissement par les tailles, l'esclavage par l'affranchissement, et le forcé par le gratuit. Ce ne serait jamais fait, à qui rapporterait ici les termes de la rapacité financière, et les exorcismes de la démonomanie partisane, qui nécessitaient il n'y a pas longtemps les hécatombes innocentes de nos bœufs, et les troupeaux obéissants de nos moutons, d'aller au sacrifice, être ensuite livrés entre les mains d'un cruel adjudicataire et changer leur premier maître, qui n'avait commis autre crime que d'avoir donné quelques coups de pic et de tranche à une petite pièce de terre plus stérile que noble...

Mes lamentations et ma ferveur m'ont seulement retardé de vous entretenir du campement de Beran près d'un petit château à demi-ruiné⁽¹⁾, dont je ne me souviens plus du nom, distant d'une petite demi-journée de Macara. Ce sera dans la rencontre suivante.

(1) Benian, au sud de Maskara?

XV^e RENCONTRE.

Campement fait par Beran près d'un vieux château en Afrique,
près de Macara.

Je ne m'étonne plus si le bonjour des Africains se demandait par ces mots *Quid fort Africa novi*, n'y ayant point de partie du monde si remplie de choses extraordinaires et nouvelles que celle-là, vous protestant que dans le peu de temps que nous restâmes devant un château distant de demie journée de Mascara, les autruches, les singes et les tortues nous parurent autant de prodiges de nature. Les singes, principalement, que nous pouvons appeler les Mestifs⁽¹⁾ de l'humanité et de l'animalité, tant pour la ressemblance, que pour la ruse, descendant à tous moments en grand nombre des montagnes de Bugie⁽²⁾, et se présentant incessamment à nos yeux. Les soldats et les, esclaves en prirent quelques-uns, dont il est de deux sortes : là première est de celle que l'on appelle guenons, qui sont gros, plus pesants, et chargés d'une longue queue. La seconde est de celle, que l'on nomme monines, plus petits, adroits et agiles, qui sautent d'arbre en arbre, et dont les femelles portent les petits sur les épaules, ainsi que je vis à loisir à une lieue proche les masures du château où nous étions postés, évitant d'une vitesse incroyable le danger d'être prises, au signal que l'un d'eux, posé en sentinelle, demie par un cri qui avertit les autres, quand principalement ils s'attroupent dans les blés, un peu devant la moisson, à laquelle ils font un tort notable, non-seulement par la pâture qu'ils y prennent, mais encore par le dégât qu'il font. J'en ai eu en Alger, durant mon esclavage et depuis mon retour en Amsterdam, Marseille et Venise, de ceux de cette nature, qui faisaient des tours de passe-passe merveilleux, dansaient à la cadence, se battaient au fleuret, et exécutaient d'une obéissance aveugle les commandements, différents et difficiles de leurs maîtres.

Les autruches ne nous parurent pas si communes, bien qu'elles

(1) Métis (?)

(2) Nous voici loin de Mascara ! — La rédaction fait observer qu'ici il faut peut-être lire *Bordjia*.

marchent de compagnie ; à la chasse desquelles allèrent quelques jeunes aventuriers du camp de Beran. Quand elles sont jeunes et sans plumage, elles sont bien plus difficiles à prendre que quand elles sont vieilles et emplumées, ne pouvant s'envoler bien haut ni loin : au lieu que les jeunes fuyant avec une agilité qui fait le prix des chevaux qui les ont attrapées ou devancées, à la course. Nos chasseurs, par quelques autres ruses que la course du cheval, prirent quelques autres choses, que les cuisiniers accommodèrent à leurs modes et sauces. J'y goûtai, et trouvai la chair noire, gluante et de mauvais goût.

Plus avant, sur la volte (retour) et assez près du désert d'An-gad, les troupes plus avancées tirent rencontre de lions qu'ils laissèrent en patience sans oser les effarer et courir après. Mais comme nous fûmes parvenus à mi-chemin, de Macara et d'Alger, nous trouvâmes des tortues d'une si monstrueuse grosseur à proportion de celles qui se trouvent en Europe, que l'on eût pu les prendre pour de petites maisons roulantes. Ayant ensuite passé un ruisseau assez étroit, mais profond et guéable, nous en vîmes encore de plus grandes. Ce qui ne me fait pas rejeter tout-à-fait le conte qu'en fait Léon l'Africain, quand il assure, sur la relation d'autrui, que dans les contrées solitaires de l'Afrique certain voyageur lassé du chemin, ne pouvant avancer tant à cause de la lassitude que de la survenue de la nuit, pensant se mettre à couvert des bêtes sauvages, et de reposer sur une pierre d'une extraordinaire grandeur, s'y endormit à peu à peu sans se réveiller, et se trouva le lendemain transporté à deux grandes lieues de là sur une monstrueuse tortue, qu'il reconnut n'être pas pierre par le moyen de son mouvement, de sa tête hideuse et de ses pieds s'avancant pour cheminer hors de l'écaille.

J'aperçus encore quantité d'autres animaux, tant quadrupèdes que volatiles, inconnus en Europe, comme aussi force arbres et plantes. Il faisait fort chaud dans la plaine sur le haut du jour, quoique nous fussions sur la fin de février, aux pieds des montagnes ; mais au point du jour il faisait assez frais, et tout-à-fait froid dans la nuit.

Nous ne manquâmes point de rafraîchissements pendant que

nous approchâmes des douars d'Arabes, qui ne laissèrent pas manquer le camp de Beran de laitages, dattes, figues et moutons ; qui regagnant sans traverse la route d'Alger, se vit sur le point de tourner à la droite pour fondre sur les Arabes du Roi de Couque⁽¹⁾, à cause du refus de la contribution. Ce roitelet barbare se disant descendre des derniers rois mores d'Alger⁽²⁾ dépossédés par Barberousse, se tient toujours armé, commandant en souverain à quatre ou cinq douars des Arabes, qui font ordinairement résidence dans les montagnes et pays de Couque. Mais soit que Beran ne se sentit pas assez fort, ou que ses soldats commençassent à se fatiguer, le conseil fut traversé, et le dessein du retour confirmé et exécuté dans trois jours.

Les premières pointes des plus hautes mosquées d'Alger se rendirent visibles à nos troupes le premier jour de mars 1643, sur les huit heures du matin. Pendant qu'elles s'avançaient le long de la Marine, qui était le chemin qu'elles avaient pris dès le jour de devant, comme plus facile, sûr et agréable, les Mores criaient la Sala de Midi sur le haut desdites mosquées, et certifiaient la ville de l'heure, de même que nos horloges publiques nous l'apprennent en Europe. Notre camp ayant été par eux pareillement découvert et reconnu peu à peu en approchant, pour celui de Beran ; ils en avertirent les premiers qui approchèrent à la descente, qui ayant fait part de la nouvelle encore à d'autres, la rendirent publique : ce qui fit qu'un bon nombre de différentes personnes vint au devant de notre camp volant avec des vases d'eau de fontaine, des pipes et du tabac, cherchant les amis pour les féliciter du retour et savoir des merveilles de l'expédition de Beran ; nous arrivâmes ainsi dans la ville, au bruit confus de la populace, reçus à la porte des officiers du Divan et du Bassa, qui nous escortèrent jusque dans son palais avec les fanfares des trompettes et la musique des tambours, et des attabales.

(1) Kouko, dans la Kabilie. Ses anciens cheikhs prenaient le titre de Sultan.

(2) Le dernier cheikh d'Alger, dépossédé par Baba Aroudj, en 1515, s'appelait Selim et-Temi.

XVI^e RENCONTRE.

Négociation pour la liberté du voyageur, et séjour dans la maison de Car-Ibrahim.

Les intrigues diversifiées de mes voyages sur mer et sur terre ne me donnèrent point tant de distraction, que je ne pensasse incessamment aux expédients du recouvrement de la liberté, dont les charmes aussi bien que ceux de la santé se goûtent avec plus de douceur après leur perte ; je crus que l'un des plus prompts et faciles moyens m'en pouvait être procuré par l'entrevue et conférence de mes camarades d'esclavage. Ainsi, je fis tant, que deux jours après notre arrivée, et le vendredi prochain, férié chez les Turcs, de même que le samedi chez les Juifs, et le dimanche chez les Chrétiens, je rencontrai par un hasard prétexté dans le bague d'Ali-Picheny (c'est la conciergerie des esclaves du général des galères), le sieur L'Anier Levallois, dont je vous ai parlé ci-dessus, qui vendait sur un petit bureau proche de la grande porte et entrée de la principale chambre, du tabac et de l'eau-de-vie. Après les bienvenues et civilités ordinaires en tels cas, j'appris de lui, que le sieur de Cahaignes d'Escures, l'un de nos confrères d'aventure, s'était taillé avec Car-Ibrahim⁽¹⁾ son patron (c'est-à-dire, dans la façon du pays, accommodé pour le prix de sa rançon), à douze cents écus. Ayant oui dire de plus, que ledit sieur de Cahaignes d'Escures cherchait quelque autre compatriote resséant, dans lequel il pût à bon droit se fier, et l'envoyer en Provence chez Monsieur l'Archevêque d'Aix, son parent, ami et protecteur, afin de solliciter au plus tôt la rançon de lui, et de celui qu'il députerait, l'avis d'une proposition si avantageuse me fit enquérir sans relâche des autres esclaves français de la demeure du sieur de Cahaignes d'Escures ; qu'ayant enfin découverte, je ne manquai pas de lui faire offre de mes petites assiduités : qui s'étant ouvert avec franchise, m'informa sincèrement de ses facultés, et que bien qu'il eût traité avec Car-Ibrahim de sa liberté pour le prix de douze cents écus, que néanmoins il en pouvait porter la perte

(1) *Kara-Ibrahim*, Ibrahim-le-Noir, en turc.

sans beaucoup de ressentiment ni altération notable dans sa fortune, et qu'il appréhendait seulement la difficulté de la négociation par le peu de commerce de la ville de Rouen, lieu de sa naissance, aux côtes de l'Afrique Méditerranée, quoiqu'il ne désespérât pas, par le moyen de Monsieur l'Archevêque d'Aix, faire connaître au plus tôt sa détresse à ses parents, dont il espérait tirer le secours et le remède nécessaire.

L'incertitude de mon destin particulier était bien plus grande, n'ayant pour tout espoir de liberté que le hasard, qui ne fait pas toujours des événements extraordinaires en faveur de celui qui espère. Le sieur de Cahaignes était à la vérité plus impatient qu'inquiété, ne doutant point que son père et mère ne fissent le possible pour le tirer d'entre les mains des infidèles, m'ayant à cet effet témoigné une ferveur extraordinaire de se faire maître à quelque autre esclave français, dont la rançon fût modique et de laquelle en répondant il pût puis après le dépêcher en France, afin qu'il sollicitât de concert la liberté des deux.

Ayant la même opinion de ma fermeté, qu'Attilius Régulus l'eut de sa constance, je m'offris au sieur de Cahaignes, mon confrère de malheur, de me retrouver en Alger, avec sincérité pareille à celle de cet illustre romain, quand il promit à ses camarades de prison de se rendre à Carthage.

Ensuite de mes offres, et après les serments réitérés, le sieur de Cahaignes se disait assez disposé à me traiter en Régulus, et m'envoyer en France, lui ayant néanmoins non-seulement protesté de mon prompt retour en Alger, mais encore certifié et persuadé de là modicité de ma rançon, prétendue par Beran mon patron, qui jusque alors assez satisfait de mon devoir d'esclave, ne me semblait demander autre prix que celui que je lui avais coûté en plein bap-tistan ou marché, ledit Beran étant d'ailleurs assez brave homme, peu intéressé, et recherchant d'être aussitôt connu des esclaves de toutes nations, que d'en être servi, n'ayant, pas jusqu'alors pratiqué sur leurs rançons des profits notables. Il est vrai qu'il était homme doux et facile, et extrêmement exact dans l'éclaircissement de toutes sortes de religions qu'ils professaient et dont il s'enquérait.

Dieu, d'Israël, de Rome, de Médine et du nouveau monde,

réjouissez de vos grâces et de vos lumières ceux que l'aveuglement involontaire, et non pas la dureté de cœur, rend ténébreux, et me permettez de confesser sans scandale, que Bevan mon patron m'a fait voir dans ses paroles et actions plus de bonté morale et religieuse qu'aucun chrétien de l'Europe, avec lequel j'aye eu commerce depuis dix ans. La nature est libre quoique destinée ; Dieu ne la voulant pas forcer, lui laisse son premier cours, et nous ne sommes malheureux dans ce monde et dans l'autre, que parce que nous le voulons être et le croyons.

Les obligations que j'ai à Beran, mon patron (subordonnées à celles que j'ai à Dieu), qui en sa considération ne voulut point tirer à conséquence ce qu'il pouvait espérer de moi, sont la cause de mon aspiration divine... Qui que tu sois, ami lecteur, tu sentiras diminuer insensiblement ton chagrin dès le moment que tu aimeras plus Dieu que tu ne le craindras. Si ma méditation t'ennuie, je reprends le fil de mes aventures, qui t'ennuyera ou devrait t'ennuyer davantage.

Le sieur de Cahaignes et moi cherchant les occasions les plus commodes et moins coûteuses du recouvrement de la liberté commune, il fut trouvé à propos et concerté par nous deux de disposer Beran de me vendre à Car-Ibrahim. Ce que j'espérais d'autant plus faisable, que ledit Beran, mon patron, m'ayant dès le commencement montré de la tendresse, m'avait même donne assurance de liberté, dès le moment que je lui pourrais rendre ce que je lui avais coûté. La délibération ainsi prise, je m'en retournai chez le patron, fort satisfait de l'estime dudit sieur de Cahaignes ; où arrivé le soir assez tard, il ne manqua pas de me demander des nouvelles des compatriotes. A quoi satisfaisant, je lui intimai la rencontre dudit sieur de Cahaignes, qui ayant traité de sa liberté, eût bien souhaité traiter de la mienne, afin de m'envoyer expressément en son pays, solliciter près de ses parents riches et accommodés le prix de sa rançon, le priant en conséquence de contribuer aux bonnes volontés dudit sieur de Cahaignes, qui pouvait changer, à la première fois qu'il s'aboucherait avec Car-Ibrahim, qu'il connaissait fort bien, pour l'avoir vu beaucoup de fois dans le Soc, et avoir bu

avec lui du *Serbet*⁽¹⁾, en ayant servi à tous deux depuis quatre ou cinq jours.

Spes anxia mentem torquet.

Je me retirai aussi content, qu'inquiété et passionné de changer de maître, afin de n'en avoir plus.

XVII^e RENCONTRE.

Vente de la personne du voyageur par Beran à Car-Ibrahim.

Il est aussi difficile d'espérer avec inquiétude le bien futur, que de craindre sans résolution le mal à venir. J'éprouvai l'une et l'autre des deux extrémités, quand après m'être séparé de Beran, je me retirai sur mon estère attendant la nuit, où pensant procurer du repos à mon esprit infiniment plus fatigué que le corps, une armée de mille pensées hérissées d'un million de difficultés le vint assiéger, battant en ruine les desseins concertés du jour précédent. L'aurore ayant fait disparaître les ténèbres, sans néanmoins avoir chassé l'obscurité douteuse avec laquelle je m'étais couché, je me levai des premiers, m'apprêtai et tins assidu près de mon patron, tant afin de réchauffer sa bonté par ma complaisance, que pour tâcher de le remettre sur les premières propositions et promesses de liberté en cas d'indemnité de ma part. Il était préalable de savoir combien je lui avais coûté, dont j'étais (sans qu'il le sût) pleinement informé par le moyen d'un renégat portugais entendant la langue, et qui était présent aux, enchères, dont la dernière de soixante pièces de huit faite par lui, le rendit adjudicataire de ma personne, exposée par Fatima, ma patronne précédente : il est vrai qu'alors j'eusse pu valoir quelque chose de plus, étant en meilleure santé et équipage, que lorsque je sortis de chez ladite Fatima, mais je n'en étais pas encore là, n'étant seulement assuré que par conjecture, que Beran me laissât pour la même rançon que je lui avais coûté à Ibrahim ; il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Je rêvai incessamment en recherchant l'occasion de l'entretenir au sujet du prix de ma rançon par lui prétendu, qui se rencontra par la permission qu'il me donna

(1) *Chorbat*, espèce de sorbet. — N. de la R.

de retourner voir mon compatriote (c'était le sieur de Cahaignes, dont je lui avais parlé le jour précédent), pendant qu'il serait à la Mosquée, car, après l'avoir remercié, je lui demandai si en cas que mon dit compatriote continuât dans sa générosité et confiance, il me ferait la grâce de recevoir l'argent de ma rançon des mains de Car-Ibrahim son patron, qui était le seul moyen de pouvoir recouvrer ma liberté, ne pouvant y rien contribuer de mon chef n'étant qu'un soldat de fortune ainsi qu'il savait, et comme je lui avais dit.

En effet, ayant plus d'affection pour moi que de bonne opinion de mes facultés, il ne m'avait point encore parlé de me *tagliar*, ou *courtar*, c'est en langue franque, composer avec le patron, de son rachat, après quoi l'esclave est à l'ombre aussi dangereuse que celle de Lif⁽¹⁾ d'une certaine liberté incommode et malheureuse, qui fait que quoiqu'il ne soit pas obligé ainsi que les autres, aux moments, heures et jours commandés par les patrons, il est pourtant renfermé (sans pouvoir sortir) dans une place à qui la mer sert de fossés et ses déserts de banlieue : mais l'importance était d'en sortir, et j'eusse bien voulu être dehors. Beran, mon patron, n'en doutant point, ne me fit autre réponse, sinon qu'il me ferait bon passage, sans tirer à conséquence le profit qu'il eût pu faire par la revente de ma personne depuis l'acquit qu'il en avait fait. Sa réponse ne fit qu'augmenter ma curiosité, laquelle voulant contenter, je persistai à vouloir savoir ce qu'il prétendait de moi, en cas que Car-Ibrahim, à la prière du sieur de Cahaignes, m'achetât de lui.

Beran, d'une générosité soit semblable à celle d'Alonso Castillo, cavalier Espagnol⁽²⁾, me dit, après m'avoir en quelque façon décontenancé, par un froncement de sourcils, qu'il aimait mieux me gratifier d'une véritable liberté, que de me congédier par un échange d'esclavage. Mais lui ayant fait entendre que le commerce de Car-Ibrahim n'était que pour la liberté de ses esclaves, que mon retour dans le pays pourrait accélérer, il adoucit le mouvement de ses yeux et le ton de sa voix, avec assurance nouvelle de me laisser

(1) Lif ou plutôt l'If, qui ombrage les tombeaux.

(2) Espèce de bourru-bienfaisant d'un roman dont le nom m'échappe.

aller pour soixante piastres ou pièces de cinquante-huit sols, que je lui avais coûté en premier achat ; ensemble quatre autres pour les habits, et deux encore pour l'acquit de la douane, qui font en tout soixante-six, bien qu'il en et refusé cent qui sont trente-quatre de profit. Mon impatience s'augmenta par là d'aller retrouver le sieur de Cahaignes, et son patron Car-Ibrahim ; auxquels ayant fait *ré-cit* de la bonté du désintéressé et généreux Beran, je retournai à la même heure sur mes pas, afin de terminer affaire.

Beran la remit au lendemain, et à la première rencontre de Car-Ibrahim, avec lequel il avait coutume de prendre du tabac et du serbet dans l'une des boutiques du baptistan ; où n'ayant pas manqué de se rendre sur les deux heures, Car-Ibrahim et son esclave s'y rangèrent ensuite. Après une assez courte conférence, l'on convint de ma valeur à soixante-dix pièces de huit⁽¹⁾, que mon nouveau patron (?): durant lequel temps mon ancien maître devisant avec le sieur de Cahaignes et moi, nous protesta par plusieurs fois en avoir refusé d'un monique Espagnol cent pièces de huit : mais que pour faciliter ma liberté, plutôt que de se défaire de moi, il m'avait laissé pour soixante-dix à Car-Ibrahim, sur la parole par moi à lui donnée, qu'il consentirait mon départ en Chrétienté, pour solliciter la rançon de l'un de mes compatriotes, qui, comme riche et accommodé, pourrait payer pour tous les deux. Car-Ibrahim arrivant avec l'argent dans un mouchoir, le délivre à Beran, qui devant que de le recevoir me recommande encore une fois à mon patron moderne, et me donna trente aspres, qui peuvent faire près d'une demi-pièce de huit. Ainsi je fus en peu de temps ballotté par le sort, prenant congé du généreux Beran ; auquel baisant les mains en signe de remerciement, il me souhaita un heureux retour dans le Pays⁽²⁾.

(1) Soixante-dix pièces de huit à 54 sous, font 189 livres, — cette note rectifie celle de la Xe Rencontre. Le voyageur est alors acheté 60 pièce ou 162 livres.

(2) Il est impossible de laisser passer sans protestation la campagne que le sieur du Chastelet des Boys prétend avoir faite dans l'intérieur de l'Algérie, et dont le bulletin remplit ses XIVE et XVE rencontres.

D'abord, son maître, qui n'était qu'odobachi, c'est-à-dire tout simplement caporal, ne pouvait commander qu'une escouade de vingt hommes, au maximum. Le mettre à la tête d'officiers et de 300 janissaires et le faire chef d'une expédition lointaine, c'est laisser passer maladroitement le bout d'oreille d'un mensonge très-grossier. Ensuite, une expédition dans la province d'Oran aurait été faite par le bey et les troupes de cette province, et un contingent d'Alger ne serait intervenu que dans les cas exceptionnels dont rien n'indique l'existence dans le récit de Des Boys.

Et que dire de cet itinéraire qu'il nous donne de son voyage au désert d'Angad ? Il rappelle assez bien le voyage fantastique dont nous avons donné une analyse au n° 68 de cette Revue, page 85. Si son Tegdemel est en effet Tekdemt, comme il en a assez l'air, c'étaient de mémorables marcheurs que ces janissaires qui faisaient ainsi près de 300 kilomètres pour leur première étape. Sans pousser la critique plus loin — ce qui précède étant très-suffisant pour élucider la question, — disons que le sieur du Chastelet des Boys a singulièrement usé des bénéfices du proverbe : a beau mentir qui vient de loin.

Dans cette circonstance, ainsi que dans quelques autres que le lecteur aura pu remarquer avec nous, il est évident qu'il a illustré sa propre biographie d'aventures arrivées à d'autres et qu'il n'a connues que par les reculs de ses compagnons d'esclavage; si cela ne lui enlève pas tout droit à la confiance du lecteur, cela exige du moins qu'on le lise avec beaucoup de circonspection.

Pendant que nous sommes eu train de rectifier faisons observer que la valeur de la pièce ou piastre de huit se trouve fixée à 2 fr. 90 c., par le rapprochement de deux passages ci-dessus, dont l'un (page 451), dit que des Boys a été acheté soixante pièces de huit, et l'autre (page 453), que son premier achat avait été de soixante piastres ou pièces de cinquante-huit sols, c'est-à-dire 201 fr., somme bien modique au premier énoncé, mais qui, en 1643, équivalait pourtant à 1,000 fr. de notre époque.

Il faut donc restituer dans le sens ci-dessus les diverses évaluations monétaires où figure la pièce ou piastre de huit.

Nous rappelons aussi qu'alors le boudjou représentait 3 fr. 12 c. 1/2, et non 1 fr. 80 c., comme il valait à notre arrivée dans ce pays. Les subdivisions du boudjou doivent être évaluées d'après la même observation. — Note de la Rédaction.

L'ODYSSÉE

OU DIVERSITÉ D'AVENTURES, RENCONTRES ET VOYAGES EN EUROPE,
ASIE ET AFRIQUE,

par le sieur du CHASTELET DES BOYS.

XVIII^e RENCONTRE

Occupations et emplois du Voyageur dans la maison de Car-Ibrahim.

La diversité des aventures, quoique continument malheureuses, ne laissent pas que de donner quelque soulagement imparfait, ainsi que le changement de postures adoucit les douceurs (1) des malades demi-désespérés sans en ôter le mal. Il est vrai que si j'eusse prévu mon esclavage perpétuel, les chaînes de Beran et de Car Ibrahim m'eussent été également puantes et insupportables, quoique j'eusse souffert avec plus de patience les menottes de l'un, que les entraves de l'autre ; c'est-à-dire, que l'esclavage et les prisons ne sont jamais agréables, quelques adoucissements que l'on y apporte.

Le goût d'une demie-liberté avancé par le changement de patron me fut assez agréablement sensible dès le soir que j'entré chez Car-Ibrahim, me faisant passer les premières heures de la nuit avec quiétude et male insensibilité des maux passés, si le réveil chargeant ma mémoire des appréhensions de l'avenir, ne lui eut Importunément fait craindre ou la volonté ambulatoire du sieur de Cahaignes, touchant mon expédition en terre chrétienne, ou l'humeur regrattière de notre patron commun dont le commerce principal consistait dans les achats et ventes d'esclaves reconnus. Aussitôt que je fus introduit au baisemain, quatorze à quinze de différents âges, sexes et nations, desquels il espérait rançon considérable, dont je vous entretiendrai ci-après, et devant que je sorte de chez ce maquignon d'hommes, y furent menés quant et quant.

(1) C'est évidemment *douleur* que l'imprimeur Laboe a voulu mettre.

L'un de se plus anciens esclaves, nommé Campo, Portugais de nation, m'apprit d'abord le sujet du nom, origine, facultés et profession de notre commun patron. A l'égard du premier, il ne veut dire autre chose en langue turque, que Abraham le noir (Car en ce dialecte signifiant noir, et *Ibrahim* Abraham ; de même que Cardenis signifie mer noire, la mer se nommant chez eux denis). La raison du nom ou sobriquet, par lequel la plupart des Turcs sont discernés, vient de son origine (qui était le second éclaircissement). Son ayeul sorti de l'une des anciennes familles de Marne, alliée de celle d'Idris, ayant épousé une négresse de *Tombut*⁽¹⁾, dont son père issu avait épousé ensuite une femme de Constantine, dont Car-Ibrahim était le puiné, ayant retenu ce nom tant à cause de son aïeule, qu'à cause de la couleur olivâtre, qui le faisait discerner par sa couleur d'entre ses pères moins noirs que lui.

Il est à remarquer que les enfants des blancs et noirs mariés ensemble ne sont ni tout à fait blancs, ni tout à fait noirs. Ils sont olivâtres, et sont appelés mulâtres (ainsi que je vous ay dit ci-dessus) qui, quand ils s'allient avec des noirs ou des blancs, rechargent insensiblement ou éclaircissent cette teinture, la nature avec son pinceau brouillant les couleurs dans les hommes et les femmes, au lieu que dans les bêtes brutes elles sont distinguées sans être confondues, comme l'expérience nous le fait voir dans les pieds sortis des chevaux blancs et noirs, et autres animaux de poil différent qui s'accouplent : au lieu qu'il ne s'est point encore vu d'enfant, dont les pieds, les mains et autres parties doubles du corps soient distinctement blanches et noires, et le blanc et le noir séparés en échiquier, l'un et l'autre étant distincts en couleurs.

Quant à ses facultés il possédait trois belles maceries ou bastides le long de la marine, et près le faubourg Babloüet, et faisait un commerce considérable d'esclaves par lui achetés à bon marché, et revendus à d'autres, ou affranchis à haut prix. Il réussissait sans

(1) Tombut ou Tombou,zouzou, haoussa, katchna, Sonwl, Tomboucton, Rambara, Gourma, et Bornou étaient les villes ou villages du centre de l'Afrique qui alimentaient l'Algérie de Nègres,

peine et sans risque, par les avis et intelligences des juifs de Ligourne⁽¹⁾. Sa profession dans le commencement fut de peu d'importance, trafiquant des dattes avec les arabes, mais s'étant ensuite intéressé avec les juifs, il s'était rendu nécessaire parmi la milice, principalement dans les équipages et armements de mer, la plupart des armadors se pourvoyons chez lui, et ne l'ayans jamais trouvé dé garni de grains, de voiles et cordages.

Son accès facile, et sa douceur vers le sieur de Cahaignes diminuaient mon chagrin, sans en ôter le sujet, que l'arrivée de quelque vaisseau chrétien au port d'Alger eût incomparablement mieux adouci, que l'entière liberté d'aller par la ville, à nous accordée par Car-Ibrahim dès le lendemain de mon entrée dans sa maison, sous caution et parole dudit sieur de Cahaignes, en attendant mon passage en France, ou autre endroit de chrétienté.

La promesse de mon retour avec le prix des deux rançons, ou du moins, en cas de non succès, ma présentation ayant facilité toutes choses, le sieur de Cahaignes ne doutait point de l'assistance paternelle. J'espérais aussi, et me promettais, mais non si assurément. Je dissimulé néanmoins, crainte de refroidir ses bonnes intentions, aimant mieux hasarder mon passage et retour, que de négliger une évasion qui me serait plus glorieuse, et moins malheureuse, qu'elle ne le fût à Attilius Régulus.

Durant cet interstice, je m'informé soigneusement du destin de nos autres camarades d'esclavage, particulièrement du sieur Arthus Pens, dont je vous ay parlé ci-dessus, et qui durant sa disgrâce avait été page du prince Édouard, et ensuite cornette dans le régiment de Bragance, dont ce prince était colonel. L'on m'apprit qu'il était dans le bain de Sainte-Catherine (c'est le nom d'une des conciergeries d'esclaves) retenu par le Bassa, sur l'espérance d'une grosse rançon. Après l'avoir cherché, je le trouvai environné d'une bande d'autres. Portugais, pris un peu devant nous, s'en allant aux Indes, peu après la proclamation de Dom Jean IV, entre lesquels j'aperçus un père Jésuite fort âgé. La plupart d'eux, ainsi que je fus informé par le dit sieur Arthus Pens, étaient officiers et cavaliers

(1) Livourne.

qualifiés, et qui après avoir traité de leurs rachats, avait encore intervenu pour celui dudit sieur Arthus Pens, et s'étaient obligés solidairement à la somme de six mille écus ou piastres. La mort subite et en même temps des dits Arthus Pens et père Jésuite firent naître le soupçon d'un empoisonnement dans la personne de ces deux illustres malheureux, causé par l'impossibilité et de la part des cautions, ses camarades, obligés de payer la dite somme de six mille écus ou piastres outre et pardessus leurs rançons particulières. Je crois pourtant que les Castellans ou Mallorquins furent les auteurs de la calomnie, ayant reconnu les Portugais esclaves assez bien intentionnés pour la gloire de leur prince, et de ceux qui pouvaient avoir été à son service ; comme je vous le dirai ci-après, ayant voulu même répondre de ma rançon, sur le rapport du défunt sieur Arthus Pens, et sur le mien, ce que j'eusse volontiers accepté, sans l'expédient concerté entre le sieur de Cahaignes et moi.

Durant que la rigueur de mon esclavage était en quelque façon mitigée par une liberté apparente, et par la permission non contestée d'entrer et sortir chez Car-Ibrahim à toutes heures, et quand je le voulais, il se passa une petite aventure assez divertissante chez lui. Campo, esclave Portugais, intendant et plénipotentiaire du ménagement de ses maceries ou bastides, avait extorqué quelques services de Barca, jeune négresse, à laquelle il prétendait commander seul et sans aide de personne. En effet si les anges peuvent être noirs, ainsi que les Calecuthains et Manicongeois les représentent, elle pouvait facilement passer pour une messagère céleste, n'ayant rien que de divin, outre la couleur, les trente quatre beautés, vantées dans la gloire du monde de Chassanée, se trouvant éminemment en elle. La possession de tant de trésors obscurs coûta bien de la douleur à Campo, et la disgrâce à cet ange du Calecuth, qui n'ayant point sorti depuis l'achat qu'en avait fait notre patron, se consola de voir le jour en plein marché, où il la fit exposer en vente, sans espérer rien autre chose que la fin de l'amour et de l'amitié.

XIXe RENCONTRE

Des esclaves de Car-Ibrahim et arrivée d'une Sétie de Ligourne.

Campo et Fatima⁽¹⁾ ayant été Vendus, il resta encore douze esclaves .à Car Ibrahim, sans deux autres femmes, dont l'une était Espagnole et, autant bien faite que Jean Nevisius d'Ast peignait la sienne dans son élégie. La seconde était Sicilienne non moins belle, mais d'un ton de voix plus rude, et de démarche trop hagarde pour plaire longtemps. Elles servaient, ainsi que la malheureuse Fatima, de femmes subsidiaires à Car-Ibrahim, qui, quelque retenu qu'il passât, les traitait du commencement en Brisois, mais à la fin faisait céder l'amour à l'intérêt, en les revendant plus chères qu'il ne les avait achetées. Le commerce est commun entre les pirates d'Alger, Tunis et Tripoly, n'y ayant point de canton dans l'Europe et l'Asie, où l'amour (nonobstant sa divinité fantastique) exerce sa toute puissance avec si peu de durée que dans ces villes barbares. Il règne plus tyranniquement et plus longtemps chez les nations policées, et se divinise, nonobstant que l'on sache que :

L'Error di Ciechi et miseri mortali
Per coprire il suo stulto et van desio
Finge ch'amor sia dio ;
Ei naique d'otio et di lascive humana
Nudrito di pensies dolci e soavi
Fatto Signor et Dio di gente vana.

Les Turcs entre autres ne sacrifient jamais à une divinité si volage, qu'après avoir encensé la gloire et l'amour propre ; et en avoir pris avis⁽²⁾...

La signora Isabella et Clara, ainsi s'appelèrent les deux pauvres filles esclaves d'Ibrahim, qui étaient de ce nombre, n'ayant de liberté et de conversation avec nous autres que par intervalle, le soir et sur la terrasse du logis. Les pratiques de Fatima et Campo avoient bien retranché les entrevues et les conférences des uns et

(1) Barca dans la rencontre précédente.

(2) Ici nous supprimons une longue digression sur Irène décapitée par le sultan qui l'aimait.

des autres. A l'égard des hommes, allaient le vendredi qui est le jour férié chez les Mahométans, où bon leur semble, sans en être empêchés par Car-Ibrahim, sinon que quelquefois par avis seulement il leur défendait de trop fréquenter les esclaves des patrons décriés, crainte de mauvaise rencontre : l'exemple n'étant que trop fréquent de la perfidie des autres esclaves, qui ne se trouvant pas bien chez leurs maîtres, tuent, ou estropient ceux qu'ils croient en avoir de bons, afin de succéder à leur place ; le sujet du désordre est causé par l'impunité, n'y ayant point d'autre châtement contre un esclave qui a tué ou estropié un autre, que la transmigration chez le patron d'un blessé ou tué.

Ces tragédies arrivent ordinairement sur le port à l'arrivée des navires de prises, chargés de vin d'Espagne ou d'autre canton, dont les esclaves en prenant démesurément, à l'imitation des Ilotes, s'enivrent, puis se battent à coups de couteaux, se blessent et se tuent ; les autres Turcs qui ne sont point intéressés, n'ayant point de leurs esclaves dans la mêlée, font un de leurs plus agréables divertissements de ce qui donnerait de l'aversion au plus cruel misanthrope. Je ne laissai pas, nonobstant les appréhensions, de pratiquer, soit pour instruction, soit par curiosité, la plupart des confrères d'esclavage. Je fis connaissance entre autres avec un nommé Rapion Pitoutée, originaire de Nantes, qui depuis deux ans sur un vaisseau s'en allant aux îles de Saint-Christophle, commandé par les sieurs chevaliers Du Parc, Du Pin et de La Chénardiére, qui tous trois, un peu devant notre malheureuse entrée dans Alger, furent rachetés par la négociation et libéralité des états de Bretagne ; le dit sieur Pitoutée n'ayant pu recouvrer sa liberté qui longtemps après ma sortie, pour s'être obligé à une rançon de si grand poids, qu'elle fut plusieurs années immobile, sans pouvoir passer de Nantes à Alger. Pendant que durant le cruel interstice il était attaché à une grosse pièce de bois par une chaîne de fer longue et pesante, je charmais mon impatience par la recherche de semblables habitudes, attendant incessamment avec pareille ferveur l'occasion de mon embarquement en France, ou autre terre chrétienne. Conformément au dessein concerté entre le sieur de Cahaignes et moi .

moi ; lorsqu'un setie, dont le mas était ombragé d'un pavillon blanc, attire les yeux des soldats et bourgeois se promenant sur les terrasses des maisons. Les esclaves non moins impatients courent à la marine, et l'on fut incontinent informé, par l'approche, que c'était un vaisseau chrétien. Les gens de la setie ayant eu audience de l'Armin⁽¹⁾ et porté les voiles à terre pour les mettre en dépôt dans le magasin destiné, nous apprîrent qu'elle était débarqué de Ligourne, appartenant aux Juifs de la ville, qui trafique et enlève par un privilège particulier la plupart des marchandises de contrebande, qui se trouve à vil prix par le moyen de prise frétilantes dans les villes de Barbarie.

XXe RENCONTRE.

Irrésolutions et rupture de la négociation du voyageur et venue des RR. PP. Mathurins.

M'arrêtant aux dernières délibérations prises entre le sieur de Cahaignes et moi, je considérais la setie ligournoise comme un pont assuré, sur lequel je passerais le canal qui sépare l'Europe d'avec l'Afrique, pour repasser en terre chrétienne. Je m'en allé sans autre considération trouver Car-Ibrahim notre patron commun ; auquel ayant fait rapport de la nouvelle, et espérance qu'en conséquence des avis donnés, ensuite je pourvois commodément au plus tôt passer en Italie, et de là en France, pour la sollicitation de la rançon de l'un et de l'autre. Il s'y montra assez disposé quant à lui, ne me demandant pas d'autre assurance que la promesse particulière de payer à mon retour, sans autre caution que celui qui était obligé, à Beran, avec offre de m'expédier les passeports et carte de franchise, aussitôt que mon camarade et moi le souhaiterions.

L'inquiétude de m'aboucher avec lui sur la conjoncture présente me fit bien tôt prendre congé de Car-Ibrahim, pour aller chercher Beran chez le sieur Picquet, consul de France, me persuadant que chez les marchands de Ligourne nouvellement arrivés et rangés il pouvait être. Je ne me trompé pas, l'ayant trouvé en

(1) L'Amin ou kaïd-el-Mersa, le kaïd ou capitaine du port, ayant dans ses attributions la visite des navires à leur arrivée comme à leur sortie.

conversation avec les Ligournois, desquels il avait déjà appris les soins des amis du sieur de Cahaignes concernant son rachat, par le moyen d'une lettre d'avis, portant que les RR. PP. Mathurins, chargés de deniers procédant de l'aumône publique, et d'autres sommes appartenant à particuliers, n'attendaient que le vent propre à Marseille et passage à la côte de Barbarie, en résolution de solliciter selon leur piété et institut la sortie des plus infortunés esclaves et destitués de secours domestiques, en facilitant le retour de ceux, qui sans être à la charge de la charité publique, pouvaient recouvrer leur liberté moyennant la négociation desdits révérends pères, secondé pourtant de l'assistance particulière des parents et amis.

Le dit sieur de Cahaignes prévoyant par la lecture attentive et redoublée de la lettre la brisure de ses chaînes, et la fin de son esclavage, ne m'entretenait plus si sincèrement de mon expédition outre marine, le rejetant comme une intrigue inutile ou peu fructueuse, soit à cause de l'assurance de la venue de sa rançon, soit pour le peu de doute qu'il témoignait de la certitude de la mienne. S'il dissimulait, je n'en faisais pas moins, n'ignorant pas la possibilité du compte de l'argent, et sachant bien l'impossibilité de l'envoi, par les conjectures démonstratives d'un véritable abandonnement de ma personne par les miens, ou d'ignorance invincible du secours que je pouvois espérer, causé par le peu de correspondance.

La réflexion des choses passées, la considération des présentes, et la prévoyance des futures, m'ayant entièrement purifié l'esprit, je ne pensai plus qu'aux moyens de patience dans mon esclavage. Je ne pus néanmoins m'empêcher de représenter à Car-Ibrahim le tort que le sieur de Cahaignes, son esclave, m'avait fait, m'ayant tiré de chez Beran, duquel j'espérais la liberté avec le temps, sans plus vouloir m'expédier et me députer ; au lieu qu'une seconde vente m'avait peut-être mis en état de n'être jamais secouru par l'aumône publique, qui se devait bientôt apporter dans la ville. Car-Ibrahim adoucissant mon chagrin me promit aussi bon passage qu'eût pu faire Beran, sans vouloir tirer à conséquence la solidité d'entre le sieur de Cahaignes et moi, sinon à mon avantage.

Pour l'intelligence d'une solidité si appréhendée, vous remarquerez, que m'ayant par son intrigue fait changer Beran pour Car-Ibrahim, il s'obligea vers lui d'abord, et répondit ensuite pour moi nonobstant quoi, et peu de jours après, il se fit soumission nouvelle devant lui, tant de sa part que de la mienne, au sujet de la rançon de l'un et de l'autre; et arrêté en sa présence que l'un de nous s'en irait en terre chrétienne la solliciter, pendant que l'autre resterait chez lui à son choix, de même qu'il avait été concerté devant ma sortie de chez Beran Odobassy : mais ma sortie n'étant pas de si grande conséquence que la sienne, Car-Ibrahim inclinait à mon départ, dont le dit sieur de Cahaignes n'était pas autrement d'avis, tant par le glissement d'une secrète et naturelle défiance, qu'à cause de la lettre par lui reçue des marchands de Ligourne, qui dès lors l'eussent bien racheté, s'ils en eussent été par lui requis, et si Car-Ibrahim en eut eu connaissance.

La bizarrerie de mon destin m'ayant entièrement déconcerté, et n'espérant plus recouvrer ma liberté par l'expédient proposé; je résigné sans plus examiner ma conduite la providence divine ; et sans penser davantage aux moyens extraordinaires, l'expérience, nonobstant ma jeunesse, me fit connaître que les sensibilités muettes s'irritent plus qu'elles ne se diminuent par la rhétorique importune de l'ami de sa gloire et indifférant en notre mal. Je fis donc ce que je pus, et une retraite de deux ou trois jours fut plutôt le dessein de la consolation de moi-même, que le manque de je ne sais quels ressentiments inutiles de l'inconstance. Je repris néanmoins, et me promenant sur la digue du môle, un Turc en fort bon équipage, descendant d'une frégate montée de quatre pièces de canon de fonte, m'aborda assez confus, morne et pensif.

Après m'avoir salué en posture et langue française, il me tira à l'écart, et me demanda de quel canton de France j'étais, avec protestation de me rendre service et assistance dans la disgrâce de mon esclavage. Je lui répondis, non sans grande inquiétude, que j'étais Angevin d'origine, sans désigner aucune ville de la province, et être soldat de profession, sans particulariser autre chose. Après quoi m'ayant serré la main, me dit en me montrant la frégate

à l'ancre, que dans cinq ou six jours il ne tiendrait qu'à moi de m'en aller avec lui à Salé, où je resterais si bon me semblait : sinon, je m'en irais à Maroc, qui n'est pas fort éloigné, chercher l'occasion de retour et passage à la Rochelle, d'où il était ; le trafic de la Rochelle à Saphie, Azamor, Salé, Maroc et autres villes de cet empire sur la mer océane fournissant abondamment occasion de correspondance.

Le discours d'Aly Alcaide, renégat Rochelois, qui était le Turc inconnu, m'eut persuadé dans la déroute de mes desseins, sans l'attente de jour en jour des RR. PP. Mathurins, dans lesquels j'avais grande confiance, attendu la modicité de ma rançon et les offres de rendre ce que j'aurais coûté à l'aumône publique, outre qu'il m'était impossible d'ajouter foi aux paroles d'un homme qui n'en avait point : et en cette considération dernière je le remercié, sans rebuter ses offres crainte des conséquences.

Il était Rochelais, par sa propre confession, âgé de quarante ans, ou environ, assez accort et poli, créature d'Aly Calcris, l'un des capitaines et gouverneurs de la ville et château de Salé, au nom de Muley Musmagnan Abdelmelek, empereur de Maroc et roi de Fès.

L'arrivée des RR. PP. Lucien Hérault et Boniface Duboys, religieux mathurins, de l'ordre de la très-sainte Trinité et Rédemption des captifs, impatientement attendue me consola du refus par moi fait, et me fit voir le débarquement de la frégate de notre renégat Rochelais sans regret, et non sans réflexion sur le passage de Virgile :

Timeo danaos et dona ferentes.

XXIe RENCONTRE.

Négociations différentes des BR. PP. Mathurins avec le Bassa
et Divan d'Alger.

A peine les RR. PP. Mathurins étaient-ils descendus à terre, qu'ils se virent investis d'une foule nombreuse d'esclaves de toutes sortes de nations. Les François y étaient en plus grand nombre, au milieu desquels ils s'envolèrent dans la maison du sieur Picquet, consul de France, dans l'échelle de Barbarie, lequel eu ce temps

était plus occupé dans les affaires des marchands de Marseille, trafiquants au Bastion de France, près de Tabarque, que dans les négociations de la liberté des esclaves gémissant sous la pesanteur des chaînes : l'intérêt particulier, quoique baptisé de différents noms, produisant toujours le même effet, en quelque canton de la terre qu'il agisse. Ledit sieur Picquet était associé avec les sieurs Constant et Hauterive, dans la maison desquels lesdits RR. PP. Lucien Hérault et Boniface Duboys ayant pris logement, s'informèrent d'abord de la quantité et qualité des esclaves Français, des intentions du Bassa et Divan d'Alger, et ensuite lui présentèrent les lettres de Sa Majesté très-chrétienne Louis XIV. Incontinent après avoir fait les présents au dit Bassa, à Aly Picheni, Général des Galères, et aux autres plus crédités de la milice. Mais comme le révérend Père Dan, religieux de l'ordre des dits Mathurins, a fait une relation particulière de cette négociation, imprimée il y a déjà longtemps, le lecteur y aura recours, aussi bien qu'à l'éclaircissement d'autres particularités⁽¹⁾.

Je reviens à mes aventures, dont la traverse et le démêlé m'ayant réduit à une espèce de désespoir de liberté, j'allé trouver les dits RR PP. Lucien et Boniface, comme consolateurs et non comme rédempteurs : au premier desquels ayant découvert par ma confession publique et secrète⁽²⁾ le commencement de ma disgrâce, la continuation de mes persécutions, et l'inconstance de fidélité du sieur de Cahaignes, qui ne voulait plus me laisser aller solliciter notre liberté, me donna satisfaction entière de sa part, en recevant son absolution, qui me procura dans le même moment une solution de continuité ou brisure de fers par la fermeté ferrée de résignation à la providence divine.

Cependant le sieur de Cahaignes, assuré de l'assistance domestique par les patrons Mailland et Riboüillet (c'étaient les ca-

(1) *Histoire de Barbarie et de ses corsaires*, etc., par le R. P. François Pierre Dan — in-4°, Paris, 1637.

(2) Publique et secrète ; *Publique* est là pour *complète*. Ce n'est pas la première fois que du Chastelet emploie des mots impropres.

pitaines du navire sur lequel les RR. PP. Mathurins avaient passé) porteurs de sa rançon, pressait sa liberté avec Car-Ibrahim, lui offrant avec instance de payer les autres menus droits appartenant à l'ingénieur des fontaines, aux gardes du port, au Mesuar ou exécuter des volontés subites du Divan, et autres droits percevables dans la sortie des esclaves rachetés ou renvoyés. Notre patron était assez bien intentionné, si j'eusse pu lui rendre avec profit ou intérêt ce que je lui avais coûté, lorsque par intrigue du sieur de Cahaignes, il me racheta de Beran, pensant par ma sollicitation et passage en France gagner sur sa rançon, et ne perdre pas sur la mienne.

Ces bonnes dispositions firent continuer mes sollicitations, et prier les RR. PP. Mathurins d'avancer mon rachat sur l'aumône publique, avec telle assurance de ma part, qu'ils pourraient souhaiter de çà et de là la mer ; avec d'autant, plus d'instances que je commençais à désespérer de la continuation des bonnes intentions de mon camarade d'esclavage, dont la liberté s'avavançait néanmoins par le moyen des dits pères Lucien et Boniface, qui outre la bonne somme déposée entre leurs mains, avoient ample procuration conjointement avec les patrons Mailland et Riboüillet, de fournir le surplus, et faire les autres avances qu'ils jugeraient en conséquence et exécution de laquelle s'en étant allé trouver Car-Ibrahim, ils s'y abouchèrent, et n'eurent point d'autre difficulté pour le prix, ayant été ci-devant réglé, sinon que durant l'étalage et conte des deniers destinez pour la rançon dudit de Cahaignes, Car-Ibrahim en souriant demanda au R. P. Lucien ce que le dit de Cahaignes voulait faire de sa caution, se tournant vers moi dont il voulait parler, parce que nous étions obligés solidairement, et qu'il ne pensait pas que l'un s'en pût aller sans l'autre : lesdits, RR. PP. et les patrons du navire bien étonnés, craignaient que Car-Ibrahim ne leur fit quelque avanie, ou querelle d'Allemand, dans la négociation présente, ce qui leur fit retarder la délivrance de l'argent, voulant devant que conclure savoir son dessein, qu'ils apprirent sans dissimulation, par la demande de neuf cents écus pour nos libertés, savoir huit cents pour le sieur de Cahaignes, et cent pour moi, protestant avec jurement de nous laisser point aller qu'ensemble, et de retenir

l'un et l'autre, faute que les rançons ne fussent prestes en même temps.

La résolution de Car-Ibrahim ébranla fort la fermeté dudit sieur de Cahaignes, qui ne sachant de quel côté tourner, eut recours aux prières et lamentations qui ne firent aucun effet : je me tenais clos et couvert, ne me décelant qu'avec grande restriction aux dits patrons de navire ; et voulant laisser agir mon camarade, qui enfin ne pouvant autrement faire, me proposa de répondre de ma rançon vers les patrons Marseille, si je voulais pareillement répondre de la sienne : j'accepté d'autant plus volontiers l'offre, quoique nécessité, sachant son argent prêt, sans en espérer sitôt de mon côté ; nous allâmes ensuite, et sans tarder, trouver les RR. PP. et patrons Mailland et Riboüillet chez les sieurs Picquet, Hauterive et Constant, devant lesquels ayant passé l'acte d'obligation relative et solidaire, les marchands sur la caution tant dudit sieur de Cahaignes que des PP. Lucien et Boniface, nous rachetèrent sans délibérer davantage, savoir le dit sieur de Cahaignes pour huit cent écus, sans y comprendre les autres menus frais, qui se pouvaient monter à cent cinquante écus. Je ne coûté pas si cher, les patrons Mailland et Riboüillet ayant donné en paiement de ma liberté pour cent écus d'opium, de corail et d'étoffes de laine, l'argent leur ayant manqué, et ne leur en restant que pour frayer aux dépenses de la donne, qui pouvaient aller à mon égard à la somme de soixante et tant de livre, les parties étant grosses, ou petites à proportion du total de la rançon.

Le recouvrement de notre liberté nous donna des joies si excessives dans les commencements, qu'il nous était impossible de dormir ; l'impatience de passer en terre chrétienne succéda, et ne fut pas moins violente ; mais les pères Lucien et Boniface ayant rencontré beaucoup de traverses et d'obstacles, il fallut se résoudre à la patience, languir parmi les infidèles six semaines entières, et attendre l'occasion propre du passage.

L. PIESSE.

L'ODYSSÉE

OU DIVERSITÉ D'AVENTURES, RENCONTRES ET VOYAGES EN EUROPE,
ASIE ET AFRIQUE,

Par le Sieur DU CHASTELET DES BOYS.

XXIIe RENCONTRE.

Occupations et aventures de quelques particuliers esclaves rachetez.

Le R. P. Lucien ayant un peu adouci les esprits les plus rebelles de la milice d'Alger continua sa ferveur avec assez de succès, ayant racheté quarante esclaves de tous âges et professions, dont je vous donnerai la liste sur la fin de cette seconde partie.

Le sieur Lanier dont je vous ay parlé ci-devant, fut le seul d'entre nous passagers qui ne put négocier sa liberté, son patron, l'un des plus raffinés Morisques de Barbarie ayant découvert par le moyen de certains renégats Portugais auxquels cet infortuné aventurier s'était confié, l'argent qu'il en pouvait tirer : j'ay appris depuis du sieur Lanier de Laval son proche parent, par le moyen de son fils étudiant en cette ville, l'impossibilité de son retour en France et sa mort.

Le sieur de Molinville quatrième de nos camarades fut bien plus heureux ; son Patron nommé Morat, chaoux⁽¹⁾ de profession, et Natolien de nation, n'ayant, par une générosité fort extraordinaire parmi ces infidèles, rien voulu pratiquer sur le prix qu'il lui avait

(1) Mourad, chaouch.

coûté en plain marché, et se contentant de quatre vingt tant d'écus qu'il reçut des dits RR. PP. Lucien et Boniface, à la charge par lui d'en faire raison à l'aumône publique, et dans les mêmes clauses, conditions et assurances à son retour en terre chrétienne.

Durant l'interstice ennuyeux de la liberté et de la captivité, ainsi se peut appeler le séjour des esclaves rachetés, attendant avec impatience le retour et passage dans le pays, je me sentis courbatu de deux passions entièrement contraires. Je souhaitais avec ferveur l'éloignement de l'Afrique, sans beaucoup désirer les approches de la France ; et ne pouvant, ainsi qu'il me semblait, vivre en Barbarie, je ne voulais pas m'en retourner mourir en Anjou. En un mot Alger et la Flèche étaient deux extrémités également fâcheuses. La mémoire des déplaisirs passés m'ayant laissé un dégoût de la dernière de ces deux villes, que la diversité des aventures n'avait pas jusques à l'heure présente entièrement pu diminuer, je ne trouvai pas de plus grand charme contre le chagrin, ni de plus divertissante satisfaction à ma curiosité, que la recherche des cérémonies, usages et formalités du pays, extraordinaires, différentes, et quelquefois contraires aux nôtres.

Je vous en entretiendrais, sans la crainte de ne vous rien apprendre de nouveau par un débit importun ; les histoires modernes étant remplies de telles relations : les voyageurs qui en ont laissé des mémoires, n'ayant point oublié les pompes funèbres, les réjouissances thalamiques, les préparatifs de la circoncision, ni autres fêtes pratiquées par les Barbares, dont l'affection n'a souvent pour véritable objet que la perte ou le gain ; l'expérience faisant voir que les esclaves en mourant ne leur laissent la plupart du temps de regret que ce que l'intérêt leur en fait avoir, par la perte d'un homme qu'ils eussent pu revendre. C'est ce qui fait qu'ils les soignent étant malades, comme j'appris d'un esclave Anglais, camarade d'un autre de même nation, qui mourut peu devant notre départ, après avoir été fort assisté de son patron vieux Grenadin, qui pourtant l'eût fait jeter à la voierie après sa mort, sinon qu'il fut enlevé encore demi chaud par ses compatriotes et enterré sur le bord de la mer dans le petit canton

destiné pour le cimetière des chrétiens⁽¹⁾, un peu au-dessous de celui des juifs ; qui se font inhumer au-dessus, et plus éloignés de la mer, avec liberté de tombes, et épitaphes écrites ordinairement en langue hébraïque. A l'égard des Turcs, ils sont enterrés aux environs de la ville dans les grands enclos qui ne servent qu'aux sépultures et promenades, divisés en retranchements petits ou grands, selon que la famille à laquelle ils appartiennent, est puissante, les Mahométans ne se mêlant pas ensemble après leur mort, ainsi que les Chrétiens. Ces portions de terre ressemblent à de petits jardinets, qu'ils approprient soigneusement par le moyen des fleurs et herbes odoriférantes qu'ils y plantent et entretiennent. Au milieu se voient des pierres dures taillées, servant de tombes, élevées de trois à quatre pieds, aux extrémités desquelles sont posées des figures de turban et de croissant, de même matière et artifice, et aux environs l'éloge du défunt, en lettre turque ou arabe⁽²⁾.

Les Bassas⁽³⁾ et autres grands seigneurs de cette république corrompue ont des dômes⁽⁴⁾ superbes, ouverts à quatre faces, soutenus de plusieurs colonnes de marbre, qui de loin couvrent les tombeaux, et de près découvrent la vanité des personnes vivantes. Mon Dieu ! Qu'il est inutile d'avoir bien été dans la mémoire des hommes après la mort, sans avoir été mieux dans vos bonnes grâces durant la vie ! Éclairez-nous donc. Seigneur, et ne permettez point ni l'obscurcissement de nos esprits, ni l'endurcissement de nos cœurs.

Près de ces agréables solitudes de vivants, et charmantes habitations des défunts, se voient les ermitages des Marabouts champêtres, qui sont certains Anachorètes mahométans, que les femmes de la ville vont consulter durant l'absence des maris oc-

(1) Il est ici question du cimetière dont l'emplacement acheté par un P. capucin, confesseur de don Juan d'Autriche, a été rongé par la mer, à peu près vers le nouveau mur d'enceinte de Babel-oued.

(2) Ces pierres s'appellent *M'chahed*.

(3) Pachas.

(4) Koubba.

cupés en marchandise ou en guerre, qui de retour, les vont remercier des bons succès, ou les prier d'intercéder près de Mahomet dans les moindres circonstances de leurs négociations secrètes.

Il me semble vous avoir dit dans les rencontres précédentes, que Beran Odobassy, l'un de mes anciens patrons, m'avait conduit dans la case sombre et solitaire du plus fameux d'entre eux, durant qu'une fièvre me rendait le moins utile de ses esclaves, des mains duquel avant pris par l'ordre dudit Beran Obobassy un petit sachet, et attaché par son commandement et en sa présence au col, je me sentis à la vérité dès le lendemain soulagé, sans être davantage tourmenté de frissons dans un pays si chaud.

Il est vrai que peu après, voulant voir ce que je portais, j'ouvris mon superstitieux reliquaire, dans lequel je ne trouvai autre talisman que de la cire vierge mêlée avec de la terre noire et grasse, enveloppée dans un étroit rouleau de parchemin, au-dedans duquel étaient écrits certains chiffres et lettres arabesques. J'ay gardé jusqu'à Marseille le parchemin que je donnai dès le second jour de mon arrivée à un jeune religieux de la Trinité, ayant jeté dès le commencement la cire et la terre, sans pourtant avoir depuis ressenti aucun accès de fièvre, sinon en Avignon, quatre mois après.

Me promenant ainsi de côté et d'autre sans dessein, je reconnus l'ermitage du Marabout Aly ben Aly, chez lequel Beran m'avait aussi mené, où je n'osai entrer, crainte de quelque avanie, et sur la défiance générale que tous les chrétiens ont de tels hypocrites, martyrs du diable.

XXIIIe RENCONTRE.

Cérémonies de Pasques des Turcs, et embarquement des esclaves rachetés.

La fin du second carême des Turcs étant venue, leur Pasques se trouva au bout avec les cérémonies, qui font assez connaître la singerie pernicieuse de leur prophète Mahomet, qui n'ayant fait qu'un galimatias de la religion juive et chrétienne en composant la

sienne, ajouta seulement quelques mystères et cérémonies du paganisme, afin d'attirer le reste des autres peuples barbares, auxquels les deux autres religions étaient inconnues. Sa politique superstitieuse lui fit ordonner le sacrifice des moutons deux jours avant l'établissement de son Pasques, dont le temps approche à peu près de celui des Juifs et des Chrétiens, ne passant point les mois de mars ou d'avril⁽¹⁾. Il est appelé des Turcs, à la différence de l'autre nommé Ramadan, le Pâques de Beran et des Moniques, Pâques de Carnère ou du mouton en notre langue, nom qui lui a été donné à cause dudit sacrifice, auquel est obligée par maxime de religion chaque famille mahométane, pauvre ou riche, dans le commencement du printemps. Il s'observe fort religieusement, selon le nombre des enfants tant mâles que femelles et femmes vivantes outre le mary, qui comme chef de famille y préside. Ainsi s'il y a six enfants, trois femmes et le mary vivant, dix moutons seront sacrifiés; ce qui s'aperçoit longtemps après la fête sur les murailles du dedans du logis, le chef de la maison, ou l'aîné des enfants, ou même un autre assistant à ces holocaustes, posant la main dans le sang tout chaud de chaque mouton et l'appliquant après sur le plus haut du parois de la cour, pour y imprimer amant de figures de main, qu'il s'en est égorgé. Ils le salent puis après, et en mangent le long de l'année. Ils appellent cette provision callée (خلیع), dont ils se servent principalement dans les longs voyages, soit sur mer, soit sur terre. Elle est désagréable au goût, et fort dure, ainsi que j'ay expérimenté dans le voyage que je lis avec Beran Odobassy. Durant les fêtes de Pasques du Beran, ou Carnère, les réconciliations sont ordinaires, les aumônes des pauvres augmentées, leur ferveur dans la religion réchauffée, et les réjouissances publiques signalées. On voit les Turcs et les Mores dans leurs premières entrevues se mettre la main l'un dans l'autre, se félicitant à l'envie, et se souhaitant une prospérité mutuelle. Quelques uns même des plus zélés s'entre encensent ou s'aspergent d'eau de senteur et de distilla-

(1) Du Chastelet ignore que l'année musulmane est lunaire et que l'Aïd-el-Kebir, Beïram ou Pasques, est fêtée les dixième, onzième et douzième jour du mois de Doul'hadja, le dernier de l'année.

tion⁽¹⁾. Enfin la haine et l'envie n'ont aucune retraite durant cette bienheureuse saison que chez less, qui la renvoient quelquefois chez les chrétiens, chez lesquels la charité ne règne pas comme elle faisait autrefois.

La mer n'est pas moins pompeuse durant cette cérémonie, que la terre, dont la verdure n'est pas si charmante aux yeux que la diversité des couleurs des pavillons chrétiens et turquesques arborés sur les mâts des navires du port et de la rade. Qu'il était sensible aux esclaves chrétiens de voir la pompe funèbre de la perte de leur liberté dépeinte dans les bannières nouvellement conquises, traînées par dérision sur les châteaux de proue des vaisseaux François, Espagnols, Hollandais, Flamands, Danois, Hambourquins, Anglais, et de toutes les autres nations de la chrétienté. Les canons des forteresses, et les trompettes des galères faisaient naître autant de soupirs dans le cœur des malheureux aventuriers, qu'ils excitaient de hurlements d'allégresse dans la bouche des victorieux infidèles.

Pendant que les fêtes des pâques ottomanes se passent ainsi, notre embarquement s'apprête. Les RR. PP. Lucien et Boniface ayant donné ordre aux esclaves rachetés de se trouver chez le sieur Picquet, et se trouver prêts en trois jours pour le départ, je me sentis obligé d'aller dès le lendemain matin dans le bain de Sainte-Catherine, (ainsi s'appelait, comme je vous ay ci-devant marqué, la conciergerie dans laquelle étaient enfermés les plus apparents et qualifiés des esclaves portugais. Les seigneurs Areslobo, Sylves, Lacerda et Gusman m'ayant régalaré, appelèrent les autres officiers et cavaliers de la même nation ; auxquels ces seigneurs ayant proposé le sujet de mon esclavage, les obligations qu'ils disaient avoir à la couronne de France, et les services qu'ils pouvaient espérer de moi sans le malheur de ma prise. Il me fut d'un commun consentement expédié une attestation authentique, scellée et signée des plus notables d'entre eux, par laquelle ils certifiaient, que bien que j'eusse recouvert ma liberté par le ministère des RR. PP. Mathurin, c'était

(1) Les jeunes enfants maures ont toujours conservé l'habitude d'asperger les passants dans la rue, aux fêtes du Beram.

néanmoins de mes propres deniers, ayant été pris en passant de la Rochelle à Lisbonne au service de sa majesté Portugaise.

Le jour de notre embarquement impatientement attendu étant enfin venu, chacun des esclaves rachetés se rangea à la foule près des RR. PP. Les poussins, qui se cachent sous l'ombre des ailes de la poule, ne se pressaient pas plus que nous faisons. Les pleurs, les dépits et les rages des autres esclaves non rachetés furent adoucis sur le champ par la promesse d'un prompt retour dudit R. P. Lucien, avec un secours notable des deniers d'aumônes publiques, dont il se tenait assuré, sans y comprendre l'argent des particuliers.

L'appréhension du remuement séditionnaire de la part des non rachetés, qui perdant de leurs semblables étaient moins consolables et ne pouvaient souffrir la séparation de leurs camarades d'infortune sans augmentation de douleur fit diligenter les apprêts de l'embarquement. Les voiles et le gouvernail ayant été rendus par l'armin (1) ou secrétaire de l'amirauté, nous entrâmes dans le bord des patrons Maillaud et Riboüillet ; les Pères restant un peu après, soit pour prendre garde, jusqu'au dernier moment de leur sortie, aux malices ordinaires et supercheries pratiquées durant la confusion des adieux, soit pour consoler les infortunés et demi désespérés compatriotes que l'on laissait. La barque étant allée reprendre lesdits RR. PP. et les rejoindre au navire, la dernière et exacte visite se fit par l'armin, accompagné des gardes du port ; ensuite de quoi nous levâmes l'ancre en diligence, mêmes les voiles au vent, sans attendre son retour ni nous mettre en peine si l'armin s'en retournerait certifier le divan de sa perquisition.

L. PIESSE.

Remarques de la Rédaction. — Le sieur du Chastelet des Boys étant très-avare de dates, il est bon de suppléer ici à son silence et de rappeler que la Rédemption ou rachat de captifs dont Il parle ici, eut lieu en 1643 (une autre se fit aussi en 1645). Le père Dan raconte avec le plus grand éloge cette rédemption qui se fit par son ordre. Voir aux pages 136 à 153 de l'Édit. fol*. La Rédemption de 1643, arriva à Alger, le 31 janvier.

Sur la liste des rachetés en 1643, on lit, p. 141 : Des Bois, natif de la Flèche. Est-ce le nôtre ? Oui.

Le 26 juillet 1643, le Père Lucien Héraut débarque à Marseille 48 rachetés.

(1) Amin.

